

# Table des matières

<b>Introduction .....</b>	<b>1</b>
Le rapport entre tradition et modernité .....	1
Présentation des sources.....	2
Méthodologie et présentation du plan .....	3
Etat de la recherche sur Zermatten, commentaires et éléments théoriques.....	4
Les apports socio-historiques .....	5
Tschopp-Bessero – L’importance du contexte.....	5
Camille Follonier – Légitimation et consécration d’un intellectuel catholique .....	12
Les apports littéraires .....	14
Littérature de la montagne et littérature valaisanne .....	14
Jérôme Meizoz – La posture littéraire de Zermatten.....	18
Micha Grin – Le style de Zermatten .....	20
<b>Partie I : Le Vieux Pays .....</b>	<b>22</b>
Description thématique .....	22
Le milieu .....	23
Soleil et ciel.....	23
Montagne et vallée .....	25
Forêt et eau.....	26
Village et chemin .....	28
La population .....	30
Les us et coutumes .....	33
Le travail .....	33
La politique .....	35
La religion .....	36
Le surnaturel.....	37
Conclusions .....	39
Les premières critiques de la modernité.....	41
L’architecture de « l’entre-deux-ères » .....	41
Les réticences de Maurice Zermatten.....	43
L’engagement pour l’église de Saint-Martin.....	45
<b>Partie II : Le choc de la Modernité .....</b>	<b>48</b>
Les romans du bouleversement .....	49
<i>Le Lierre et le Figuier</i> .....	49
La nostalgie .....	50

L'argent .....	51
Le barrage.....	51
La foi et le combat social .....	53
<i>La Fontaine d'Aréthuse</i> .....	55
Le constat d'échec.....	55
La lutte contre le mal.....	56
La foi et l'exemple .....	59
<i>Le Cancer des Solitudes</i> .....	60
Le danger physique .....	61
Le péril moral .....	63
Le 150 <sup>ème</sup> anniversaire de l'entrée du Valais dans la Confédération.....	65
Un moment de consécration.....	66
<i>Valais, terre d'Helvétie</i> : le jeu scénique .....	68
<i>Valais</i> : l'essai officiel.....	70
Un vecteur pour les critiques de la modernité ? .....	72
La fin de la période critique .....	76
La remise en question de la place de l'auteur .....	76
La chute de la Défense spirituelle .....	78
Une survivance notable, <i>Erni à Verbier</i> .....	81
<b>Partie III : L'heure de la mémoire.....</b>	<b>85</b>
Les romans de la disparition.....	86
<i>L'Homme aux herbes</i> .....	86
<i>A l'est du Grand-Couloir</i> .....	88
Une nouvelle vocation.....	91
Les dernières années .....	93
<i>Vue panoramique sur l'histoire du Valais</i> .....	93
<i>Valais Jardin de Lumière, Valais Pays de Liberté</i> .....	94
<b>Conclusion.....</b>	<b>96</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>100</b>
Sources .....	100
Travaux .....	101

## Introduction

Le Valais est resté en marge de la révolution industrielle jusqu'au XXème siècle. Il a ensuite su rattraper son retard. Etage par étage, c'est en plaine que commence l'industrialisation avec les usines chimiques. Puis, avec la construction des barrages, routes et tunnels, c'est la montagne qui se transforme. A cela, ajoutons l'arrivée du tourisme de masse dans un canton qui, jusque-là, était essentiellement agricole. Ce changement est d'autant plus radical dans les vallées latérales où les habitants, qui vivaient en apparente autarcie, voient leurs villages et alpages se transformer en station de ski.

Maurice Zermatten (1910-2001) naît à Suen, petit village de montagne, et grandit dans un milieu traditionnel, pauvre et paysan, encore très éloigné des remous de la modernité. Durant ses études secondaires et universitaires à Fribourg, il commence à écrire et connaît très tôt un large succès. Son œuvre est conséquente et variée. Pourtant, malgré 18 romans et autant de recueils de nouvelles et d'essais aux sujets très divers, le Valais constitue une véritable constante. Au début de sa carrière, le milieu traditionnel, qu'il a connu enfant, devient la source privilégiée dans laquelle il puise ses personnages et ses intrigues. Puis, avec l'arrivée de la modernité en Valais, ses écrits cherchent à rendre compte des divers bouleversements qui touchent la société traditionnelle. Enfin, dans la dernière partie de sa vie, Zermatten délaisse quelque peu la thématique de la modernité pour se concentrer sur la sauvegarde de la mémoire de la société traditionnelle valaisanne.

## **Le rapport entre tradition et modernité**

L'objectif de notre mémoire est de saisir comment l'écrivain a traité le rapport complexe entre tradition et modernité dans ses écrits, qu'ils soient littéraires ou non. Cette problématique pose plusieurs questions. Il faudra tout d'abord se demander ce qui incarne la tradition. Comment est-elle représentée par Zermatten ? Par quels biais la modernité vient-elle ensuite s'immiscer dans la société traditionnelle ? Dès lors, nous devrons chercher à déterminer les éléments principaux vers lesquels se dirigent les critiques de Maurice Zermatten. Ses écrits sont-ils unanimement opposés à la modernité ou lui laisse-t-il une place dans certains domaines ? Se montre-t-il plus virulent dans ses romans ou dans ses essais et écrits non littéraires ? Sur quoi débouchent ces critiques ? Cherche-t-il

à faire émerger des solutions ou se retranche-t-il dans une résignation. Ces quelques questions doivent guider notre réflexion et nous aider à former un plan de travail ordonné.

## Présentation des sources

Les sources mobilisées pour ce mémoire sont nombreuses et variées. Certaines d'entre elles ont été publiées et sont donc librement accessibles. Parmi elles, mentionnons tout d'abord les œuvres littéraires de l'écrivain. Romans, nouvelles, pièces de théâtre ou contes, Zermatten s'est illustré dans plupart des genres littéraires. Leur état de conservation et disponibilité est assez différent. Quelques romans comme *A l'est du grand couloir* ou *l'Esprit des tempêtes* ont bénéficié d'une réédition moderne et sont donc accessibles très facilement en librairie. Pour le reste, seules les éditions originales ou les rééditions anciennes sont disponibles. Celles-ci sont en majorité présentes dans le catalogue des bibliothèques romandes. Grâce à la générosité de Françoise Berclaz-Zermatten, qui consacre un rayon de sa librairie « La Liseuse » aux œuvres de son père, nous avons pu entrer en possession de la plupart des ouvrages qui nous faisaient défaut. Ces œuvres littéraires sont une source abondante d'arguments et d'indices en lien avec notre problématique. Certes le discours du narrateur n'est peut-être pas toujours celui de l'auteur, mais il révèle au minimum des préoccupations et des intérêts. A vouloir séparer l'écrivain de l'homme nous passerions à côté de nombreux liens, cohérences et évolutions. Les sources littéraires seront donc abondamment convoquées et commentées au cours de ce travail.

Parmi les œuvres publiées figurent aussi les essais et autres écrits non littéraires. Ces ouvrages et articles constituent un deuxième grand type de sources. Ceux que nous avons retenus abordent, pour l'essentiel, des thématiques en lien avec la problématique. Des livres aux sujets historiques à ceux présentant des enjeux plus contemporains de l'auteur, le Valais demeure au centre. Une focalisation bien plus personnelle, proche de l'autobiographie donne le ton de certains essais comme *Les Sèves d'enfance* ou *O Vous que je n'ai pas assez aimée*.

Enfin, nous prendrons aussi en compte les archives de presse. Dans la plupart des cas, ces archives expriment le discours porté par Zermatten. Il a en effet collaboré à de nombreux journaux romands. En Valais, citons notamment la *Feuille d'Avis* dont il a été rédacteur

en chef durant les années soixante. Mais ces archives de presse nous permettront aussi de mesurer le discours porté sur Zermatten ou sur ses œuvres dans des moments-clés. Si la plupart des interventions médiatiques de l'auteur ont lieu dans la presse écrite, il faut aussi signaler la présence dans notre corpus de quelques documents audio ou vidéo. Il s'agit principalement d'interviews ou débats enregistrés par la télévision suisse et la télévision locale.

Toutefois, les sources utilisées dans ce mémoire n'ont pas toutes été publiées. En effet, nous chercherons à mettre en avant de nombreux documents encore peu ou pas étudiés contenus aux archives de l'Etat du Valais ou à la Fondation Martin Bodmer. Les archives cantonales n'ont pas de fond spécifiquement dédié à Maurice Zermatten, mais de nombreux documents sont contenus dans les dossiers d'autres personnalités ou dans ceux de l'administration cantonale. Nos recherches dans l'espace des Vallesiana nous ont notamment permis d'entrer dans le détail de l'organisation des commémorations du 150<sup>ème</sup> anniversaire de l'entrée dans la Confédération. Le bon accueil et les discussions avec l'archiviste cantonal Alain Dubois et son collaborateur Simon Roth ont constitué des aides bienvenues. Leurs aiguillages et les recommandations de certaines sources nous ont permis de gagner un temps précieux.

La dernière partie de nos sources provient de la Fondation Martin Bodmer. L'amitié liant le collectionneur et Maurice Zermatten explique le fait que les archives soient conservées à Cologny. Le fonds est constitué d'une cinquantaine de cartons dans l'état de classement réalisé par la famille de l'auteur au moment du don. Ce fonds de taille remarquable rassemble des documents aussi différents que le journal de l'écrivain, de la correspondance ou des manuscrits littéraires inédits. Les semaines passées à la fondation nous ont permis de préciser notre réflexion et d'enrichir notre raisonnement de précieux arguments.

## Méthodologie et présentation du plan

Cette brève présentation révèle l'ampleur des sources et démontre la force et capacité d'écriture de Maurice Zermatten. Cela constitue un véritable défi pour un travail non restreint à des bornes temporelles serrées. Nous avons donc procédé à une lecture aussi large et complète que possible des écrits de Zermatten. Cette prise de temps, le passage

par des lectures utiles, d'autres plaisantes mais superflues et la découverte de nouveaux ouvrages essentiels ont fait évoluer notre plan. Une lecture partielle et sélective de l'œuvre nous aurait conduit à un plan ordonné en fonction des genres d'écriture : œuvres littéraires, essais, articles journalistiques. Ici, nous prenons le parti de mélanger tous ces aspects ou plutôt de les ordonner différemment. Certes, la différence de genre est importante, car le discours porté par l'auteur n'est pas soumis aux mêmes règles et enjeux selon chacun d'eux, mais la différence temporelle nous semble bien plus importante et pertinente. Cette importance de la chronologie, en lien avec notre problématique, nous est apparue de manière de plus en plus évidente au fil des lectures. Nous avons donc retenu un plan chronologique qui, à notre sens, à l'immense avantage de souligner les cohérences et les évolutions de Zermatten à propos de cette lutte entre modernité et tradition.

Après un état de la question qui nous permettra de rappeler les apports des travaux scientifiques s'étant déjà intéressés à Zermatten ainsi qu'à introduire quelques notions théoriques nous passerons aux trois parties de notre analyse. La première, qui concerne les décennies 1930 et 1940, aura pour objectif de dresser un portrait aussi fidèle que possible de la société traditionnelle décrite par Zermatten. Il s'agira donc d'une description subjective, celle du Valais de Zermatten encore peu touché par l'arrivée de la modernité. La deuxième partie, comprenant les décennies 1950 à 1970, cherchera à présenter la modernité qui vient troubler ce Valais authentique de la première partie. Nous essaierons de mettre en évidence les principales cibles vers lesquelles se dirigent les critiques de Maurice Zermatten. Enfin, dans la troisième et dernière partie, qui balaie les décennies 1970 à 2000, nous essaieront de cerner l'attitude de l'écrivain dans ce Valais où la modernité s'est faite une place. Nous mettrons en évidence la constance de ses réflexions, ainsi que ses nouvelles motivations et préoccupations littéraires.

## **Etat de la recherche sur Zermatten, commentaires et éléments théoriques**

L'écrit permet au discours de s'inscrire dans une permanence et ainsi d'échapper à la fugacité de l'oral. La production scientifique se nourrit de cette permanence. Tout texte contient en son sein des inspirations, des arguments et idées d'auteurs précédents. Certes, la production scientifique concernant Maurice Zermatten est encore relativement pauvre,

mais nous devons ici reconnaître notre dette envers plusieurs auteurs. Nous avons partagé ces sources d'inspiration en deux parties : d'une part les apports socio-historiques et d'autre part les apports littéraires. Ce partage apparaît logiquement au regard des textes scientifiques produits sur la vie ou l'œuvre de Zermatten. En effet, les auteurs prennent souvent le parti de rester dans une discipline : la littérature, l'histoire, la sociologie. La présentation de ces textes nous permet de saluer le travail des auteurs, de le commenter, mais aussi d'introduire quelques éléments théoriques utiles à notre analyse. L'idée n'est pas d'en faire un long contexte, mais simplement d'inscrire notre propos dans une lignée, dans un cadre large. La mise en relief de cet arrière-plan constitue un préalable important et permettra ensuite à l'analyse de se concentrer sur le travail des sources, leurs nuances, leurs spécificités, sans un retour permanent à des éléments contextuels.

## **Les apports socio-historiques**

### **Tschopp-Bessero – L'importance du contexte**

Commençons par aborder le texte de Maria-Pia Tschopp-Bessero, dont la lecture nous a fortement marqués et qui, par sa thématique proche, a exercé une grande influence sur l'orientation de notre travail de mémoire. Son article « Production littéraire et problèmes d'identité – Un exemple : Maurice Zermatten » cherche à expliquer la vision de l'identité valaisanne portée par les écrits théoriques et littéraires de Zermatten<sup>1</sup>. Par son but, cet article d'une quinzaine de pages se rapproche de ce que nous souhaitons viser dans notre analyse. La méthode est également proche, puisque Tschopp-Bessero mêle des sources aussi bien littéraires que non littéraires. Dans l'article, une large importance est donnée au climat culturel de la première moitié de XXème siècle. C'est sur ce climat que repose la démonstration de l'auteure, car il permet de comprendre pourquoi le Valais est devenu « un lieu mythique » et donc un lieu à propos duquel est porté un discours stéréotypé<sup>2</sup>. Discours auquel, selon elle, Zermatten « a contribué largement » révélant ainsi sa « vision de l'identité valaisanne et, en corollaire, un portrait de l'étranger »<sup>3</sup>. La suite de l'article illustre cette affirmation en analysant une nouvelle, deux romans, ainsi que quelques

---

<sup>1</sup> TSCHOPP-BESSERO Maria, « Production littéraire et problèmes d'identité – Un exemple : Maurice Zermatten », in : GROUPE VALAISAN DE SCIENCES HUMAINES, *Le Valais et les étrangers XIXe - XXe*, Sion, 1992, p. 272.

<sup>2</sup> TSCHOPP-BESSERO Maria, *op. cit.*, p. 271.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 272.

interventions dans la presse. Avant d'aborder les conclusions de Tschopp-Bessero, qui reposent essentiellement sur ce climat culturel, nous souhaitons l'expliciter davantage, car il nous semble tout à fait pertinent et capital pour qui veut comprendre les influences de pensée et la lignée dans laquelle s'inscrit Maurice Zermatten.

### **Heimatschutz**

Le Heimatschutz est chronologiquement le premier élément important du climat culturel présenté par Tschopp-Bessero. Au tournant du XXème siècle, le sentiment d'une dégradation générale de l'esthétique et du patrimoine est ressenti par une partie de la population qui engage des actions de dénonciation et de protection. C'est le cas notamment au moment de la destruction du rempart de Vauban à Soleure. La démolition de l'enceinte n'a pas été évitée, mais a contribué à créer une mobilisation médiatique en lien avec la sauvegarde du patrimoine<sup>4</sup>. Dans ce contexte général, l'écrivain et artiste Marguerite Burnat-Provins lance un appel resté célèbre dans la *Gazette de Lausanne* du 29 mars 1905 :

A tous ceux qu'ont atteint la douleur et l'indignation en face des ravages accomplis, je demande leur aide pour sauver ce qui subsiste encore, par une vaste et fraternelle association contre le vandalisme. Je la baptise aujourd'hui : La Ligue pour la Beauté<sup>5</sup>.

Cette ligue pour la beauté, également nommée Heimatschutz, se constitue rapidement suite aux retours positifs de l'article. Dès lors, de nombreux combats sont engagés pour défendre le patrimoine naturel, culturel ou bâti. Citons à titre d'exemple le combat contre le projet de construction d'un funiculaire à crémaillère sur le Cervin. Le Heimatschutz marque alors son opposition catégorique dans la presse et lance une pétition qui récolte 68 356 signatures. Face à la forte réaction de la population, le gouvernement n'accorde finalement pas l'autorisation de construire<sup>6</sup>. Cette défense de la montagne n'est guère étonnante si l'on rappelle la place toute particulière qu'elle occupe dans l'identité et la vision de la Suisse<sup>7</sup>. François Walter explique bien cette redécouverte de la montagne qui, dès le XVIIème siècle, s'accompagne de la formation de nouveaux principes esthétiques qui lui sont propres : « on déplace le beau de la régularité à la confusion, du paysage

<sup>4</sup> LE DINH Diana, *Le Heimatschutz, une ligue pour la beauté*, Lausanne, Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, 1992, p. 37.

<sup>5</sup> BURNAT-PROVINS Marguerite, « Une Ligue pour la Beauté », in *Gazette de Lausanne*, 29 mars 1905

<sup>6</sup> BUCHS Olivier, *Les alpinistes romands dans l'entre-deux-guerres*, Travail de mémoire, Fribourg, Université de Fribourg, 2018, p. 53.

<sup>7</sup> LE DINH Diana, *op. cit.*, p. 46.

cultivé à la nature sauvage, de l'architectural au pittoresque »<sup>8</sup>. Aspect que nous retrouvons dans les caractéristiques du Heimatschutz. En effet, il repose sur cette idéalisation du monde alpin qui mène en conséquence à une idéalisation des gens qui y vivent<sup>9</sup>.

Dans son article Tschopp-Bessero fait de Zermatten « un des ardents piliers » du Heimatschutz<sup>10</sup>. Il est certain que par bien des aspects l'auteur entre dans le sillon ouvert par l'appel de Marguerite Burnat-Provins. Il fait d'ailleurs partie de la section valaisanne du mouvement et écrit des articles pour la revue *Heimatschutz*<sup>11</sup>. Sa principale convergence avec la Ligue réside dans cette perception que le matérialisme, la spéculation, l'argent sont la cause des principaux maux de la société<sup>12</sup>. Se retrouve aussi chez Zermatten cette envie portée par La Ligue pour la Beauté de pousser l'art et la culture vers le grand public<sup>13</sup>. C'est sous l'impulsion de Maurice Zermatten que se crée la première université populaire en Valais.

Toutefois, il nous paraît un peu exagéré d'ériger Zermatten en « ardent pilier » du Heimatschutz. Il en est certes un membre, mais sur bien des aspects il s'éloigne du membre prototypique au sens où il est décrit dans l'étude de Diana le Dinh. Pour des raisons chronologiques évidentes, il ne participe pas à l'effervescence du lancement de la Ligue pour la Beauté et à ses premières actions significatives. Sur le village ensuite, le discours diffère. Le village est perçu par le Heimatschutz comme un lieu d'harmonie dans un monde paysan fortement idéalisé<sup>14</sup>. Nous souhaitons démontrer, par l'analyse de nos sources, que pour Zermatten le ton est bien plus nuancé et qu'il ne s'interdit pas de critiquer ce monde paysan duquel il vient. Enfin, Le Dinh conclut son travail de mémoire en évoquant la bourgeoisie qui compose presque exclusivement le mouvement. Selon elle, « on assiste ainsi à une instrumentalisation de tout un système de références par une classe sociale totalement étrangère au monde dont elle exalte les valeurs »<sup>15</sup>. L'origine géographique et sociale de Zermatten fait de lui un connaisseur du monde qu'il raconte,

<sup>8</sup> WALTER François, *Les Suisses et l'environnement*, Genève, Editions Zoé, 1990, p. 46.

<sup>9</sup> LE DINH Diana, *op. cit.*, p. 11.

<sup>10</sup> TSCHOPP-BESSERO Maria, *op. cit.*, p. 288.

<sup>11</sup> FOLLONIER Camille, *Maurice Zermatten, itinéraire d'un intellectuel catholique valaisan (1926-1971)*, Travail de mémoire, Fribourg, Université de Fribourg, 2018, p. 8.

<sup>12</sup> LE DINH Diana, *op. cit.*, p. 63.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 50.

<sup>14</sup> LE DINH Diana, *op. cit.*, p. 55.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 99.

non un étranger. Ainsi, si nous suivons la démonstration de Diana Le Dinh, Zermatten ne représente que très imparfairement ce mouvement. Il partage toutefois avec lui bien des préoccupations et, même s'il faut légèrement la nuancer, Tschopp-Bessero a raison de souligner cette proximité.

### **Nouvelle société helvétique et intellectuels**

Les quelques années précédant le premier conflit mondial sont marquées par une crainte qui touche une partie des intellectuels. À leurs yeux, le pays est menacé démographiquement, économiquement, culturellement et politiquement par les influences étrangères<sup>16</sup>. En janvier 1912, un premier groupe d'intellectuels soucieux de sauvegarder les spécificités suisses se forme à Genève autour de Robert de Traz, Gonzague de Reynold et Alexis François<sup>17</sup>. Durant plus de deux ans, le petit groupe grandit en intégrant des personnalités de toutes les régions linguistiques de la Suisse. La Nouvelle Société Helvétique est enfin créée le 1<sup>er</sup> février 1914 au Casino de Berne. Après les discours de Gerhard Steck et d'Arthur Freymond qui établissent une liste des principales menaces touchant le pays, la « Déclaration de principes » est signée par les sections cantonales<sup>18</sup>. Cette déclaration fixe les buts de la société : « développer l'éducation nationale, renouveler l'esprit public en luttant contre la préoccupation exclusive des intérêts matériels, resserrer les liens et multiplier les relations des Suisses à l'intérieur du pays et à l'étranger »<sup>19</sup>.

Les actions menées par la Nouvelle Société Helvétique au cours des années et décennies suivant sa constitution sont variées. Sa première intervention significative dans le débat public est une campagne visant à faire adhérer la Suisse à la toute nouvelle Société des Nations<sup>20</sup>. Nous pourrions aussi citer la création de l'Organisation des Suisses à l'étranger, la Semaine Suisse ou le travail sur l'éducation nationale<sup>21</sup>. Plus en lien avec notre problématique, citons les discussions et assemblées de la Société à propos des rapports compliqués entre Nature et Technique. Les avancées techniques et économiques de l'après Deuxième Guerre impliquent de nombreux changements tant pour la plaine

<sup>16</sup> GUANZINI Catherine, *Patriotisme critique – Nouvelle Société Helvétique*, Berne, Editions Paul Haupt, 1989, p. 25.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 27.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 34.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 148.

<sup>20</sup> GUANZINI Catherine, *op. cit.*, p. 53.

<sup>21</sup> *Ibidem*, pp. 53-54. et pp. 65-67.

que pour la montagne. Consciente de ce problème, la Société inscrit la recherche de solutions à son programme<sup>22</sup>. La Société œuvre par exemple en faveur de l'agriculture de montagne en appuyant l'octroi d'aides financières ou techniques<sup>23</sup>.

Selon Tschopp-Bessero, « notre écrivain est en accord parfait avec la Nouvelle Société Helvétique » dont elle cite le quatrième article :

Le but de la Nouvelle Société Helvétique est de travailler dans la mesure de ses forces à sauvegarder le patrimoine national, à fortifier le sentiment national, à préparer la Suisse de l'avenir. Elle cherche à développer le sens de l'intérêt général, tout en respectant le caractère propre de chacune des parties du pays<sup>24</sup>.

Il est vrai que Zermatten partage l'essentiel des buts visés par la Nouvelle Société Helvétique. Il s'engage d'ailleurs dans son comité entre les années 1957 et 1962<sup>25</sup>. C'est durant ces années que la Société s'intéresse plus activement à l'agriculture de montagne. Il nous est difficile de peser l'influence de Zermatten sur de telles décisions sans une recherche en profondeur dans les archives de la Société. Les archives de la Fondation Bodmer ne contiennent pas de documents en lien avec les quelques années de participation de Zermatten à la Nouvelle Société Helvétique. Nous pouvons tout de même croire qu'il est en accord et qu'il soutient les décisions et les actions prises par la Société. De plus, il marque son soutien clair à la Société, même lorsqu'il ne fait plus partie de son comité. C'est le cas en décembre 1965, lorsque son article « Qu'est-ce que la Nouvelle Société Helvétique ? » paraît en première page de la *Feuille d'Avis*. L'article rend attentive la population à l'existence de la Société, rappelle les moments les plus marquants de son histoire et encourage les citoyens à la soutenir. Il salue aussi l'initiative de quelques intellectuels valaisans souhaitant relancer la section cantonale de la Société, car tout comme la Suisse elle-même, chaque canton connaît lui aussi des problèmes de cohésion :

Il ne sera pas inutile de provoquer des rencontres entre ceux du Lac, ceux du Centre et ceux du Haut. Nous avons à vérifier en commun nos difficultés. Nous avons à mieux comprendre les uns et les autres que nous appartenons à une patrie commune<sup>26</sup>.

Parallèlement à cette présentation de la Nouvelle Société Helvétique, il nous paraît judicieux de définir plus précisément la notion « d'intellectuel », car les deux sujets sont

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 76.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 74.

<sup>24</sup> TSCHOPP-BESSERO Maria, *op. cit.*, p. 288.

<sup>25</sup> GUANZINI Catherine, *op. cit.*, p. 114.

<sup>26</sup> ZERMATTEN Maurice, *Feuille d'Avis*, 21.12.1965, p. 1.

étroitement liés. En effet, contrairement au cas français où la figure de l'intellectuel naît précisément avec l'affaire Dreyfus, « la figure de l'intellectuel suisse émerge avec plus d'hésitation »<sup>27</sup>. Aucun fait divers n'ayant servi de catalyseur, l'apparition de l'intellectuel se rattache au long débat sur l'identité qui travaille la société suisse en profondeur dans les premières décennies du XXème siècle. Nous retrouvons ainsi des personnalités comme Gonzague de Reynold et les autres fondateurs de la Nouvelle Société Helvétique. Contrairement à la France c'est donc la célébration de valeurs nationales et non pas universelles qui fait émerger la figure de l'intellectuel<sup>28</sup>.

Dans leur article « L'intellectuel suisse entre expertise et critique » Alain Clavien et Claude Hauser mettent en évidence la palette des postures adoptées par les intellectuels suisses. Jusqu'à la fin des années 1960, la posture critique, typique de l'intellectuel français au moment de l'affaire Dreyfus, est assez peu présente en Suisse. En effet, c'est l'intellectuel expert qui occupe la scène. Son action est caractérisée par sa proximité avec le pouvoir auprès duquel il agit comme conseiller. Sa notoriété est bien plus significative dans les instances du pouvoir qu'auprès du grand public. Au contraire de l'intellectuel critique, l'expert n'est pas contestataire et ne cherche pas à jouer un quelconque rôle de contre-pouvoir<sup>29</sup>.

En marge de ces deux orientations stéréotypiques, les auteurs montrent que les postures réelles sont souvent plus nuancées et que le parcours d'un intellectuel tangue entre ces deux pôles principaux. C'est le cas par exemple de Jean-Rodolphe de Salis qui officie comme expert pour la Confédération tout en restant critique<sup>30</sup>. Cette illustration que choisissent Clavien et Hauser en conclusion de leur article nous paraît révélatrice de la complexité qui touche chaque parcours d'intellectuel. Dans notre analyse nous chercherons à démontrer que, comme de Salis, Maurice Zermatten oscille entre ces deux grandes postures de l'intellectuel. Même s'il a souvent été réduit à son rôle d'intellectuel du pouvoir ou d'écrivain officiel, nous montrerons, en nous basant sur ses écrits, que la

---

<sup>27</sup> CLAVIEN Alain et HAUSER Claude, « L'intellectuel suisse entre expertise et critique », *Traverse*, 2010/2, p. 11.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 12.

<sup>29</sup> *Ibidem*, pp. 13-14.

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 15.

posture critique est réellement présente et qu'elle ne constitue pas chez lui une exception, mais une part significative de son engagement intellectuel.

### Défense spirituelle

Le long débat sur l'identité nationale et le rapport à l'étranger que portent les intellectuels se renforce durant l'entre-deux-guerres. Il culmine de manière officielle le 9 décembre 1938 lorsque le conseiller fédéral Philipp Etter expose devant le parlement « les moyens de maintenir et de faire connaître le patrimoine spirituel de la Confédération »<sup>31</sup>. Ce discours marque le début du mouvement politique et culturel nommé « Défense spirituelle » ainsi que les prémisses de ce qui doit devenir une politique culturelle nationale<sup>32</sup>. C'est dans le prolongement de ce discours qu'est créée la commission Pro Helvetia, composée de membres issus de toutes les familles politiques, dont le but est de renforcer la culture et les valeurs spirituelles du pays tout en le protégeant de la propagande étrangère<sup>33</sup>. Suite à la Deuxième Guerre mondiale, la Défense spirituelle trouve un nouveau souffle avec la Guerre Froide et sa propagande abondante<sup>34</sup>.

Tschopp-Bessero a raison de faire correspondre Zermatten avec ce mouvement de la Défense spirituelle. Les volontés exprimées par le discours de décembre 1938 se retrouvent dans certains de ses écrits. De plus, il fait partie du conseil de fondation de Pro Helvetia entre les années 1944 et 1959<sup>35</sup>. Enfin, il est directement impliqué en 1969 dans « l'affaire du petit livre rouge », moment qui signe la fin de l'influence prédominante de la Défense spirituelle<sup>36</sup>. Nous reviendrons, à la fin de notre deuxième partie, sur les détails de cette affaire. Ce moment nous semble très important, car il constitue un tournant dans la politique culturelle suisse, ainsi que dans les écrits de Maurice Zermatten. C'est la raison pour laquelle nous avons fait correspondre la fin de notre deuxième partie avec la fin de la Défense spirituelle.

---

<sup>31</sup> Message du Conseil fédéral à l'Assemblée fédérale concernant les moyens de maintenir et de faire connaître le patrimoine spirituel de la Confédération, 9 décembre 1938, cité par MILANI p. 102.

<sup>32</sup> MILANI Pauline, « Le modèle helvétique de diplomatie culturelle, un sonderfall ? », *Relations internationales*, Presses Universitaires de France, 2017, p. 102.

<sup>33</sup> *Ibidem*, pp. 102-103.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 112.

<sup>35</sup> HAUSER Claude (dir.), *Entre culture et politique - Pro Helvetia de 1939 à 2009*, Genève, Editions Slatkine, 2010, p. 309.

<sup>36</sup> MILANI Pauline, *op. cit.*, p. 113.

C'est sur ce long contexte que Tschopp-Bessero fait reposer sa conclusion. Si nous avons choisi de l'approfondir, c'est que la connaissance de ce climat culturel est un préalable nécessaire à la lecture de nos sources. De plus, nous avons pu constater que Zermatten est directement impliqué dans la plupart des sociétés et mouvements que nous avons décrits. Ceci confirme le fait qu'il est plus qu'un écrivain, il est un intellectuel qui participe aux grands mouvements de pensée de son temps. Nous partageons donc avec Tschopp-Bessero l'importance à donner à ce climat, mais nos conclusions divergent. Selon elle :

Dans ce contexte, la modernisation devient, bien sûr, l'ennemi à abattre et, l'authenticité du Valais qu'il faut préserver se résume à une défense de la tradition au départ, puis à la défense d'un mythe. Elle donne, par conséquent, la curieuse impression d'un monde clos qui tourne sur lui-même à force de vouloir sauvegarder ce qui n'est déjà plus<sup>37</sup>.

Nous ne partageons pas les principales affirmations de cette conclusion. L'analyse de nos sources montrera que la modernité n'est pas « bien sûr l'ennemi à abattre ». Le rapport de Zermatten à la modernité est bien plus nuancé et ne s'inscrit pas toujours dans ce schéma conflictuel. De plus, le découpage de l'œuvre en « défense de la tradition » puis « défense d'un mythe » nous paraît elle aussi manquer de précision. Avec notre découpage en trois parties nous chercherons à montrer que le rapport à la tradition n'est pas aussi idéalisé chez Zermatten. Tschopp-Bessero choisit les années 1960 comme moment de rupture à partir duquel « Maurice Zermatten paraît plus compréhensif face au monde moderne »<sup>38</sup>. A notre sens, cette rupture apparaît un peu plus tardivement et ces années 1960 constituent au contraire la période où Zermatten est le plus critique vis-à-vis de la modernité. Cette conclusion révèle donc, par contraste, les éléments que nous souhaitons mettre en évidence dans notre analyse. Nous souhaitons ainsi éviter de résumer la pensée et les écrits de Zermatten à une image trop caricaturale, trop restreinte, trop déformée, en somme trop peu fidèle à la réalité.

### **Camille Follonier – Légitimation et consécration d'un intellectuel catholique**

Très récemment, l'état des connaissances socio-historiques sur Maurice Zermatten a été accru par le riche mémoire de Camille Follonier<sup>39</sup>. Il constitue un apport précieux à la recherche sur Zermatten, ainsi qu'une véritable source d'inspiration pour notre travail. Face aux multiples entrées possibles, l'auteure choisit de s'intéresser à la figure de

<sup>37</sup> TSCHOPP-BESSERO Maria, *op. cit.*, p. 288.

<sup>38</sup> *Ibidem*

<sup>39</sup> FOLLONIER Camille, *Maurice Zermatten, itinéraire d'un intellectuel catholique valaisan (1926-1971)*, travail de mémoire, Fribourg, Université de Fribourg, 2018, 127 p.

l'intellectuel catholique. En suivant cette problématique du catholicisme, elle parvient à donner une vue d'ensemble du parcours de Zermatten.

En s'attachant tout d'abord aux jeunes années, Follonier met en évidence l'influence des individus participant à la formation de Zermatten notamment à l'Ecole normale d'Hauterive puis à l'Université de Fribourg. Citons l'importance d'Auguste Overney, ce « maître-éveilleur » dont l'enseignement renforce le goût de l'écriture du jeune Zermatten<sup>40</sup>. Citons aussi Eugène Dévaud, directeur de Hauterive, qui lui ouvre les portes de l'université en lui trouvant un travail lui permettant de payer les frais universitaires que sa famille ne pouvait pas aborder<sup>41</sup>. L'analyse des lettres échangées avec Zermatten révèle leur passion commune pour la littérature. Dévaud commente et propose des corrections aux premières versions se plaçant ainsi dans la « fonction de conseiller » durant le début du parcours de l'écrivain<sup>42</sup>.

La principale force et le cœur du travail de Camille Follonier réside dans la précision avec laquelle elle expose ensuite les étapes successives de l'insertion de Maurice Zermatten dans le monde littéraire jusqu'à sa consécration. La Librairie de l'Université de Fribourg occupe une place d'importance dans le début de carrière, puisque c'est là qu'est publié son premier roman et premier succès *le Cœur Inutile*. De plus, la LUF est un véritable lieu de rencontre qui favorise les échanges entre intellectuels. Le contact avec d'autres écrivains participe à la légitimation de Zermatten. Il échange avec eux une correspondance nourrie, participe à la mise en valeur de leurs œuvres et obtient en retour de nombreux conseils littéraires ainsi que des articles qui lui sont dédiés<sup>43</sup>. Follonier montre également que le nom de Zermatten a su dépasser les frontières cantonales et romandes par des relais précieux en Suisse allemande, en France et en Belgique. Par l'exemple de Marcel Pobé au *Schweizerische Rundschau* ou de la presse catholique belge l'auteure illustre bien l'importance du catholicisme dans la diffusion et la légitimation de l'œuvre<sup>44</sup>. Follonier détaille enfin la consécration de l'écrivain en rappelant les différents prix qu'il obtient et qui lui donnent une influence suffisante pour peser sur des causes qui

---

<sup>40</sup> *Ibidem*, pp. 34-35.

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 41.

<sup>42</sup> *Ibidem*, pp. 38-40.

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 114.

<sup>44</sup> *Ibidem*, pp. 114-115.

comptent pour lui, notamment dans le cadre de ses engagements dans la Société suisse des Ecrivains ou dans la défense du patrimoine<sup>45</sup>.

L'étude précise du motif de l'écrivain catholique, de ses fréquentations et des cercles dans lesquels s'insère Zermatten permet de dégager une vue d'ensemble du parcours de l'auteur. Par notre travail nous souhaitons arriver, par une approche différente, au même recul sur le cheminement d'une vie. L'importance accordée à la sociologie, et tout particulièrement à la théorie des champs bourdieusiens, révèle les processus complexes qui permettent à un écrivain de se légitimer, puis d'être consacré par les autres figures du champ littéraire. Cette approche nous a semblé véritablement pertinente, même si nous pouvons parfois regretter que les écrits eux-mêmes passent trop au second plan au profit de l'étude des fréquentations de l'écrivain. Enfin, il faut saluer l'immense travail en archives qui nous a permis d'être plus rapide dans le cadre de nos propres recherches.

## Les apports littéraires

### Littérature de la montagne et littérature valaisanne

Existe-t-il une « littérature valaisanne » ? Une question à laquelle il est fort difficile de répondre précisément. Avant le XXème siècle, la littérature ayant pour sujet le Valais est étroitement liée à la montagne et donc à la perception de celle-ci. Au cours du Moyen Âge et durant le début de la période moderne la montagne est perçue comme un lieu de menace tant physique que mystique. Puis, avec les Lumières et la raison le ton change : la compréhension des phénomènes augmente, la montagne se défait peu à peu de sa part de mystère et ouvre ses bras aux scientifiques, aux explorateurs et aux auteurs. En littérature, cette découverte progressive se fait sous la plume d'écrivains dont l'origine est souvent extérieure au monde alpin<sup>46</sup>.

Je me tais donc ; et jusqu'à ce qu'il vous plaise de terminer mon exil, je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais tandis qu'elles sont encore praticables. Je m'aperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, et qu'il ne lui manque, pour être admiré, que des spectateurs qui le sachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques observations dignes de vous plaire. Pour amuser une jolie femme, il faudrait peindre un peuple aimable et galant : mais toi, ma Julie, ah ! je le sais bien, le tableau d'un peuple heureux et simple est celui qu'il faut à ton cœur<sup>47</sup>.

---

<sup>45</sup> *Ibidem*, p. 116.

<sup>46</sup> GUICHONNET Paul (dir.), *Histoire et Civilisations des Alpes – II. Destin humain*, Lausanne, Payot, 1980, p. 240.

<sup>47</sup> ROUSSEAU Jean-Jacques, *La Nouvelle Héloïse*, fin de la lettre 21.

Avec Jean-Jacques Rousseau, le Valais entre dans la littérature moderne. Dans la lettre 23 de *La Nouvelle Héloïse* Saint-Preux décrit à Julie la vie et la terre de ce « peuple heureux et simple ». Le succès de ce roman épistolaire livre au public une nouvelle vision de la nature, dont la poétique contribue à installer une image stéréotypée de la montagne, du Valais et des gens qui l'habitent. S'il n'en est pas l'inventeur, c'est bien Rousseau qui fait des Alpes un lieu de sensibilité, inaugurant ainsi un chemin qu'empruntent à sa suite les auteurs romantiques<sup>48</sup>. De Victor Hugo à Jules Michelet, en passant par Lamartine et les écrivains anglais, nombreux sont les auteurs romantiques qui consacrent une ou plusieurs de leurs œuvres aux Alpes. En marge de cette littérature plus établie, se développent également les récits d'alpinistes. La survie dans un milieu hostile, les premières ascensions, les inaugurations de nouvelles voies deviennent le sujet de récits autobiographiques plus ou moins romancés<sup>49</sup>. Ces récits donnent ensuite naissance à un nouveau genre, le « roman de montagne »<sup>50</sup> dont les intrigues reprennent pour la plupart le mythe rousseauiste et dont la thématique concerne davantage l'alpinisme que la montagne comme lieu de vie des populations locales<sup>51</sup>.

La littérature concernant les Alpes et plus spécifiquement le Valais naît donc d'abord sous la plume d'auteurs qui n'en sont pas originaires. Cet état de fait perdure jusqu'au XXème siècle. Nous pourrions toutefois pondérer cette affirmation en prenant en compte un pan souvent oublié de la littérature : la littérature orale. La transmission de petites histoires, contes et légendes lors des veillées constitue un moment de partage esthétique semblable à celui créé par la littérature écrite. L'importance que ces récits occupent dans la société traditionnelle valaisanne n'est pas à sous-estimer, car elle permet de mieux comprendre la sensibilité et plus généralement les mentalités des gens qui y vivent. Cet aspect sera traité dans un chapitre de notre analyse.

Au XXème siècle, une nouvelle orientation plus éloignée de la haute montagne, de l'imaginaire rousseauiste et touristique est donnée par des auteurs comme Jean Giono et

<sup>48</sup> GUICHONNET Paul, *op. cit.*, p. 201.

<sup>49</sup> *Ibidem*, pp. 240-241.

<sup>50</sup> Ce genre est porté par des auteurs tels Roger Frison-Roche, Paul Hervieu, Georges Sonnier ou Alphonse Daudet. A la lecture de son *Histoire et Civilisations des Alpes* nous sentons bien que le roman de montagne n'est guère estimé par Paul Guichonnet. Selon lui dans ces livres « on va bien souvent de la banalité à la stupidité, on est frappé par la répétition constante de quelques stéréotypes. » (p. 242) Son jugement nous paraît sévère et sans vouloir ériger ces livres en monuments littéraires nous pouvons affirmer que le genre contient de belles réussites tant sur le plan stylistique que sur celui de l'intrigue.

<sup>51</sup> GUICHONNET Paul, *op. cit.*, pp. 242-243

Charles-Ferdinand Ramuz. Le cas de Ramuz est d'autant plus important pour le Valais, car c'est lui qui le premier donne une profondeur et une philosophie à la condition de vie des habitants de la montagne<sup>52</sup>. Avec *Jean-Luc persécuté*, puis *La Grande Peur dans la montagne*, *Farinet ou la fausse monnaie* et *Derborence*, Ramuz fait entrer un Valais authentique dans le monde des lettres.

Devant lui, les prés descendaient en pente raide, puis tout le village venait, vu de dessus. Les bruits, recueillis et portés à vous par le double versant de la vallée comme quand on met les mains autour de la bouche, venaient aussi, même les plus petits<sup>53</sup>.

Par cette fidélité de la description, ce souci du détail, Ramuz inaugure une façon de raconter le Valais tout à fait inédite. Son influence est capitale sur les premiers auteurs valaisans dont fait partie Maurice Zermatten. Leur relation a été étudiée en profondeur par le mémoire de Suzanne Crettex *Quand Zermatten écrit à Ramuz : père, pair ou repère identitaire ?*. Partant d'un double constat, la relative absence de Zermatten dans la théorie critique et son assimilation presque immédiate à Ramuz lorsqu'il est étudié, l'auteure propose de décrypter cet état de fait en se basant sur la correspondance entretenue par les deux auteurs. Son travail est d'ailleurs constitué d'une partie pratique dans laquelle elle établit une édition moderne et chronologique de cette relation épistolaire<sup>54</sup>.

Crettex réalise une analyse de cette relation découpée en trois grandes parties interrogeant la vision que porte Zermatten sur Ramuz : celle de *père*, de *pair*, puis de *repère* identitaire. Très tôt, Zermatten perçoit Ramuz comme un père littéraire, ce qui se ressent dans ses premières lettres pleines d'admiration et les réponses pleines d'encouragements. Par ses articles positifs sur les premiers romans de Zermatten, Ramuz participe à son entrée réussie dans le monde des lettres, assumant ainsi un rôle de père symbolique. Le lien qui unit les deux hommes se transforme par la suite en véritable amitié littéraire, sans toutefois impliquer une égalité parfaite entre les deux hommes. Crettex démontre que Zermatten ne considère jamais Ramuz comme un pair, tant son admiration pour l'écrivain comme pour l'homme est totale. Enfin, suite au décès de Ramuz, Zermatten lui reste fidèle en publiant de nombreux textes sur son œuvre et en faisant de lui un repère identitaire pour toute la littérature cantonale<sup>55</sup>. Etudiant les proximités, le travail de

<sup>52</sup> GUICHONNET Paul, *op. cit.*, p. 243.

<sup>53</sup> RAMUZ Charles-Ferdinand, *La Grande Peur dans la montagne*, Paris, Grasset, 2016, p. 144.

<sup>54</sup> RETTEX Suzanne, *Quand Zermatten écrit à Ramuz : père, pair ou repère identitaire ?*, Travail de mémoire, Lausanne, Université de Lausanne, 2016, pp. 9-10.

<sup>55</sup> RETTEX Suzanne, *op. cit.*, p. 80.

Crettex n'oublie toutefois pas de mettre en évidence les différences entre les deux personnalités et refuse de faire de Zermatten une pâle copie de Ramuz. Elle souligne l'originalité, la qualité et l'autonomie de son œuvre. Elle montre aussi l'importance décisive de Zermatten dans la constitution d'un monde littéraire en Valais, en rappelant son rôle dans la création de premiers réseaux, son rôle de père pour des jeunes écrivains, l'aide apportée pour leur visibilité, ainsi que la création d'un public de lecteurs plus attentif aux créations locales<sup>56</sup>.

A la suite ou en parallèle de Ramuz et Zermatten apparaissent de nombreux écrivains valaisans. Certains se concentrent principalement sur le terreau valaisan pour forger leurs histoires, c'est le cas par exemple de Jean Follonier, Maurice Métral ou de Corinna Bille. Précisons que les nouvelles de cette dernière plongent dans le cadre valaisan tout en restant à distance de son image de folklore<sup>57</sup>. D'autres, en revanche, se tournent vers l'ailleurs comme Jean-Marc Lovay. Sa critique de l'Occident le pousse au voyage tout d'abord en Asie, puis vers l'Ecosse ou Madagascar. Son univers romanesque se nourrit de ces évasions et il cherche à illustrer la perte du sens aussi bien dans le fond que dans la forme de sa narration<sup>58</sup>. Enfin de nombreux auteurs, comme Chappaz ou Pierrette Micheloud, mêlent ces deux orientations. Maurice Chappaz est lui aussi amateur de voyages et leur consacre d'ailleurs quelques productions. Il ramène du Tibet une correspondance littéraire avec Jean-Marc Lovay : *La Tentation de l'Orient*<sup>59</sup>. Toutefois, la grande partie de son œuvre est tournée vers le Valais qu'il décrit tout d'abord comme un Eden dans *Les Grandes Journées de printemps*, puis l'auteur transcrit dans sa poétique l'arrivée de la modernité et la fin de cet Eden dans *Le Testament du Haut-Rhône* ou de façon plus polémique dans *Les Maquereaux des cimes blanches*<sup>60</sup>.

De ce bref panorama littéraire il est difficile de tirer une réponse claire concernant l'existence ou non d'une « littérature valaisanne ». Il existe tout d'abord une littérature sur le Valais dont Ramuz est certainement la meilleure incarnation. Puis, il y a une littérature de Valaisans, dont nous venons de montrer la grande hétérogénéité. Nous

<sup>56</sup> *Ibidem*, p. 81.

<sup>57</sup> MEIZOZ Jérôme, *Un lieu de parole – Notes sur quelques écrivains du Valais romand*, Saint-Maurice, Editions Pillet, 2000, p. 16.

<sup>58</sup> *Ibidem*, pp. 103-117.

<sup>59</sup> *Ibidem*, p. 58.

<sup>60</sup> *Ibidem*, p. 60 et 69.

partageons l'avis de Jérôme Meizoz qui dans son article « Les lettres dans le Valais romand : un état des lieux » conteste le terme de « littérature valaisanne » en refusant « d'invoquer une quelconque « mentalité » ou un déterminisme géo-climatique pour rendre compte de traits spécifiques à cette production littéraire »<sup>61</sup>. De plus, il n'existe pas de manifeste littéraire ou d'école venant rassembler ces écrivains autour d'une orientation thématique ou stylistique précise. Une étude large mériterait d'être menée sur ce sujet. Pour l'heure, la littérature scientifique ne s'est encore que peu penchée sur les écrivains valaisans que ce soit dans une étude d'ensemble ou dans des études spécifiques. C'est également le cas pour Maurice Zermatten, dont nous n'avons que peu d'études tant historiques que littéraires. De plus, les ouvrages et articles d'études littéraires le concernant donnent une image peu contrastée de sa vie et de son œuvre. Les écrits de Jérôme Meizoz et Micha Grin sont particulièrement représentatifs de cet état. Nous retrouvons une tendance fortement critique du côté des études de Jérôme Meizoz, alors que du côté de Micha Grin tout porte au contraire aux compliments.

### **Jérôme Meizoz – La posture littéraire de Zermatten**

Le professeur et écrivain Jérôme Meizoz consacre un chapitre de son livre *Un lieu de parole – Notes sur quelques écrivains du Valais romand* à Maurice Zermatten. Cet ouvrage, récompensé par un prix de l'Etat du Valais, est un essai dépeignant quelques figures marquantes de l'histoire littéraire valaisanne<sup>62</sup>. Son bref chapitre sur Zermatten dresse un portrait serré de l'écrivain se basant sur sa vie, ainsi que sur des sources issues de quelques œuvres littéraires. Il mentionne tout d'abord les figures majeures qui ont influencé Zermatten : Gonzague de Reynold, Henri Pourrat (auteur de contes et « passeur littéraire de la tradition orale »), Mauriac et sa veine catholique et enfin, le plus important, Ramuz qui deviendra son ami<sup>63</sup>. Ensuite, Meizoz propose une courte analyse sur le style et le contenu des *Contes des Hauts Pays du Rhône*<sup>64</sup>. A propos du style réaliste, l'auteur émet quelques réticences personnelles et subjectives (qui ont d'ailleurs tout à fait leur

---

<sup>61</sup> MEIZOZ Jérôme, « Les lettres dans le Valais romand : un état des lieux », in : *Bulletin du laboratoire d'ethnographie régionale et contemporaine*, Sion, no 3, 1993, p. 1.

<sup>62</sup> Outre Zermatten, des chapitres sont consacrés à Burnat-Provins, Chappaz, Bille, Lovay, Pasquali, Couchepin, Revaz et Revez.

<sup>63</sup> MEIZOZ Jérôme, *op. cit.*, pp. 44-45.

<sup>64</sup> ZERMATTEN Maurice, *Contes des Hauts Pays du Rhône*, Fribourg, Luf, 1939, 281 p.

place dans un essai)<sup>65</sup>, mais ce sont plutôt ses conclusions sur le contenu qu'il nous paraît important de discuter.

Des *Contes des Hauts Pays du Rhône*, Meizoz fait émerger une constante intéressante. Selon lui, dans cet ouvrage de Zermatten « les hommes sont porteurs du mal social, alors que les femmes passent en victime idéalisée »<sup>66</sup>. A partir de cette critique des mâles dominants, Meizoz se pose la question de la subversivité de Zermatten. Il met de côté cette hypothèse et préfère conclure sur l'existence de deux postures littéraires : « le jeune écrivain des années 30 » et plus tard « l'écrivain-père-sévère par excellence, celui qui incarne la tradition virile, militaire, institutrice d'un Valais conservateur »<sup>67</sup>. Nous récusons cette postulation de deux Zermatten. La réalité d'une vie s'avère trop complexe pour une séparation en deux catégories aussi distantes l'une de l'autre. Tout est plus entrelacé. En effet, le jeune Zermatten occupe déjà des positions conservatrices, notamment dans le domaine de la défense du patrimoine bâti. A l'inverse, le côté subversif, que Meizoz s'étonne de trouver dans les *Contes des Hauts Pays du Rhône*, ne disparaît pas dans la suite de sa carrière. Notre analyse en montrera plusieurs exemples.

Il est aisément de sentir que le deuxième Zermatten n'est guère estimé par Meizoz. Pour illustrer les « rigidités conservatrices » qui le caractérisent, Meizoz cite notamment « l'affaire de la défense civile » et « les ouvrages de commande lourdement patriotes »<sup>68</sup>. Qu'il soit conservateur, cela va sans dire, mais il nous paraît injustifié d'utiliser ces deux éléments comme preuve d'une rigidité de pensée. Notre travail cherchera à faire la lumière sur ces aspects, qui sont trop méconnus et participent, à notre sens, à un résumé biaisé de l'auteur. Enfin, à l'opposition de deux Zermatten, dont un seul a les grâces de Meizoz, nous préférons une vision moins tranchée et plus englobante, qui tout en mettant en lumière des différences, des évolutions, permet aussi de ne pas faire passer dans l'ombre les permanences qui sont souvent bien plus révélatrices lorsqu'il s'agit de réaliser le portrait d'un homme.

---

<sup>65</sup> Meizoz reproche une « narration un peu vieillie », une « thématique régionaliste aujourd'hui surannée, ainsi qu'un empâtement didactique. Meizoz p. 47.

<sup>66</sup> MEIZOZ Jérôme, *op. cit.*, p. 48.

<sup>67</sup> *Ibidem*, p. 49.

<sup>68</sup> MEIZOZ Jérôme, *op. cit.*, p. 49.

## Micha Grin – Le style de Zermatten

Docteur en Lettres et journaliste, Micha Grin consacre une grande partie de ses écrits au Zermatten écrivain. Nous ne sommes donc pas ici dans l'allusion, comme chez Meizoz, mais plutôt dans la profusion des commentaires. Il publie en effet plusieurs articles et quatre livres ayant pour sujet l'écriture de Zermatten, dont un est récompensé par le Prix de l'Etat du Valais<sup>69</sup>. Il réalise également une interview filmée à Grangeneuve, au-dessus de Suen, dans le chalet de Zermatten<sup>70</sup>. Dans ses livres, Grin retrace le parcours d'une vie littéraire. Il accorde une large place aux citations et retranscrit de longs extraits parfois inédits. Il y est aussi question du style de Zermatten. Micha Grin décortique les différentes tendances stylistiques contenues dans les œuvres de l'écrivain. Selon lui deux d'entre elles dominent chez Zermatten : d'une part la tendance réaliste<sup>71</sup> et d'autre part la tendance spiritualiste. Grin associe le succès de Maurice Zermatten à sa capacité d'avoir su mêler avec réussite ces deux orientations pour aboutir à une nouvelle : le réalisme mystique<sup>72</sup>. Ce constat de Grin nous semble pertinent et éclaire notre approche des écrits de Zermatten. Il rend par exemple possible la présence de surnaturel sans dénaturer un texte au parti pris réaliste. Nous faisons notre ce concept du réalisme mystique et nous nous en servirons dans l'analyse du style Zermatten.

Au terme de ce parcours nous ne pouvons que constater la diversité des cheminement empruntés par ces différents auteurs. Chaque approche, chaque entrée choisie dans l'œuvre de Zermatten constitue une piste de réflexion et un enrichissement des connaissances. Notre travail leur doit beaucoup. En effet, si nous avons souhaité leur accorder une large place dans cette introduction, c'est que les thèses et éléments théoriques mentionnés ou forgés par ces auteurs nous ont permis de mieux baliser les principales parties de notre travail de mémoire. Même si nous avons parfois exprimé notre désaccord ou nos nuances sur certains aspects, la réussite et la qualité de ces travaux doivent nous servir de modèle.

---

<sup>69</sup> GRIN Micha, *Maurice Zermatten ou La Permanence*, Sion, Etat du Valais, 1988, 28 p.

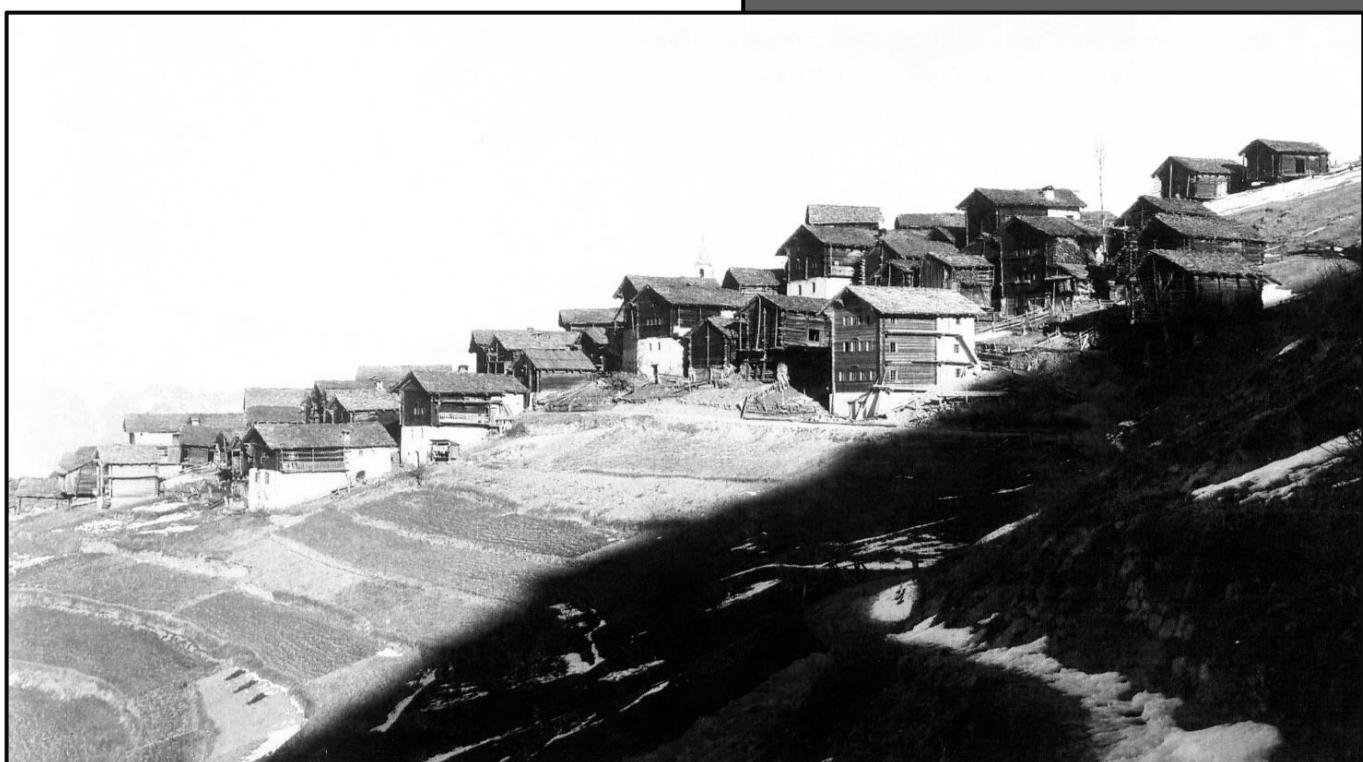
<sup>70</sup> GRIN Micha, « Plans-fixes avec Maurice Zermatten », 49 minutes, Association Films Plans-Fixes, 1986

<sup>71</sup> Par « réalisme » l'auteur ne fait pas référence au mouvement littéraire, tel qu'il est défini par l'histoire de la littérature. Sa reprise du terme doit être comprise comme une volonté affichée de reproduire par l'écrit une image aussi fidèle que possible de la réalité. Nous reprenons comme tel l'usage du mot.

<sup>72</sup> GRIN Micha, *Terre et violence ou l'itinéraire de Maurice Zermatten*, Lausanne, Favre, 1983, p. 42.

## Partie I

# Le Vieux Pays



Suen

« J'aurais donné toutes les villes,  
tous les palais en échange de ces  
humbles maisons de bois. »

*Les Sèves d'enfance*

## Partie I : Le Vieux Pays

Suen et ses humbles maisons de bois, village natal de l'écrivain. Il faut imaginer le jeune Zermatten parcourant les petits chemins menant à la fontaine, à la maison d'école ou à la claire chapelle. Il faut imaginer les villageois insérant de vieilles clefs dans les portes des greniers et raccards aux madriers hâlés par le soleil. Le voici ce *Vieux Pays* si cher à Zermatten. Cet endroit, ses habitants et leurs coutumes constituent le riche terreau dans lequel l'auteur puise son inspiration. Dans son récit autobiographique *Les Sèves d'enfance* Maurice Zermatten raconte le jour où naît en lui le besoin d'écriture :

Le pays, ses gens, sa vie jaillissent de mon cœur ; je les portais en moi : voici qu'ils s'échappent sans mon consentement. De très vieilles gens que je croyais oubliés, je les entends qui me parlent et réclament leur part de lumière<sup>73</sup>.

Dès l'enfance se manifeste cette envie d'écrire sur son milieu, mais il faut attendre la fin de son parcours universitaire pour voir apparaître ses premières publications. Dans des genres différents l'auteur chante le Valais ancestral de son enfance, comme poussé par une vocation et un besoin de fidélité aux gens de son village : « J'écoute les voix qui me parlent et je leur prête ma voix »<sup>74</sup>.

Partant de cette constance et cohérence thématique nous avons choisi d'étudier et de décrire la façon avec laquelle Maurice Zermatten écrit son *Vieux Pays*. Cette première partie regroupe les premières décennies d'écriture, soit du début des années 30 jusqu'à la fin des années 40. Nous chercherons tout d'abord à établir un portrait type du Valais traditionnel. Il faut d'emblée préciser qu'il s'agit d'un portrait subjectif correspondant à la vision de Zermatten. Enfin, nous évoquerons aussi ses premières critiques de la modernité, qui annoncent déjà ce qui constituera une constante dans la suite de ses écrits et la deuxième partie de notre analyse.

### Description thématique

Les œuvres des premières années d'écriture peuvent être étudiées conjointement, car assemblées elles font émerger l'image de ce Valais traditionnel cher à Zermatten. Sa description détaillée est importante pour deux raisons. D'une part, elle permet de révéler la vision subjective de l'écrivain. En dégageant les thématiques récurrentes nous pouvons

<sup>73</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Sèves d'enfance*, Yens, Cabédita, 1994, p. 191.

<sup>74</sup> *Idem*.

mettre en évidence les aspects auxquels l'écrivain accorde le plus d'importance et tenter d'en expliquer les raisons. D'autre part, cette description constitue le préalable indispensable à qui veut comprendre les motifs de la critique de la modernité venant chambouler le Valais traditionnel. Dans le but de parvenir à une certaine exhaustivité, nous avons organisé notre portrait thématique en trois grands ensembles : la description du milieu, puis celle de la population et enfin celle de leurs us et coutumes.

Pour cette tentative de définition nous avons retenu six ouvrages principaux : trois essais et trois œuvres littéraires. Pour les essais nous avons choisi *Nourritures Valaisannes*<sup>75</sup>, *L'escalier dans le Mur*<sup>76</sup> et *Les Saisons Valaisannes*<sup>77</sup> car ils sont entièrement consacrés au terroir valaisan. Pour les œuvres littéraires nous analyserons *Le Cœur Inutile*<sup>78</sup>, roman sur une histoire d'amour impossible entre Madeleine et Jean, *Le Pain Noir*<sup>79</sup>, recueil de nouvelle, et *L'Esprit des tempêtes*<sup>80</sup> qui est un roman sur un village à la merci de Jean-Pierre Gaudin, un lanceur de sorts. Le parti pris réaliste qui caractérise ces œuvres est à notre sens suffisamment fort pour autoriser dans ce panorama le mélange de la littérature et des essais.

## Le milieu

La description du milieu est ordonnée du général vers le particulier, des grandeurs naturelles vers les particularismes des constructions humaines.

## Soleil et ciel

Le soleil occupe une place centrale dans les premières œuvres de Maurice Zermatten. Dans un monde essentiellement construit autour de l'agriculture, il est aisé de comprendre son importance, mais plus qu'aux plantes, le soleil et sa lumière sont indispensables aux hommes. En effet, il apparaît comme un élément vital et nécessaire. Nous le voyons dans *Le Cœur Inutile* lorsque Madeleine reprend ses forces : « elle respire profondément, s'emplit la poitrine de lumière filtrée par la frondaison épaisse de l'arbre »<sup>81</sup>. De plus, il

<sup>75</sup> ZERMATTEN Maurice, *Nourritures Valaisannes*, Fribourg, Editions de la Librairie de l'Université, 1938, 58 p.

<sup>76</sup> ZERMATTEN Maurice, *L'escalier dans le Mur*, Lausanne, Editions Roth & Cie, 1942, 55 p.

<sup>77</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, Neuchâtel, Editions Victor Attinger, 1948, 239 p.

<sup>78</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, Fribourg, Editions de la librairie de l'université, 1936, 244 p.

<sup>79</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Pain Noir*, Paris, Luf, 1945, 288 p.

<sup>80</sup> ZERMATTEN Maurice, *L'Esprit des tempêtes*, Vevey, Editions de l'Aire, 2016, 342 p.

<sup>81</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, op. cit., p. 152.

permet aussi aux hommes de se soigner comme le constate un villageois : « Chez nous le soleil nous guérit »<sup>82</sup>. Ensuite, plus métaphoriquement, ce soleil est aussi vital pour les personnages, car ceux-ci sont souvent décrits à sa lumière ou par contraste. Même remarque pour les objets qui prennent une dimension fortement positive lorsqu'ils sont en contact avec le soleil. Ainsi, le vin devient « un verre de bon, qui vous coule dans le corps comme du soleil »<sup>83</sup>. Enfin, il faut évoquer la dimension religieuse que prend parfois l'imagerie solaire, par exemple dans le dernier chapitre du *Cœur Inutile* où un rayon perce le brouillard à proximité de la chapelle et sert à introduire la parole du Christ<sup>84</sup>.

Il est donc incontournable tant pour les hommes que pour la mécanique littéraire de l'auteur. Au contraire, sa disparition est bien souvent perçue comme un mauvais signe. C'est le cas notamment dans les relations amoureuses. En effet, l'obscurité du ciel va bien souvent de pair avec l'obscurité des sentiments :

Ce qu'elle apprenait était si invraisemblable et douloureux qu'elle sentait à nouveau en elle son cœur se fermer. Une grande obscurité se faisait dans son âme comme dans la vallée quand le foehn soudain entasse des étages de nuages<sup>85</sup>.

*Le Cœur Inutile* est certainement le plus solaire des romans de Zermatten. Le soleil accède quasiment au rang de personnage. C'est dans d'autres écrits que l'on peut en avoir une vision différente. Dans *Les Saisons Valaisannes*, le soleil est ambivalent. Vital, il devient un opposant terrible lorsqu'il se fait trop insistant : « La misère nous menace sans cesse. Elle nous traque, elle nous talonne et c'est presque toujours le soleil qui la conduit »<sup>86</sup>. L'auteur décrit bien la peur de la sécheresse et ses conséquences terribles sur la pousse des prés, champs et jardins et donc sur le quotidien de cette population.

Le ciel est un autre élément récurrent dans les descriptions de Zermatten. Chose intéressante, il apparaît le plus souvent par opposition de couleur, que ce soit avec le soleil, la neige, la forêt ou le village. Pratiquement toujours unanimement bleu, il donne aux descriptions un aspect très net, très pur où les contrastes sont rois : « Quand on lève les yeux, du fond de la ruelle, on voit sur sa tête une ruelle plate, de couleur bleue où les

<sup>82</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, op. cit., p. 32.

<sup>83</sup> *Ibidem*, p. 202.

<sup>84</sup> *Ibidem*, pp. 241-242.

<sup>85</sup> *Ibidem*, p. 160.

<sup>86</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, op. cit., p. 111.

toits s'amusent à dessiner des angles »<sup>87</sup>. Le contraste se fait aussi avec les nuages que porte le ciel : « De gros nuages blancs et roux qui ressemblaient à de la laine. Le vent chassait ses moutons devant lui comme un berger, le soir »<sup>88</sup>. Il émerge de ces descriptions une vraie poésie du lieu. Les éléments du quotidien permettent d'imager ce que l'œil perçoit. Ce sont les mots du narrateur, mais cette comparaison pourrait facilement sortir de la bouche de l'un des personnages, ce qui témoigne à notre sens du souci de réalisme caractéristique de l'écriture de Maurice Zermatten.

### **Montagne et vallée**

Au fil des siècles la perception de la montagne change. Nous avons rappelé qu'avec les Lumières elle entre dans le domaine de la raison et de la compréhension. Puis, de menace elle devient défi scientifique, puis sportif avec la naissance de l'alpinisme. Cette évolution et ambivalence de la montagne se retrouve dans les écrits de Maurice Zermatten. *L'escalier dans le Mur* est un essai consacré aux Alpes et une adresse à tous les alpinistes. Zermatten souhaite leur exprimer la vision que les habitants de la montagne portent sur la haute montagne. En se plaçant du côté des habitants des villages alpins, l'auteur s'exclame : « J'aime la montagne parce qu'elle me fait peur » reprenant à son compte, et au nom de cette population avec laquelle il a grandi, la vieille crainte des cimes<sup>89</sup>. Il s'oppose aussi à la conception de la montagne comme un terrain de jeu maîtrisé par l'homme :

Il faut refuser cette intimité qu'on nous vante, cet accord de l'homme avec ce qui le dépasse immensément. La vérité est que la montagne nous échappe et nous échappera toujours. Elle se dérobe à nos avances, nous tolère parfois, et, parfois, d'une chiquenaude, rappelle aux plus courageux qu'ils ne sont que des insectes sur son manteau sans tache<sup>90</sup>.

Ramuz conclut *La Grande Peur dans la montagne* sur le même constat : « C'est que la montagne a ses idées à elle, c'est que la montagne a ses volontés »<sup>91</sup>. Cette grandeur, cette inégalité entre l'homme et la montagne, les risques et la peur qu'elle suscite ne conduisent toutefois pas à un rejet. Pour Zermatten, les alpages et l'abord des sommets sont des lieux privilégiés de calme et de liberté. Lieu de calme pour le guérisseur en fin de vie de la nouvelle « Personne ne lui ferma les yeux » tiré du *Pain noir* et lieu de liberté pour Jean

<sup>87</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Coeur Inutile*, op. cit., p. 28.

<sup>88</sup> *Ibidem*, p. 53.

<sup>89</sup> ZERMATTEN Maurice, *L'escalier dans le Mur*, op. cit., p. 19.

<sup>90</sup> *Idem*.

<sup>91</sup> RAMUZ Charles-Ferdinand, op. cit., p. 187.

dans le *Cœur Inutile*. Cet aspect traverse l'entier de l'œuvre de Maurice Zermatten. Nous retrouvons en effet ce motif de la retraite dans la montagne jusque dans ses derniers romans *La Porte Blanche* et *L'Homme aux herbes*<sup>92</sup>.

La vallée, prolongement de la montagne, est un espace géographique particulier. Elle est un intermédiaire entre la haute montagne et la plaine. « Je suis un paysan des hautes vallées » insiste Zermatten dans *L'escalier dans le Mur*<sup>93</sup>. Ces vallées latérales du Rhône (Val d'Hérens, Val d'Anniviers, Vallée de Conches) sont le lieu de la plupart des intrigues des œuvres de Zermatten. Il invite d'ailleurs les alpinistes à s'y arrêter quelque peu avant d'entamer leurs ascensions. Il est important de souligner la spécificité de la vallée, car elle véhicule un sentiment d'appartenance qui est aussi un fort marqueur identitaire et un facteur d'opposition à d'autres lieux comme la plaine ou le coteau.

### Forêt et eau

Tout comme la montagne, la forêt est un lieu partagé entre plusieurs significations. D'une part elle incarne un lieu accueillant et amical. Elle est une force de vie d'ailleurs souvent personnifiée : « Elle s'asseyait, par moment, sur des racines découvertes qui ressemblaient à des muscles tordus de la grande forêt »<sup>94</sup>. Durant sa ballade, Madeleine est comme accompagnée et protégée par cette entité vivante. Un peu comme la montagne, la forêt est un refuge pour les êtres en difficulté, ainsi qu'un lieu de pleine communion avec la nature. La forêt est aussi une propriété collective généreuse en ressources pour la construction et le chauffage : « La bourgeoisie nous octroie quelques sapins dont les bûches chaufferont nos poèles, le froid venu »<sup>95</sup>.

D'autre part, la forêt peut devenir une entité mystique, propre aux légendes et « pleine de fantômes »<sup>96</sup>. Dans *L'Esprit des tempêtes*, la forêt devient un lieu effrayant pour les villageois. C'est en elle que se cache Jean-Pierre Gaudin, le lanceur de sorts. Autre exemple, dans le *Cœur Inutile*, deux femmes partent à la recherche de Jean qui s'est caché dans la forêt : « Derrière elles, la forêt se drape de mystère. On frissonne un peu à la pensée de devoir avancer »<sup>97</sup>. Chose tout à fait remarquable, les mots exprimés ou pensés

<sup>92</sup> Ce motif sera traité dans le chapitre dédié à *L'Homme aux herbes* de notre troisième partie.

<sup>93</sup> ZERMATTEN Maurice, *L'escalier dans le Mur*, op. cit., p. 11.

<sup>94</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, op. cit., p. 21.

<sup>95</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, op. cit., p. 143.

<sup>96</sup> ZERMATTEN Maurice, *L'escalier dans le Mur*, op. cit., p. 11.

<sup>97</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, op. cit., p. 129.

par ces deux femmes créent et entretiennent un mysticisme et une peur, alors qu'elles ont l'impression du contraire : « Les mots ont une sonorité étrange dans ces bois noirs. Et l'on s'effraie de leurs échos qui se prolongent »<sup>98</sup>. Pour elles, c'est la forêt, sa magie, qui influence les mots et non pas l'inverse. Cette description est révélatrice du style de Zermatten, mêlant au réalisme de la scène, la sincérité de la croyance mystique.

Comme le soleil, l'eau remplit les rôles d'adjvant et d'opposant. Elle présente le danger du manque, en cas de sécheresse, et celui de l'abondance :

L'eau si rare quand elle est nécessaire, au printemps manque de sortir de son lit et de tout emporter. L'avalanche menace ma maison. Elle la briserait, et moi dedans<sup>99</sup>.

Toutefois, l'eau est surtout une ressource vitale et rare. « Que pas une goutte ne se perde ! »<sup>100</sup>. Elle implique donc l'ingéniosité des hommes pour parvenir à l'optimiser. Celle-ci s'exprime dans la création des bisses, garants de l'approvisionnement en eau. Leur importance est déterminante, même si elle implique beaucoup de travail et de contrôles<sup>101</sup>. Nous les retrouvons donc naturellement au détour de nombreuses descriptions de Zermatten ou dans sa poésie :

Va, Bisse, que mille et mille grelots froissent tes flots impatients !  
 Va, eau des hautes solitudes ! On t'attend. Les prés, les champs, les vignes, les jardins s'épuisent avant d'étancher, grâce à toi, la soif des herbes que le long été menace de famine.  
 Va, Bisse, roule ton eau vers les terres nourricières !  
 Tu es le père des enfants pauvres, l'arroseur des prés et des champs menacés de sécheresse.  
 Tu es la promesse du pain, du lait, du vin dans les maisons de montagne<sup>102</sup>.

Tout comme le bisse, qu'il fournit en eau, le torrent est propice à la poétique. Le jour de la Fête-Dieu, dans *Le Cœur Inutile*, le vieux Jean-Baptiste rappelle aux villageois la beauté de « cette terre accrochée aux rocs » et se sert de l'image du torrent :

C'est nous qui l'avons faite, cette terre, parce que sans nous il n'y aurait que des pierres et des touffes de chiendent. Qu'y aurait-il, sans nous, à cause de cette pluie qui ne vient pas ? Mais nous sommes venus. Ou pas tout à fait nous, mais nos pères. N'est-ce pas la même chose ? La vie est un torrent qui coule. Ce n'est jamais la même goutte qui passe et c'est pourtant toujours la même eau, le même torrent. C'est nous qui avons fait ce pays<sup>103</sup>.

Par la métaphore du torrent, Jean-Baptiste évoque la continuité et l'importance de la tradition. La métaphore contribue aussi à créer la spécificité du montagnard qui a fait son

<sup>98</sup> *Idem*.

<sup>99</sup> ZERMATTEN Maurice, *L'escalier dans le Mur*, op. cit., p. 24.

<sup>100</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, op. cit., p. 113.

<sup>101</sup> *Ibidem*, p. 113.

<sup>102</sup> ZERMATTEN cité par GRIN Micha, *Maurice Zermatten, L'âme et le cœur du Valais*, Saint-Maurice, Editions Pillet, 2000, p. 119.

<sup>103</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, op. cit., p. 32.

pays et en est le gardien. Cette spécificité participe à la création d'une identité propre aux gens des vallées. Dans *Le Cœur Inutile*, Jean-Baptiste représente et défend la tradition. Son aura, sa posture de sage et son discours, qui est un moment important de la première partie, font de lui un personnage exprimant une pensée très proche de celle de Zermatten. De plus, il inaugure un type de personnage, porteur d'une sagesse ancestrale, qui se retrouve ensuite dans plusieurs romans, ce qui témoigne de son importance particulière.

### Village et chemin

Le village constitue le cœur de la communauté et c'est souvent en regard avec elle qu'il est décrit. Nous avons distingué trois tendances dans cette description. Premièrement, le village se rapproche parfois du milieu naturel des vallées. Dans *Le Cœur Inutile* « les maisons ses serrent les unes contre les autres ainsi que les petites vaches brunes d'un troupeau »<sup>104</sup>. En découle l'idée de protection, de communauté, ainsi qu'une cohérence entre le comparant et le comparé. Dans la même idée, plus loin, « le village ressemble à un nid de rouge-gorge dont les œufs ont la couleur ardoisée des toits »<sup>105</sup>. Deuxièmement, le village est comparé à l'artisanat local : « Les toits écaillés chevauchent les uns sur les autres ; leur faîte, le long de la route, a le profil d'une grande scie bûcheronne »<sup>106</sup>. Enfin, troisièmement, c'est la religion qui sert à caractériser le village : « Mollène ressemblait à une femme recueillie »<sup>107</sup> ou « Mollène aligne ses maisons comme des grains patinés de chapelets »<sup>108</sup>. Ainsi nous retrouvons dans la description du village des images renvoyant aux piliers essentiels de la vie des populations de montagne. Le recours à ces images montre la posture réaliste de l'auteur qui établit des descriptions telles qu'elles auraient réellement pu être tenues par ses personnages.

Au sein du village, parmi les greniers, les maisons, les raccards, un bâtiment détonne : c'est l'église ou la chapelle. Face aux madriers brunis par le soleil « l'église, à l'extrémité de la route, est blanche comme une maison de neige »<sup>109</sup>. Ce contraste de couleur révèle aussi la particularité de l'édifice qui est central dans la vie du village, pour sa vie spirituelle et sa protection :

---

<sup>104</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, op. cit., p. 15.

<sup>105</sup> *Ibidem*, p. 17.

<sup>106</sup> *Ibidem*, p. 16.

<sup>107</sup> *Ibidem*, p. 225.

<sup>108</sup> *Ibidem*, p. 16.

<sup>109</sup> *Ibidem*, p. 17.

Là-haut, les chalets s'appuient aux chalets, fraternels. Les parois brunes se collent aux parois brunes, les toits s'imbriquent sur les toits comme autant de dalles d'ardoises. Le village se blottit à l'ombre de la chapelle, se serre contre les murs blancs d'un clocher qui le protège en le dominant. Ainsi les enfants rassemblés autour du père à l'heure intime de la prière du soir<sup>110</sup>.

Ce village si particulier s'oppose tant dans l'esthétique que dans la pratique à la ville. Lorsque Zermatten les place face à face, il est fréquent que la ville soit surclassée par la qualité du village. Ainsi, lorsque Madeleine part faire des études en ville elle dépérît : « Peu à peu, elle perdait sa couleur et son goût ; elle s'harmonisait à la médiocrité d'un ensemble ». Lors du retour au village « elle retrouvait toute sa saveur, [...] elle retrouvait son âme farouche comme un oiseau des bois »<sup>111</sup>. Par ce récit nous ne pensons pas que Zermatten cherche à dénigrer la ville (où d'ailleurs il passe une grande partie de sa vie), mais plutôt à insister sur l'existence de deux mondes séparés. C'est l'éloignement qui mène Madeleine à cette perte de couleurs. De plus, l'écart entre ces deux mondes est renforcé par l'arrivée de l'hiver et de sa neige qui pousse certains villages à vivre en relative autarcie<sup>112</sup>.

Enfin, même s'il pourrait sembler anecdotique, nous voudrions accorder une place au rôle du chemin :

Son histoire est tellement humaine qu'il faut bien la conter. Il est né de l'homme, il a jailli de l'homme, d'une longue suite d'hommes dont les vies s'écoulaient parallèles, dont les besoins se ressemblaient, dont les craintes étaient semblables et les luttes pareilles. Leurs pas répétés vers les mêmes parcelles – les vignes là-bas ; plus proches, le champ, la prairie – ont confondu leurs empreintes en une piste légère. La piste s'est élargie ; les clous des chaussures, le fer des mulets usèrent la pierre, labourèrent un peu le sol, les jours humides. L'eau ruissela dans le sillon, emporta les terres trop meubles. Les larges sabots des génisses pétrirent cette pâte boueuse. Et, jour après jour, nuit après nuit, depuis des siècles, le petit chemin est au service de la communauté<sup>113</sup>.

Nous retrouvons ici une métaphore sur la continuité très proche de celle du torrent. Une récurrence qui n'est pas surprenante, mais qui montre plutôt l'importance d'une thématique à laquelle Zermatten essaie de donner des métaphores différentes. Le chemin est un véritable antimoderne, plus encore que le torrent, car il est une création humaine et communautaire. Dans l'ensemble de l'œuvre de Zermatten les chemins sont traités avec beaucoup de poésie et presque toujours associés à la nature. Un exemple de cette description réaliste : « Le sentier, plein de rocallle, se tord comme un orvet entre les lattes

<sup>110</sup> *Ibidem*, p. 168.

<sup>111</sup> *Ibidem*, p. 19.

<sup>112</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, op. cit., p. 196.

<sup>113</sup> ZERMATTEN Maurice, *L'escalier dans le Mur*, op. cit., p. 28.

de mélèze »<sup>114</sup>. Mais l’union va au-delà du simple rapprochement stylistique, c’est la réalité elle-même qui les mêle et les fait coexister : « De magnifiques racines d’arbres traversent le chemin. Des générations de passants ont respecté en elles la vie qui monte du sol et les branches, qui unit la terre au ciel »<sup>115</sup>.

## La population

De façon plus brève nous abordons à présent la description des habitants du milieu que nous venons d’évoquer. La première constatation est que ces habitants sont essentiellement des paysans, « des gens de la terre »<sup>116</sup>. Ils sont d’ailleurs souvent peints en lien avec leur milieu naturel tant pour le physique que pour le caractère. Ainsi, pour les traits d’un homme : « son visage osseux semblait taillé dans un mélèze jaunâtre »<sup>117</sup> et pour le tempérament d’un autre : « plus grossier qu’un pain de farine d’orge »<sup>118</sup>. Même remarque pour les femmes, comme dans cette description de Madeleine où la nature surgit : « sa tête sèche et anguleuse ressemblait à une tête taillée dans du bois dur, jaillissant d’une écorce d’arbre »<sup>119</sup>. Nous retrouvons donc chez les êtres humains l’observation que nous avions faite sur le milieu, une véritable cohérence unit comparant et comparé. Cette harmonie se remarque aussi lorsqu’il est question du costume traditionnel des villageois. Le brun ou le noir des robes et caracos rappelle les tons des madriers, les foulards et tabliers ont la couleur chaude du soleil ou le bleu du ciel<sup>120</sup>. Ces jeux de couleur, si présents dans l’écriture de Zermatten, contribuent à ancrer les villageois dans leur milieu et créent une véritable sensation d’harmonie.

L’essentiel des villageois décrits par Zermatten sont des paysans. Parmi eux, il faut tout de même distinguer quelques figures : le président, l’instituteur et le curé qui jouent un rôle différent dans cette société paysanne. C’est surtout celle du curé qui retient l’attention de Zermatten. Il est en effet un personnage présent dès les premières œuvres. Souvent garant des traditions et de l’ordre moral, comme dans sa nouvelle « Les eaux noires »<sup>121</sup>,

<sup>114</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, op. cit., p. 75.

<sup>115</sup> ZERMATTEN Maurice, *L’escalier dans le Mur*, op. cit., p. 29.

<sup>116</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, op. cit., p. 14.

<sup>117</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, op. cit., p.41.

<sup>118</sup> *Ibidem*, p. 191.

<sup>119</sup> *Ibidem*, p. 173.

<sup>120</sup> *Ibidem*, p. 36.

<sup>121</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Pain Noir*, op. cit., p. 123

il devient un personnage récurrent, et parfois contrasté, dans la suite des romans de Zermatten<sup>122</sup>.

Il faut aussi aborder les relations qui unissent cette population. La première est celle qui unit homme et femme au sein du couple, puis de la famille. Quelles que soient les œuvres, nous sommes loin de toute idéalisation des sentiments. L'amour et peut-être encore davantage le désamour sont deux composantes fortes de l'écriture de Zermatten. Aux belles pages sur l'amour, comme la description du début de la passion entre Madeleine et Jean dans *Le Cœur Inutile*, succèdent des pages beaucoup plus sombres. Tombée entre les mains de Jules, Madeleine est abusée :

Et soudain, un flot de sang obscurcit son regard, un tourbillon l'emporta, le jeta à genoux sur le plancher. Il avait saisi Madeleine autour du corps. Il écrasait sa frêle poitrine. Il dévorait sa bouche, ses joues, son front de baisers fous, pesants et chauds. Il semblait vouloir la mordre...<sup>123</sup>

Ces pages douloureuses retiennent l'attention de Ramuz qui souligne l'audace d'avoir osé montrer un personnage livré « aux emportements d'une passion sauvage, qui est à la source du plus beau tragique »<sup>124</sup>.

Les essais confirment cette dureté des sentiments. Zermatten n'y évoque pas des scènes aussi difficiles que dans ses romans, mais n'hésite pas à montrer la pauvreté de certaines relations de couple. Il rappelle aussi la difficulté de la condition féminine, en particulier dans son rôle de mère, et son inégalité par rapport aux hommes :

Est-ce que les hommes se doutent seulement de leur injustice ? S'ils prenaient seulement la peine d'ouvrir les yeux, ils verraient que nous n'avons pas un moment de répit. Le soir, fatigués, ils se couchent. Et nous, c'est comme si nous commençions une nouvelle journée de travail. [...] L'homme ronfle, les enfants rêvent. Sous la lampe, il y a ces deux mains qui se dépêchent, qui se dépêchent. Mais elles n'ont jamais fini. Jamais fini de laver, de brosser, de recoudre. Minuit. Et demain, la mère sera la première debout, consolant les uns, encourageant les autres<sup>125</sup>.

A la tentation légitime de « révolte » c'est toujours le renoncement qui s'impose : « Silence, aujourd'hui comme hier, comme toujours. Silence jusqu'à la fin »<sup>126</sup>.

Ensuite, plus large que le couple et la famille, opère la relation de communauté qui rassemble autour d'un village l'ensemble des habitants. Cette communauté s'exprime,

<sup>122</sup> Dans la suite de notre analyse nous reviendrons sur la figure du curé, mais son étude détaillée pourrait constituer à elle seule un angle d'analyse pour une recherche en littérature.

<sup>123</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, *op. cit.*, p. 209.

<sup>124</sup> RAMUZ Charles-Ferdinand, *Feuille d'Avis*, 02.04.1936, p. 1.

<sup>125</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, *op. cit.*, pp. 108-109.

<sup>126</sup> *Ibidem*, p. 109.

nous l'avons vu, dans la possession commune de certaines ressources comme le bois, ou de certains bâtiments comme le four. Mais elle s'exprime aussi dans les relations entre villageois. Son influence se fait sentir dans l'entraide et la générosité. Dans *Nourritures Valaisannes*, Zermatten souligne que le partage est fort, malgré la pauvreté de l'ensemble de la communauté :

Parfois, on connaissait des voisins qui n'avaient plus de pain au grenier. Ils venaient chez la mère. Leur voix tremblait un peu car l'amour-propre des pauvres s'aiguisait dans ces démarches humiliantes. La mère était bonne. On lui demandait à emprunter un pain : elle en donnait deux. Elle continuait d'en donner le lendemain, les jours suivants. J'ai souvent éprouvé l'envie de posséder beaucoup de champs de seigle afin de pouvoir, à mon tour, prêter du pain<sup>127</sup>.

La force de la communauté s'exerce sur tout le monde et si elle peut être un bienfait qui emplit les habitants d'une « joie villageoise »<sup>128</sup>, elle peut aussi devenir oppressante pour qui s'en détache volontairement ou poussé par les autres. Dans *L'esprit des tempêtes*, le rebouteux Jean-Pierre Gaudin est craint par les habitants qui l'associent au diable. Ils l'évitent et le placent hors de la communauté villageoise. Dans *Le Cœur Inutile*, Madeleine et Jean rêvent de fuir la population qui condamne leur relation amoureuse et il faut rappeler cette scène, à l'église, où tous les paroissiens portent leur regard accusateur sur Madeleine : « Elle comprit qu'elle était devenue une sorte de cible »<sup>129</sup>.

Enfin, il nous faut aussi mentionner les animaux assimilés à cette population. La considération que leur porte Maurice Zermatten va bien au-delà du caractère utilitaire. Les bêtes de somme, et en particulier le mulet, sont fortement valorisées dans l'ensemble de l'œuvre. Dans *Les Saisons Valaisannes*, il consacre un chapitre au mulet et, en lui donnant une voix, met en évidence les innombrables services qu'il rend à ses maîtres<sup>130</sup>. Dans des œuvres postérieurs il en parlera comme d'un véritable membre de la famille<sup>131</sup>. Les animaux de rente ne sont pas non plus réduits à leur fin qu'est le gain. Une véritable relation affective existe entre l'éleveur et son maître. C'est le cas notamment avec les chèvres : « Dès l'aube elles sont levées, guettant. Avec quelle intelligence elles reconnaissent la silhouette de leur maître et la voix qui les appelle »<sup>132</sup>. Dans sa nouvelle « Personne ne lui ferma les yeux »<sup>133</sup> une chèvre accompagne les derniers jours d'un

<sup>127</sup> ZERMATTEN Maurice, *Nourritures Valaisannes*, op. cit., p. 21.

<sup>128</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, op. cit., p. 69.

<sup>129</sup> *Ibidem*, p. 226.

<sup>130</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, op. cit., pp. 115-117.

<sup>131</sup> Voir ZERMATTEN Maurice, *O Vous que je n'ai pas assez aimée*, Savièse, Valmedia, 1990, 205 p.

<sup>132</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, op. cit., p. 119.

<sup>133</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Pain Noir*, op. cit., p. 257

vieillard et fait preuve de valeurs remarquables. Cette chèvre, comme bon nombre d'animaux, a un comportement plus fidèle, plus exemplaire et parfois même plus affectueux que certains des hommes que nous croisons dans les écrits de Zermatten. Nous pourrions aussi prendre pour exemple les vaches de la race d'Hérens qui, dès la montée à l'alpage, livrent des batailles impitoyables et jouissent de leur pleine liberté. Zermatten montre à merveille qu'elles sont la plus grande richesse et la plus grande fierté de l'éleveur. Elles donnent même l'impression d'être un prolongement de ces derniers : « Et les hommes, penchés en avant, font les mêmes gestes qu'elles, frappant dans le vide, ripostant »<sup>134</sup>. La corne devient ainsi une catharsis permettant de régler par le spectacle les rancœurs villageoises. Être le propriétaire de la reine à la fin de l'été compte parmi les plus belles récompenses d'une vie totalement vécue dans la compagnie respectueuse des animaux.

### **Les us et coutumes**

L'éventail des activités comprises par cette thématique est très large. Afin de ne pas établir une liste trop longue d'éléments, nous avons choisi de ne retenir que quatre d'entre elles qui nous semblent les plus importantes et les plus récurrentes dans les premières œuvres de Zermatten.

#### **Le travail**

« Les gens de la terre ressemblent à ces maris qui grognent contre leur femme à longueur d'années et se laissent mourir de chagrin quand elle vient à disparaître »<sup>135</sup>. La comparaison nous renseigne beaucoup sur l'importance donnée à la terre et donc au travail par les villageois. S'ils s'en plaignent parfois, ils ne le rejettent jamais, tant il est indispensable à leur survie. De plus, « le travail donne au cœur son rythme, à la pensée, une direction »<sup>136</sup>. Il est donc au centre du quotidien, mais également au cœur de l'esprit des villageois décrits par Zermatten. L'auteur n'a de cesse de rappeler dans ses écrits que la difficulté du travail est liée à la spécificité du lieu. Nous avions évoqué les difficultés liées à l'eau et au soleil. Il faut y ajouter celle de la pente et de la pauvreté du sol. Liées, elles obligent par exemple les paysans à remonter la bonne terre avec une « civière » du

---

<sup>134</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, op. cit., p. 80.

<sup>135</sup> *Ibidem*, p. 14.

<sup>136</sup> *Idem*.

bas vers le haut du jardin ou du champ, répétant l'opération chaque printemps pour ne pas la perdre<sup>137</sup>. Nous pourrions multiplier les exemples et citations illustrant les difficultés du travail de la campagne au fil des saisons, les écrits de Zermatten en fourmillent. Insistons simplement sur la rudesse du travail et sur les efforts nécessaires à la survie pour les habitants d'un « village perdu dans la montagne »<sup>138</sup>.

De cet effort naît une véritable relation avec la nature et donc une connaissance du monde :

Notre métier est rude et difficile. Nous devons être un peu chimiste, un peu mécanicien, un peu agronome. Nous devons tout savoir, tout surveiller d'un œil impitoyable, connaître la composition du sol, la vie secrète des plantes, leurs besoins, leurs faiblesses, leurs caprices et les caprices du froid et du chaud, la mauvaise humeur du temps, connaître aussi les ruses des insectes, la voracité des champignons, les exigences des citadins<sup>139</sup>.

Par le travail, par l'effort, l'homme parvient à ce haut degré de connaissances et surtout à une intimité solide avec la nature qu'il côtoie. Il développe également un amour du travail bien fait : « La fatigue du travail aimé laisse sur la langue un goût de fruit mur »<sup>140</sup>. Les gains sont une consolation toujours estimée à la valeur de l'effort : « Rien n'est tant précieux que ce qui coûte nos larmes »<sup>141</sup>.

Pourtant, tous ne sont pas disposés à supporter cette vie d'efforts aux maigres rentes. Partir, la tentation est grande : « et beaucoup succombent. Et beaucoup s'en vont parce que nulle part ailleurs ils ne sauraient être plus malheureux »<sup>142</sup>. Maurice Zermatten relève plusieurs fois cette émigration vers la ville ou les pays lointains, mais sa préférence est toujours portée à ceux qui restent : « Pourtant, non, ils ne partent pas tous. Il y a les autres qui sont têtus, qui ont la tête plus dure que le roc. Et ceux-là, serrant les dents, disent : - On verra bien »<sup>143</sup>. Zermatten perçoit en ceux qui restent le poids et la valeur de la continuité. Ils sont la goutte d'eau du torrent et les pas répétés qui forment le chemin : « - Partir ? Est-ce que les anciens sont partis ? »<sup>144</sup>. Le dur labeur est donc rendu supportable par la reconnaissance et la fidélité due aux générations précédentes. La foi est une autre aide, l'espérance d'une récompense et d'une vie meilleure dans l'autre vie

<sup>137</sup> *Ibidem*, p. 57.

<sup>138</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, op. cit., p. 17.

<sup>139</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, op. cit., p. 34.

<sup>140</sup> *Ibidem*, p. 34.

<sup>141</sup> ZERMATTEN Maurice, *Nourritures Valaisannes*, op. cit., p. 25.

<sup>142</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, op. cit., p. 112.

<sup>143</sup> *Idem*.

<sup>144</sup> *Ibidem*, p. 113.

constituent également une source de force pour une société toute pétrie de religion chrétienne : « Il faut d'abord faire son métier de pauvre, faucher, arroser – et le bon Dieu nous en tiendra compte »<sup>145</sup>. Enfin, c'est aussi, et peut-être surtout, la liberté qui est le plus grand des réconforts. Elle est placée au sommet de la hiérarchie des valeurs pour les villageois que décrit Zermatten. On la retrouve par exemple lorsque que le vieux Jean-Baptiste réfléchit : « Il pensait toujours à son travail : C'est pauvre, ça ne rapporte pas beaucoup. Mais c'est à nous. Et ce que l'on gagne, on le gagne sur son bien. Le lait, le vin et le pain, on sait d'où ils viennent »<sup>146</sup>. Dans un autre passage il explique cette pensée aux autres villageois :

Et notre pays, est-ce beau ? On est tous pauvres et riches, ici. On a ses champs, ses prés, sa maison. Là-bas, de l'autre côté du Rhône, on a sa vigne. Cela fait le pain, le vin, le lait et le lit à soi pour dormir et mourir. [...] Le reste vient des villes, des fabriques. On ne sait pas ce que c'est. Mais on sait ce qu'est un pain de seigle. Et il ne nous manquera jamais, car le pays est fidèle. Personne ne viendra prendre cette terre accrochée aux rocs<sup>147</sup>.

L'effort, le travail de la terre et le soin du bétail permettent, en comblant les besoins vitaux, d'accéder à l'autonomie et à la liberté. Le travail permet la liberté, car, malgré sa difficulté, il détache les villageois de tout devoir envers quiconque. Nous voyons aussi que ces deux valeurs permettent d'entretenir une démarcation avec les habitants des villes. La liberté associée au travail devient ainsi un des plus forts marqueurs identitaires.

## La politique

Il est important de distinguer deux niveaux de politique. Au niveau communal, c'est une lutte de familles. Zermatten consacre son roman *Le Sang des Morts* à cette thématique<sup>148</sup>. Depuis des générations deux familles s'opposent avec violence lors des élections communales. Il est intéressant de constater que tout rapproche ces villageois : ils partagent la même foi, le même travail, les mêmes habitudes et traditions. L'affrontement est donc davantage une lutte de clans et d'influence qu'un combat de valeurs ou d'idées. De plus, hors de cette période où il faut compter ses soutiens et surtout les arroser de vin, la vie politique est calme, les deux clans ayant l'habitude de cohabiter au conseil.

Par contre, cet intérêt politique s'estompe lorsqu'il s'agit de la politique cantonale ou fédérale. Zermatten souligne ce désintérêt en le mettant en lien avec le travail : « La

<sup>145</sup> *Ibidem*, p. 123.

<sup>146</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, op. cit., p. 144.

<sup>147</sup> *Ibidem*, p. 32.

<sup>148</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le sang des morts*, Fribourg, Luf, 1947, 339 p.

politique, la guerre, l'amour sont des jeux d'hommes désœuvrés, des passe-temps de riches dont ni le soleil, ni la pluie ni le vent ne menacent les richesses »<sup>149</sup>. De plus, la politique, les beaux discours, les promesses non tenues sont l'exact opposé de ces villageois que Zermatten décrit silencieux et respectueux de la parole donnée :

Nous n'aimons pas tant parler, ici, notre travail nous suffit. En automne on sème, en été on récolte. Nous n'avons pas le temps de parler sinon lorsqu'il s'agit de notre bétail ou d'un enfant qui va mal. Nous laissons les discours aux avocats qui montent de la plaine, la veille des élections. On s'en trouverait mieux s'ils nous laissaient tranquilles. Ils nous promettent le paradis. Rentrés chez eux, ils nous oublient. Alors, on laisse dire. Tout de même, ils feraient mieux de rester en bas...puisque'on vote quand même<sup>150</sup>.

L'extrait montre que ce désintérêt ne va pas jusqu'à un refus des droits civiques. Toutefois, il cultive cette opposition entre ville et campagne. L'ambition politique ne concerne pas ces gens qui font de la liberté, tirée du travail de la terre, la plus belle des récompenses. La valeur de la parole constitue un autre élément important qui accentue cette opposition sur le terrain social entre le paysan taiseux et l'avocat à la bouche pleine de promesses. Ce sont bien deux mondes, aux valeurs et préoccupations différentes que Maurice Zermatten met en scène dans ces extraits. Deux mondes qui ne sont pas en lutte, mais indifférents l'un envers l'autre.

## La religion

Dans *Nourritures Valaisannes*, Zermatten découpe son texte en six principaux chapitres : le pain, le vin, la raclette, la pomme de terre, le fromage, le dimanche. Ce dernier révèle l'importance accordée à la religion catholique. Plus encore, elle est un élément vital : après le repas « demeure, au fond de l'âme, le désir d'un autre pain et d'une boisson plus substantielle »<sup>151</sup>. Dans les écrits de Zermatten elle est omniprésente. Si elle n'en est que rarement la thématique principale, ses valeurs et ses pratiques sont une constante. Aussi, il est très fréquent que les descriptions du lieu ou des gens soient teintées du vocabulaire religieux. Au son des cloches « toute la vallée frissonne, comme une nef de cathédrale tremblante au chant des orgues »<sup>152</sup>. La religion imprègne la terre, ce « pays dont la foi éclate ! » et sert d'explication du monde<sup>153</sup>. Avec les dimanches et les grandes fêtes, elle donne un rythme à la vie locale. Ces fêtes sont toujours représentées dans les écrits de

<sup>149</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, op. cit., p. 14.

<sup>150</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, op. cit., p. 32.

<sup>151</sup> ZERMATTEN Maurice, *Nourritures Valaisannes*, op. cit., p. 55.

<sup>152</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, op. cit., p. 220.

<sup>153</sup> *Ibidem*, p. 48.

Zermatten comme des moments de joie pour la communauté. Dans *Le Cœur Inutile*, le cortège de la Fête-Dieu crée une sorte d'extase et d'euphorie religieuse collective. Les villageois sont portés par le souffle religieux comme par enchantement :

Le cortège paysan avançait dans cette enveloppe fluide et musicale ; chacun se sentait l'âme plus légère, pénétrée de la bonne joie de toute cette terre. Dans la profusion lumineuse et le rythme des cloches, les coeurs s'abandonnaient. On sentait de l'amour dans sa poitrine ; obscurément on buvait tous à la même fontaine de bonheur<sup>154</sup>.

Il est intéressant de noter que nous retrouvons le soleil, qui une fois de plus devient un élément incontournable du bien-être du corps et de l'esprit de la population. La liesse religieuse est toujours liée à des moments positifs. Dans *Le Cœur Inutile* elle précède le discours plein d'espoir de Jean-Baptiste et les premiers échanges amoureux entre Madeleine et Jean. C'est aussi un moment qui porte à la générosité, des « quarterons » de vin sont offerts et partagés sur la place de l'église<sup>155</sup>. En définitive, ce sont des instants privilégiés qui unissent une population et présentent la religion comme le liant évident et bienfaisant d'une communauté.

Enfin, si la religion exerce son influence dans la description de la nature, l'inverse est aussi remarquable. Contemplant son pays, appréciant les moindres détails de la nature, Jean s'exclame : « S'il n'y avait pas Dieu, là-dedans ! »<sup>156</sup>. L'influence de la nature sur la religiosité des villageois est bien réelle. Ils développent et adaptent la religion chrétienne et parviennent à une foi un peu particulière. Cet aspect, encore peu présent dans les premières œuvres, se développe et deviendra par la suite un marqueur des écrits de Zermatten.

### **Le surnaturel**

Il pourrait paraître paradoxal d'introduire le surnaturel dans une description se voulant réaliste. Pourtant, c'est un élément indispensable, car la croyance aux morts et aux sorts est sincère et ne relève pas du divertissement pour la population que décrit l'auteur. Tout repose sur cet équilibre fragile entre surnaturel et naturel. Zermatten veille bien à ne jamais introduire un personnage de revenant, ou un homme que l'on verrait se transformer en renard. La croyance vient du non-dit, ou plutôt du non-vu, car tout reste possible.

<sup>154</sup> *Ibidem*, p. 15.

<sup>155</sup> *Ibidem*, p. 30.

<sup>156</sup> *Ibidem*, p. 76.

Zermatten marche donc sur une corde raide et cultive cet équilibre qui constitue la vision la plus proche de celle des villageois.

La croyance au surnaturel est conservée et transmise grâce à « la veillée » qui est un moment social important pour les familles. Les soirées, en particulier durant l'hiver lorsque le travail laisse un peu de répit, les villageois se réunissent et se racontent ou écoutent des histoires. Autour de la chaleur du poêle ils font perdurer les récits de leur littérature orale de génération en génération. Tout comme la religion, ces histoires permettent une explication du monde dans un pays où la science n'a encore que peu d'influence. Elles véhiculent d'ailleurs parfois des messages, des morales en parfait accord avec les règles de la religion chrétienne. Parmi ces histoires, nous trouvons par exemple celle du « Chien de la Chachille », récit d'un voleur et meurtrier transformé en chien à sa mort, car il refuse la confession et est désormais condamné à errer, cherchant en aboyant une oreille charitable pouvant le libérer<sup>157</sup>.

Deux attitudes caractérisent la relation de la population au surnaturel. Il y a d'une part le sentiment de peur, qui constitue toutefois l'attitude la moins représentative. *L'esprit des tempêtes* est l'œuvre emblématique de cette sensation. L'intrigue tourne autour de Jean-Pierre Gaudin un sorcier qui doit ses formules au livre de sorts de ses aïeux. Il terrorise la population en lançant des sorts aux animaux ou aux êtres humains. À son contact tout devient dangereux. Les villageois avec qui il interagit sont mis à l'écart de la communauté. Peu à peu, le lecteur comprend que Gaudin est un adorateur de Satan avec qui il aurait lié un pacte. La nature se fait le relais de cette peur par ses bruits qui viennent étoffer une atmosphère déjà inquiétante. Seul l'arrivée du jeune prêtre parvient à libérer le village et ses habitants. Toute l'architecture du livre repose sur cette opposition entre le bien chrétien et le mal satanique. La messe noire orchestrée par Jean-Pierre Gaudin rappelle la littérature gothique. La réussite de l'œuvre tient à l'équilibre respecté entre le réalisme et le surnaturel. Ce sont des personnages qui croient entendre quelque chose, des vieillards qui croient se souvenir ou des éléments anodins érigés en signes<sup>158</sup>. Le choix de l'interprétation est laissé ouvert pour chaque lecteur.

---

<sup>157</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, op. cit., p. 214.

<sup>158</sup> ZERMATTEN Maurice, *L'Esprit des tempêtes*, op. cit., p. 21.

Toutefois, cette œuvre ne couvre qu'une part du surnaturel. La plupart du temps il entretient une relation positive avec les êtres humains. Il est par exemple présent lors de maladies. Trop éloigné de la ville et de ses médecins, le village a son « guérisseur » pour prévenir et combattre les maladies des hommes et des animaux. Dans les écrits de Zermatten la figure apparaît tôt, comme par exemple dans sa nouvelle « Personne ne lui ferma les yeux » et devient ensuite un personnage récurrent de son œuvre. Il dispose du « secret », mais soigne aussi grâce aux herbes de la montagne, ce qui le place à mi-chemin entre le surnaturel et la médecine<sup>159</sup>. Il est donc tout à fait représentatif de ce réalisme particulier que transmet Zermatten. Ici aussi l'interprétation reste libre. Enfin, il faut aussi signaler que cette figure reviendra dans la suite de notre analyse, car sa sagesse ancestrale se voit bousculée avec l'arrivée de la modernité. Il incarne donc un marqueur très fort de la société traditionnelle.

Enfin, le surnaturel se manifeste aussi dans la relation aux morts. Les villageois décrits par Zermatten ont une conception particulière de la mort qui n'est pas perçue comme un arrêt. Entre évidemment en compte la croyance au paradis chrétiens, mais la mort est aussi perçue comme prolongement de la vie terrestre. Les morts ne quittent pas toujours définitivement leur terre : « Des morts reviennent au village ; on les entend marcher dans les granges désertes »<sup>160</sup>. Ils continuent de cohabiter avec les vivants et sont donc intégrés comme une catégorie particulière de la population. Cette croyance donne aux ancêtres une présence plus significative et une plus grande influence sur le présent des hommes. Nous avions vu, à propos du travail ou de la migration, qu'ils servent de repère identitaire en promouvant l'importance de la continuité, ce qui fait des morts, des ancêtres, comme du guérisseur, des marqueurs incontournables de la tradition.

## Conclusions

Dans cette partie, nous avons désiré établir un panorama prototypique de la société traditionnelle décrite par Zermatten. Certes, il n'est évidemment pas totalement exhaustif, mais en nous basant sur quelques œuvres importantes et représentatives de ses premières années d'écriture, il nous semble avoir pu mettre en évidence les thématiques centrales. La première de nos conclusions est relative au cadre géographique des écrits. Le Valais

<sup>159</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Pain Noir*, op. cit., p. 257

<sup>160</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, op. cit., p. 191.

est au centre, mais plus encore la montagne. L'essentiel des textes concerne les villages de montagne et pourrait s'appliquer à ceux du coteau. Mais il en découle que la ville n'est que peu évoquée si ce n'est en opposition à la campagne. Le Valais traditionnel décrit par Zermatten est donc principalement celui de la spécificité montagnarde. Nous faisons notre la thèse de Micha Grin selon laquelle :

C'est, en vérité, le résumé de toute l'existence, une fresque palpante, une sorte de « Comédie Humaine », transplantée dans la montagne, une Histoire de la Société du XXème siècle, plus transparente encore parce que plus élémentaire<sup>161</sup>.

La société traditionnelle est en effet peinte dans sa totalité si l'on parcourt plusieurs des premières œuvres de Zermatten. De plus, nous pouvons aussi conclure qu'il reste fidèle à son parti pris réaliste présent dès *Le Cœur Inutile*, son premier roman. En avril 1936, peu après la sortie du livre, Ramuz remarque et salue cette recherche d'authenticité dans son commentaire paru en première page de la *Feuille d'Avis* :

M. Zermatten a osé être vrai, ce qui est la grande chose. Ayant choisi ses personnages tout près de chez lui, il ne s'est pas préoccupé de les embellir, bien au contraire : il les a parfois poussés un peu au noir<sup>162</sup>.

Ramuz apprécie également que ce réalisme présent sur le fond le soit aussi dans la syntaxe et le choix de mots : « Certaines scènes ont par là un accent de vérité et de spontanéité, qui me semble du meilleur augure. Il n'a pas craint de se répéter »<sup>163</sup>. Notre tour d'horizon a illustré ce réalisme qui ne craint pas de montrer un monde ambivalent dans lequel la joie villageoise et la jouissance de la liberté côtoient le poids de la communauté, la violence humaine et la difficulté du travail.

Par ce réalisme, nous sommes donc loin de toute idéalisation du lieu ou des habitants que décrit l'auteur. La mise en relief d'un quotidien parfois très noir éloigne Zermatten de tout folklore, ce qui le place à distance de certains auteurs comme Marguerite Burnat-Provins<sup>164</sup>. Toutefois, en inscrivant sur papier cette société traditionnelle, il l'inscrit dans la durée et participe de fait à sa sauvegarde. Ses premières œuvres partagent donc certaines motivations du Heimatschutz, sans en être non plus une représentation idéale, ce qui place Zermatten dans une position un peu intermédiaire.

---

<sup>161</sup> GRIN Micha, *Maurice Zermatten ou La Permanence*, Sion, Etat du Valais, 1988, p. 8.

<sup>162</sup> RAMUZ Charles-Ferdinand, *Feuille d'Avis*, 02.04.1936 p. 1.

<sup>163</sup> *Idem*.

<sup>164</sup> MEIZOZ Jérôme, *op. cit.*, p. 28.

Enfin, nous avons aussi voulu donner une attention particulière à la poésie présente dans les descriptions. Elle s'éloigne de toute pompe et invite à porter un regard différent sur ce qui peut paraître familier. La nature proche, les villageois, leurs travaux sont tous susceptibles de devenir des supports du beau. Zermatten invite à un changement de regard sur le quotidien, en particulier le quotidien paysan, et encourage à un contact plus direct avec la nature. Dans sa préface de *L'esprit des tempêtes*, le professeur Jacques Berchtold fait un constat similaire et place la poétique de Zermatten dans la lignée des grands auteurs antiques :

Maurice Zermatten devait célébrer dans un ouvrage distinct, *Les saisons valaisannes* (publié l'année suivante) son adhésion empathique aux travaux paysans et à la nature observés depuis Saint-Martin dans le val d'Hérens, renouant cette fois avec la tradition lumineuse d'Hésiode (*Les travaux et les jours*) et de Virgile (*Géorgiques*)<sup>165</sup>.

## Les premières critiques de la modernité

Pour cette première phase, nous nous sommes donc basés sur les décennies 1930 et 1940. Par cette périodisation, nous avons voulu regrouper les œuvres qui mettent en avant la description d'une société traditionnelle avant l'arrivée de la modernité. Toutefois, comme toute périodisation, celle-ci comporte quelques éléments faisant figure d'exception. Les signaler tient de l'honnêteté nécessaire au travail scientifique, mais permet surtout de découvrir de nouveaux détails et d'affiner le passage d'une phase temporelle à l'autre. Ainsi, à au moins trois reprises durant ces premières années, Zermatten émet de fortes critiques de la modernité. Les sources convoquées sont un compte rendu de conférence, une lettre et un article de revue. Il est intéressant de constater que ces premières prises de positions contre la modernité se font hors de la forme littéraire. Leur analyse constitue un prélude à notre deuxième partie.

## L'architecture de « l'entre-deux-ères »

Pour évoquer la période architecturale qui concerne les années 1919 à 1939, François Iselin parle « d'entre-deux ères »<sup>166</sup>. Cette période particulière se situe :

Entre « l'âge de la pierre » et « l'âge du fer », entre la période artisanale et celle de l'industrialisation du bâtiment, entre l'exploitation des disponibilités indigènes et l'appropriation

---

<sup>165</sup> Préface de Jacques Berchtold dans ZERMATTEN Maurice, *L'Esprit des tempêtes*, op. cit., p. 14.

<sup>166</sup> ISELIN François, « Les matériaux de l'entre-deux-ères », in : 19-39 La Suisse romande entre les deux guerres, Lausanne, Editions Payot, 1986, p. 113.

des ressources mondiales... Entre une ère qui n'est pas encore morte et l'autre qui n'est pas encore née...<sup>167</sup>

Iselin fait le portrait d'une architecture qui hésite entre deux tendances et n'ose pas pleinement assumer les avancées de la technique, notamment pour les matériaux de construction. Dans cette configuration, le béton apparaît comme une solution. Il représente l'intermédiaire entre la construction traditionnelle en pierre et la construction moderne en fer ou en verre<sup>168</sup>. De plus, il présente l'avantage de pouvoir être utilisé de manières multiples, tantôt dans un style artisanal, tantôt dans un style industriel<sup>169</sup>. Dès lors, il est aisément de comprendre pourquoi le béton s'impose rapidement durant cette période, comme le matériau incontournable. Enfin, cette architecture du béton offre des possibilités architecturales innombrables. Toutes les formes sont permises et les questions de structure conduisent à un épanouissement du métier de l'ingénieur, qui se fait de plus en plus indispensable en collaboration avec l'architecte<sup>170</sup>.

En parallèle de cette évolution des matériaux de construction, le monde de l'architecture est en lutte. En effet, la question du style devient le centre d'un débat entre traditionalistes et modernistes, qui se cristallise lors du concours pour le palais des nations à Genève<sup>171</sup>. Les avant-gardistes, comme Le Corbusier, se réunissent alors dans le mouvement du Neues Bauen et plaident pour une architecture aux formes et esthétiques très codifiées<sup>172</sup>. Face à eux, les traditionalistes militent pour un Heimatstil, un style ancré dans les traditions locales. Ses partisans entretiennent des liens étroits avec le Heimatschutz<sup>173</sup>. Maurice Zermatten prend part à ces débats architecturaux à un niveau plus local. Ses interventions sur les thématiques architecturales constituent ses premières prises de position sur la modernité.

---

<sup>167</sup> *Ibidem*, p. 115.

<sup>168</sup> *Ibidem*, p. 114.

<sup>169</sup> *Idem*.

<sup>170</sup> *Ibidem*, p. 115.

<sup>171</sup> REINLE Adolf, « Architecture » in : *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne. Consulté le 10.06.2019

<sup>172</sup> HUBER Dorothee, « Neues Bauen » in : *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne. Consulté le 10.06.2019

<sup>173</sup> CRETTEAZ-STÜRZEL Elisabeth, « Heimatstil » in : *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne. Consulté le 10.06.2019

## Les réticences de Maurice Zermatten

Le mercredi 17 mars 1948, *Le Confédéré* publie en première page le compte rendu d'une conférence de Maurice Zermatten. La conférence est dédiée à l'architecture cantonale et cherche à mettre en garde face au « danger d'enlaidissement qui menace aujourd'hui nos villes et nos villages »<sup>174</sup>. Selon le journaliste, Zermatten mêle la posture de poète et d'historien pour délivrer son message. En poète, il met en avant la proximité qui doit être conservée avec la nature. Les matériaux de construction doivent donc être cohérents avec le lieu et, si possible, se trouver sur place comme le faisaient les anciens :

Le bois qui permettait d'intégrer la maison dans un paysage de forêts, sans rupture d'équilibre, et la pierre qui l'harmonisait au sol. Ainsi les demeures faisaient corps avec le pays<sup>175</sup>.

Le bois et la pierre sont perçus comme des matériaux nobles et authentiques, par opposition au béton qui s'invite dans la plupart des nouvelles constructions. De sa posture d'historien, il rappelle les leçons du passé et valorise la continuité qui devrait être une préoccupation des architectes modernes. Il existe des constantes, notamment pour les matériaux de construction, qui peuvent facilement être respectées. Selon lui, suivre la tradition n'enferme pas nécessairement :

Il y a dans l'architecture valaisanne des constantes, et sans tomber dans l'immobilisme, on peut tout en acceptant le progrès dans ce qu'il a de sain, respecter ces constantes<sup>176</sup>.

En ce sens, Zermatten est en parfait accord avec les propositions du Heimatstil. Partant de l'histoire, il rappelle aussi que si les anciens construisaient des habitations très similaires, elles avaient toutefois toutes leur propre personnalité, à l'image de la famille qui l'habitait. Ces détails, ce souci et cette recherche du beau semblent aux antipodes des constructions d'immeubles en série. « La série, en effet, est la négation de la vie »<sup>177</sup>. La critique envers l'architecture d'avant-garde est explicite, car la construction en rangées parallèles constitue l'une des caractéristiques fortes du Neues Bauern<sup>178</sup>. Il termine son exposé par cet appel « construisons valaisan ! » et cherche à préserver une architecture traditionnelle. « A ceux qui vont répétant sur tous les tons : « Il faut être de son temps ! » il rétorque en souriant : « Oui, c'est entendu, mais la laideur n'est daucun temps » »<sup>179</sup>.

---

<sup>174</sup> A.M. « Construisons valaisan ! », *Le Confédéré*, 17.03.1948, p. 1.

<sup>175</sup> *Idem*.

<sup>176</sup> *Idem*.

<sup>177</sup> *Idem*.

<sup>178</sup> HUBER Dorothee, *op. cit.*, p. 1.

<sup>179</sup> A.M. « Construisons valaisan ! », *op. cit.*, p. 1.

En juin 1948, la revue genevoise de l'entreprise Kugler publie un article signé Maurice Zermatten. Ce texte se présente comme un bilan des premières années d'activité de la commission cantonale des constructions. Il commence tout d'abord par bien différencier l'architecture et le style. Selon lui, l'architecture est avant tout un art, un moyen d'exprimer une subjectivité, pour qui l'utilité ne passe qu'au second plan. Alors que le style est lui caractérisé par la recherche d'utilité. Lorsque des villageois assemblent des pierres et montent des madriers, c'est par utilité : créer un abri. La manière avec laquelle ils les assemblent constitue un style, qui est donc propre à chaque milieu géographique<sup>180</sup> :

Quand les hommes se rassemblent, leur style s'apparente. Le style devient alors le caractère général des œuvres d'une époque, d'une région, d'un pays. S'il n'y a pas d'architecture valaisanne, il est indéniable qu'il existe en revanche, un style valaisan dans l'ordre de la construction<sup>181</sup>.

Cette caractérisation est importante, car elle permet de faire du style un repère identitaire, c'est le Heimatstil, alors que l'architecture, elle, est davantage liée à la mode et aux grands mouvements artistiques. Sans la nommer, Zermatten réfère certainement à l'avant-garde architecturale. L'existence d'un style valaisan implique la nécessité d'en prendre soin, de le développer et de le conserver. Selon Zermatten, il est toutefois mis en danger par de nombreux entrepreneurs, dont il dresse un portrait virulent :

L'entrepreneur ne pense pas : il compte. Il évalue des prix de revient et des taux de rendement. Il ignore qu'il n'est pas le premier dans une ville, dans un quartier, dans un village. Il tourne le dos à l'histoire, à la continuité des générations. [...] L'entrepreneur est un homme sans racines : il construit n'importe quoi, n'importe où et n'importe comment<sup>182</sup>.

La continuité est toujours au centre des préoccupations de Maurice Zermatten. Plus haut, nous avons montré à plusieurs reprises qu'elle constitue selon l'auteur une richesse de la société traditionnelle. Ici, elle est reprise pour montrer le danger que font peser les entrepreneurs par leur manque de responsabilité. L'argumentaire de Zermatten est accompagné de photos. Le village de Suen incarne « l'unité admirable d'un village valaisan »<sup>183</sup>. Au contraire, l'église de Lourtier, toute de béton, fait figure de mauvais élève : « Rupture totale avec la tradition. D'où le malaise qu'éprouve quiconque passe à Lourtier »<sup>184</sup>. Zermatten n'entre pas dans les détails au sujet de la chapelle de Lourtier. Il faut dire qu'une dizaine d'années plus tôt sa construction a fait grand bruit. Les critiques

<sup>180</sup> ZERMATTEN Maurice, « Essai de bilan », *Revue Kugler*, juin 1948, p. 11.

<sup>181</sup> *Ibidem*, p. 13.

<sup>182</sup> *Ibidem*, p. 14.

<sup>183</sup> *Ibidem*, p. 13.

<sup>184</sup> *Idem*.

jusque dans *La Gazette de Lausanne* et *La Liberté* ont largement répandu l'affaire. Son architecte, Sartoris, devient, pour un temps, le symbole d'une architecture d'avant-garde. Ce qu'il représente est rejeté par les traditionnalistes, les anticomunistes et une grande part de l'opinion romande<sup>185</sup>.

### L'engagement pour l'église de Saint-Martin

Dès l'automne 1943, et, à la demande de Damien Bex, curé de sa paroisse de naissance, Maurice Zermatten intègre « le comité d'action pour la construction de l'église »<sup>186</sup>. Suite à des divergences avec le curé Bex, Zermatten envoie une lettre à l'évêque de Sion, Viktor Bieler pour solliciter son attention au sujet du projet de construction. Datée du 16 novembre 1947 et conservée aux archives de la Fondation Martin Bodmer, cette lettre est un cri inquiet écrite « comme un devoir de conscience »<sup>187</sup>. Deux principaux aspects préoccupent Zermatten :

Je craignais à bon droit, me semble-t-il, que ces messieurs (Dumas et Honegger) qui sont d'excellents architectes ne sachent point, cependant, se conformer aux exigences d'une paroisse de montagne extrêmement pauvre<sup>188</sup>.

La première crainte est donc celle du style. Zermatten reprend le raisonnement tenu lors de la conférence et dans la revue. A ses yeux, les projets présentés par Dumas et Honegger étaient trop modernes. Selon lui, ils ne tenaient « aucun compte du style régional qui doit, me semble-t-il, imposer ses lois à un architecte »<sup>189</sup>. Un bâtiment de montagne doit s'intégrer à son décor et respecter une certaine tradition. Son engagement pour l'église est donc aussi un engagement contre les modernistes, dont font partie Dumas et Honegger. En effet, Denis Honegger est un ancien élève du Corbusier qui tient sa renommée de la construction du bâtiment de Miséricorde pour l'Université de Fribourg<sup>190</sup>. L'autre crainte est financière. Selon Zermatten, les honoraires des architectes suffiraient déjà à épuiser les fonds de la paroisse. De plus, le crédit accordé par le conseil communal ne parviendrait

---

<sup>185</sup> ROULIN Stéphanie, *Une abbaye dans le siècle*, Neuchâtel, Alphil, 2019, p. 161.

<sup>186</sup> ZERMATTEN Maurice à BIÉLER Viktor, 16.11.1947, FMB, carton 20, p. 1.

<sup>187</sup> *Idem*.

<sup>188</sup> *Idem*.

<sup>189</sup> *Ibidem*, p. 2.

<sup>190</sup> ALLENSPACH Christoph, « Denis Honegger » in : *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne.

Consulté le 10.06.2019

pas à financer les coûts trop élevés<sup>191</sup>. Pour Zermatten, une rénovation de l'église semble bien plus adaptée au budget de la paroisse.

En plus des arguments stylistiques et financiers, Zermatten évoque aussi le refus exprimé par la population de projets trop ambitieux<sup>192</sup>. En définitive, il nous est toutefois difficile de peser l'impact de sa lettre. Nous n'avons pas retrouvé de réponse de l'évêque dans les archives Bodmer. Ce que nous pouvons tout de même constater, c'est que Dumas et Honegger n'ont pas obtenu le mandat pour travaux et que l'actuelle église de Saint-Martin a été construite dans un style traditionnel et donc apparemment loin du projet initial de Damien Bex. Sa charpente, imaginée et assemblée par les artisans locaux, en fait d'ailleurs un monument remarquable du Val d'Hérens.

Ces trois sources figurent parmi les premières interventions de Zermatten à propos de la modernité. Par leur analyse, nous pouvons constater que les critiques de l'auteur sont tout d'abord dirigées vers le monde architectural. Il exprime son mécontentement face à la perte d'un style et fustige les entrepreneurs peu soucieux d'intégrer leurs bâtiments dans la continuité d'une tradition locale. De fait, il prend alors cause pour les traditionnalistes du Heimatstil, ce qui n'est guère étonnant considérant sa participation active au mouvement du Heimatschutz. Les craintes de Zermatten, et les critiques qu'il émet, ne concernent, pour l'heure, pas encore les mœurs de la société traditionnelle, mais ce combat stylistique constitue sa première prise de position sur la modernité.

---

<sup>191</sup> ZERMATTEN Maurice à BIÉLER Viktor, 16.11.1947, FMB, carton 20, p. 3.

<sup>192</sup> *Ibidem*, p. 4.

## Partie II

# Le choc de la Modernité



Un vaste chantier éventre ces pâturages où de siècle en siècle paissaient les troupeaux.

Dorénavant, tout ne sera plus que bruit et fureur.

Grande-Dixence

*Journal, 8 avril 1961*

**Rapport-gratuit.com**  
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES



## Partie II : Le choc de la Modernité

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le canton du Valais entre dans une période de changements profonds. La conjoncture mondiale favorise l'économie suisse qui se fait, dès lors, de plus en plus gourmande en énergie. De cette demande naissent les nombreux projets de construction de barrages en Valais. Simultanément, le secteur primaire fait face à de nombreuses difficultés. Pilier important du « réduit national », l'agriculture locale est à nouveau confrontée à la concurrence mondiale<sup>193</sup>. Une part significative des agriculteurs est donc attirée par ces vastes chantiers nécessitant une main d'œuvre abondante. En vingt ans, la part d'agriculteurs passe d'ailleurs de 42 à 15 % des travailleurs valaisans<sup>194</sup>. La construction des barrages et l'urbanisation des zones d'altitude pour le tourisme de masse donnent à la montagne un nouveau rôle. Pour la première fois elle devient une zone de rentabilité économique<sup>195</sup>. Le paysage est transformé, le travail évolue, tout comme les habitudes de la population. C'est bien tout un monde qui change. Aubaine ou danger ? Les attitudes sont bien sûr multiples et dépendent des intérêts et sensibilités de chacun. Celle de Maurice Zermatten est saisissante, car elle illustre la crainte et la tension de ce Valais qui hésite entre tradition et modernité.

Le but de notre deuxième partie est d'analyser le traitement réservé par Zermatten à cette période de changements. Nous nous arrêterons donc sur les écrits des décennies 1950 et 1960. Dans un premier temps, nous mettrons en évidence le motif de la modernité tel qu'il se présente dans quelques romans de la période. Puis nous nous arrêterons en 1965, année des commémorations du 150<sup>ème</sup> anniversaire de l'entrée du Valais dans la Confédération. Ce sera l'occasion d'étudier la position de Zermatten dans un essai particulier, car il constitue une commande de l'Etat du Valais. Enfin, nous examinerons les derniers feux de cette période critique en lien avec la chute de la Défense spirituelle.

---

<sup>193</sup> EVÉQUOZ-DAYEN Myriam, « Les héritages en question », in : PAPILLOUD Jean-Henry (éd.), *Histoire du Valais*, Annales valaisannes, 2002, pp. 729-730

<sup>194</sup> *Ibidem*, p. 734.

<sup>195</sup> WALTER François, *op. cit.*, p. 102.

## Les romans du bouleversement

Le 19 novembre 1964, Maurice Zermatten est invité par le journaliste Maurice Huelin dans l'émission « A livre ouvert ». Leur discussion aborde notamment la modernisation du Valais et la place que doit occuper l'écrivain :

Je pense que l'écrivain doit être effectivement le témoin de son temps et qu'il a aussi pour mission de rendre les gens attentifs à un certain nombre de déperditions de la valeur humaine, qui sont la conséquence d'une acceptation trop aveugle d'une civilisation comme celle que nous proposons aujourd'hui l'industrie ou le monde de l'hôtellerie. Cet établissement de relations entre les hommes qui ne sont plus placées sur le plan véritablement humain<sup>196</sup>.

« Être le témoin de son temps », une intention et une motivation qui nous en apprend beaucoup sur la vocation littéraire de Zermatten. Dans la première partie, nous avons décrit la façon avec laquelle il prête sa plume à une population qui n'écrit pas. Il donne une voix au *Vieux Pays* et le fait émerger dans ce qu'il a de meilleur et de pire. Cette orientation résolument réaliste ne disparaît pas dans la suite de sa vie d'écrivain. En voulant être « le témoin de son temps », Zermatten prend du recul sur son présent et lui donne des mots. C'est l'écriture qui permet de caractériser un monde totalement neuf et donc de le comprendre. Plusieurs romans de Maurice Zermatten témoignent du bouleversement causé par l'arrivée de la modernité. Nous avons retenu pour notre analyse les trois qui nous semblent les plus emblématiques de ces changements : *Le Lierre et le Figuier*<sup>197</sup>, *La Fontaine d'Aréthuse*<sup>198</sup> et *Le Cancer des Solitudes*<sup>199</sup>.

A partir de ces romans, nous souhaitons analyser trois représentations de la modernité. De vrais particularismes distinguent ces œuvres. La focale choisie par l'auteur est différente. Toutefois, il serait caricatural de séparer totalement leur contenu. Les permanences sont au moins aussi importantes que les différences qui se manifestent dans ces trois romans. Nous chercherons donc à les mettre toutes deux en lumière.

### ***Le Lierre et le Figuier***

Ce premier roman narre l'aventure sentimentale de quatre personnages. Jacques est un ingénieur agronome qui quitte la vallée pour travailler en plaine. Marié, il entame une relation hors mariage avec Odile de Nucy, une aristocrate de la ville sans que sa femme

<sup>196</sup> RTS « Zermatten témoin de son temps », 19.11.1964

<sup>197</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Lierre et le Figuier*, Lausanne, Editions SPES, 1957, 376 p.

<sup>198</sup> ZERMATTEN Maurice, *La Fontaine d'Aréthuse*, Lausanne, Editions SPES, 1958, 254 p.

<sup>199</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cancer des Solitudes*, Lausanne, Editions SPES, 1964, 295 p.

ne le remarque. Il faut dire que celle-ci est aussi fort occupée, puisqu'elle s'éprend de Michel, médecin sur un chantier. Le roman raconte ces amours illicites à travers le point de vue des différents personnages. Amour et désamour donnent l'occasion de descriptions fortes qui mettent en évidence la complexité des sentiments humains. En arrière-plan, le récit dépeint la construction d'un barrage dans le fond d'une vallée. Michel, le médecin, y travaille sous les ordres de Monsieur Souterre l'ingénieur en chef. C'est ce barrage qui incarne l'arrivée de la modernité et la spécificité du roman réside dans la description du chantier et des bouleversements qu'il implique.

### **La nostalgie**

La première thématique que nous souhaitons aborder est celle de la nostalgie. Cette mélancolie est une vraie constante dans les trois romans. La plupart du temps, elle s'exprime par une évocation du passé tel que nous l'avons décrit en première partie. Ici, ce passé est décrit comme très ordonné :

Tout était bien en ordre, en ce temps-là dans l'existence ; les montagnes immuables encadraient les hommes et contenaient leurs désirs. Les chemins qui vont de la naissance à la mort étaient bordés de hautes clôtures. La vie [...] suivait une trajectoire précise et bien ajustée. Pourquoi tout avait-il changé ?<sup>200</sup>

Les montagnes donnent une cohérence à la vie. Elles forment une sorte de ceinture protectrice autour de la communauté. Ce monde à la mesure des hommes et des femmes qui le peuplent est presque inévitablement associé au bonheur : « Nous n'avons réussi, en l'abandonnant, qu'à nous rendre un peu plus malheureux »<sup>201</sup>. La quête du bonheur qui se retrouve au cœur des préoccupations des personnages, notamment à travers la relation amoureuse, est sans cesse confrontée au passé. La nostalgie pousse à la comparaison et les personnages tendent à regretter un monde, certes aux conditions plus difficiles, mais où le bonheur était à la portée des gens modestes. Citons comme exemple ce moment où Jacques et Annie roulent en montagne et regardent les paysans travailler dans les prés : « Si nous étions ces faucheurs, peut-être serions-nous plus heureux. J'ai souvent envié la paix silencieuse des simples »<sup>202</sup>. Enfin, il nous semble important de préciser que cette nostalgie du passé ne devient en aucun cas un manifeste réactionnaire. Les personnages émettent des regrets, mais ils ne prônent pas un retour pur et simple au passé. Dans *Le*

---

<sup>200</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Lierre et le Figuier*, op. cit., p. 30.

<sup>201</sup> *Ibidem*, p. 348.

<sup>202</sup> *Ibidem*, p. 149.

*Lierre et le Figuier*, Adhémar de Nucy est un aristocrate royaliste et un véritable réactionnaire. Or, il est constamment tourné en dérision par l'auteur qui n'a de cesse de souligner ses incohérences. Ainsi, lorsque toute la famille attend désespérément des nouvelles de la fille aînée, se tient un échange cocasse :

- [Adhémar] Du reste, elle aurait dû nous avertir.
- Par quel moyen ? Vous avez toujours refusé le téléphone.
- Je me méfie de ces machines. Est-ce que nos ancêtres avaient le téléphone ? [...] Aujourd'hui, la racaille ferait attendre un roi. Je ne m'y habituerai jamais<sup>203</sup>.

Des scènes similaires ponctuent avec humour le roman et confirment que Zermatten n'est pas dans une attitude analogue. C'est un nostalgique en marche avec son temps et non un réactionnaire.

### L'argent

Cette deuxième thématique est étroitement liée à la première, car l'argent incarne dans la plupart des cas une détérioration de l'ordre ancien : « [Les vallées] vivaient de peu, de leur pain de seigle et de leur laitage, mais elles préservaient du moins leur âme. L'argent, je le crains faussera l'existence »<sup>204</sup>. Cette citation, contenue dans le premier paragraphe du prologue indique de façon claire l'orientation donnée au roman. Il y sera question de l'argent et de ses méfaits. C'est le chantier du barrage qui crée un afflux massif d'argent dans la vallée et attire à lui les personnages les plus véreux. Léon est l'un d'entre eux : « J'ai appris qu'il y avait du fric à gagner, par ici, maintenant. Autrefois, tu t'en souviens, on trouvait que des pierres et du fumier »<sup>205</sup>. Ce personnage représente à la fois la cupidité et la détestation de l'ancien monde. Parti du village, il ne revient que par soif de l'argent et pour asseoir sa domination sur une communauté dont il ne connaît pas les valeurs : « Tu verras, je les mettrai tous à mes genoux. Parce que je gagnerai du fric. Les uns m'offriront leur fille ; les autres paieront cher l'honneur de me recevoir »<sup>206</sup>. Plus qu'un moyen, l'argent devient alors un instrument avilissant.

### Le barrage

Le chantier de construction du barrage constitue une des particularités de ce roman. Dans *La Fontaine d'Aréthuse*, il n'est évoqué qu'en arrière-plan, alors qu'il est ici le cadre qui

<sup>203</sup> *Ibidem*, p. 113.

<sup>204</sup> *Ibidem*, p. 9.

<sup>205</sup> *Ibidem*, p. 33.

<sup>206</sup> *Ibidem*, p. 40.

permet le lien entre tous les personnages. La description du chantier occupe de nombreuses pages et se dévoile à travers l'œil critique du narrateur. Le barrage représente tout d'abord une opposition au cadre naturel. La vallée est « blessée » par le chantier et le torrent est enfermé<sup>207</sup>. L'image de ce torrent nous semble la plus intéressante, car nous avons montré en première partie qu'il est l'une des images utilisées pour représenter la continuité dans la poétique de Zermatten. De fait, le chantier vient mettre un terme au cours millénaire du torrent :

Il y eut un silence dans lequel roula le chant tumultueux des torrents. M. Souterre regardait la lointaine cascade. Il regrettait sans doute ces eaux perdues. Heureusement, il était en train de mettre de l'ordre dans ce gaspillage<sup>208</sup>.

Plus métaphoriquement, c'est donc à la tradition que le barrage fait opposition. Instrument de la modernité, c'est lui qui interrompt la continuité d'un mode de vie séculaire dans cette vallée valaisanne. De manière générale, il apparaît sous les traits d'un monstre qui prend doucement vie. Ses « énormes griffes métalliques » et ses « mâchoires d'acier » n'ont de cesse de broyer la moraine pour se faire de la place<sup>209</sup>. La disparition ou la détérioration de la nature environnante devient la condition nécessaire de sa mise au monde. De plus, cette description monstrueuse est associée aux forces maléfiques. La galerie du chantier, « bouche noire » du barrage, fait figure de porte d'entrée vers l'« ordre des ténèbres » : « Quel enfer gémissait dans ces boyaux souterrains, quelles souffrances se tordaient, à des kilomètres de la lumière »<sup>210</sup>. La nature entretient des liens très étroits avec la religion, il n'est donc pas étonnant que sa flétrissure soit associée à l'enfer.

Enfin, il nous faut évoquer les hommes présents sur le chantier. A l'exception de l'ingénieur en chef, du prêtre et du médecin, tout le personnel est assimilé à une large masse. Celle-ci est toujours ramenée de façon péjorative à sa seule vocation qui est de travailler : « Là-haut, la fourmilière s'agitait ; près de mille esclaves suaiient à la lumière des réflecteurs »<sup>211</sup>. La comparaison aux insectes est sans doute celle qui revient avec le plus de fréquence au cours du roman. Anonymes, tous les travailleurs sont remplaçables et leur protection ne compte guère. Les accidents sont nombreux, les morts sont

<sup>207</sup> *Ibidem*, p. 66.

<sup>208</sup> *Ibidem*, p. 68.

<sup>209</sup> *Ibidem*, p. 179.

<sup>210</sup> *Ibidem*, p. 75.

<sup>211</sup> *Ibidem*, p. 201.

débarrassés dans l'indifférence générale. La mort d'Emmanuel Fauchère pousse d'ailleurs le narrateur à une prise de recul critique :

A la clarté du jour, l'accident paraissait banal. Une ouvrière de moins dans la ruche ; est-ce qu'on remarque seulement son absence ? Y aura-t-il moins de miel, le temps venu de la récolte ?

L'ingénieur en chef, M. Souterre, ne semble pas concerné par ces difficultés humaines. Les ouvriers perdent leur humanité et sont réduits au rang d'outil par l'ingénieur. Il s'approprie d'ailleurs leur travail en s'exclamant : « Apportez-nous une bouteille en l'honneur de mes six mille mètres cubes »<sup>212</sup>. Même aux yeux des autres personnages, le barrage est l'œuvre unique de Monsieur Souterre, nous retrouvons cette appropriation dans leurs mots : « D'ici, vous voyez à peu près tout, sauf la moraine d'où M. Souterre extrait les graviers... »<sup>213</sup>. Même le discours du narrateur finit par résumer le barrage à l'ingénieur : « La pensée de M. Souterre, omniprésente, régnait de haut en bas de la fabuleuse entreprise »<sup>214</sup>. En prenant du recul sur le chantier, seules deux figures émergent, l'ingénieur omniscient et sa monstrueuse créature. Cette réduction à laquelle nous invite l'auteur doit pousser à une réflexion sur la modernité. En effet, là où la communauté était forte, où les grandes initiatives étaient collectives et destinées au bienfait de l'ensemble des villageois, la modernité semble être l'œuvre disproportionnée d'un seul homme, du simple fait de la fortune dont il dispose.

### **La foi et le combat social**

Dans la dernière partie du livre, lorsque le monstre semble avoir triomphé, la foi s'impose comme un recours face aux difficultés. Le roman introduit un nouveau personnage, un prêtre, qui devient l'aumônier du chantier et dont la principale préoccupation est de redonner du sens et un ordre à la vie des ouvriers. En effet, dès son arrivée, il postule l'existence de deux mondes. D'une part celui de l'argent, des machines, de M. Souterre et d'autre part celui des anciens paysans devenus, sans bien s'en rendre compte, des « instruments » au service des actionnaires<sup>215</sup>. Sa première mesure est d'ériger une chapelle à proximité du barrage :

Je l'ai voulu en pierre brute, dans ce royaume de béton et de baraquements provisoires. J'ai voulu marquer la permanence d'une idée : celle de l'Eglise, que ni la science ni l'argent ne

---

<sup>212</sup> *Ibidem*, p. 195.

<sup>213</sup> *Ibidem*, p. 360.

<sup>214</sup> *Ibidem*, p. 188.

<sup>215</sup> *Ibidem*, p. 243.

sauraient entamer, toujours égale à elle-même, enracinée depuis bientôt deux mille ans dans ces montagnes<sup>216</sup>.

Le discours sur la pierre brute fait écho aux écrits de Zermatten sur l'architecture et est un acte militant pour la permanence. Au contraire, le béton, dont le barrage représente une sorte d'overdose, devient métonymie de la modernité. Le choix des matériaux de construction est donc un point de discorde constant du débat opposant tradition et modernité. La construction de la chapelle doit aussi redonner du sens aux vies des ouvriers du chantier, car le sens donné par l'argent est perçu comme une voie sans issue : « Ils ne sont pas plus heureux. Leurs désirs croissent avec les moyens qu'ils ont de les satisfaire »<sup>217</sup>.

En parallèle de ce combat religieux, le prêtre est aussi actif sur le terrain social. Il cherche par exemple à éduquer les ouvriers grâce à des causeries, à la projection de films ou par la lecture<sup>218</sup>. Son but est de leur faire prendre du recul sur ce monde dans lequel ils évoluent.. Sa forte condamnation de l'affairisme fait rapidement de lui un élément perturbateur qui donne du souci aux actionnaires. Monsieur Souterre organise donc une rencontre, qui permet au prêtre de s'expliquer. Non, il n'est pas communiste, il rejette en bloc la philosophie matérialiste et condamne leur mépris du spirituel. Toutefois, cette pensée communiste le « répugne moins que l'hypocrisie de certains des nôtres qui se pavent dans les églises mais édifient [...] de scandaleuses fortunes en exploitant leurs semblables, leurs frères »<sup>219</sup>. Sa critique de l'affairisme est donc virulente, même s'il salue une partie de la modernité :

Personne ne soutient raisonnablement qu'une lampe à pétrole vaut mieux qu'une lampe électrique. Je ne pense pas avec quelques-uns de mes confrères que la baignoire mette en péril l'âme de nos paysans. La crasse ne protège pas la vertu. L'agent de vos bailleurs de fonds rend des services à une population qui n'en possédait guère<sup>220</sup>.

Ces acquis sont précieux. Toutefois, il faut « se rappeler que cet argent ne vaut ni la santé du corps, ni surtout celle de l'âme »<sup>221</sup>. C'est cette hiérarchie que le prêtre souhaite rappeler et il s'engage donc pour plus de justice sociale. La position du prêtre est intéressante, car il ne cherche pas (comme Adhémar de Nucy) à rejeter la modernité en

<sup>216</sup> *Idem.*

<sup>217</sup> *Ibidem*, p. 244.

<sup>218</sup> *Ibidem*, p. 243.

<sup>219</sup> *Ibidem*, p. 281.

<sup>220</sup> *Idem.*

<sup>221</sup> *Ibidem*, p. 282.

bloc. Au contraire, il souhaite l'accompagner en essayant de l'ordonner et en coupant l'argent (lierre) qui ronge les plus faibles paysans (figuiers).

### ***La Fontaine d'Aréthuse***

Ce roman paraît une année après *Le Lierre et le Figuier* et développe des thématiques similaires. Nous nous éloignons du chantier pour revenir au village. Le barrage n'est donc plus aussi présent, mais son influence se fait sentir dans le mode de vie des villageois. La foi constitue l'autre grande constante, mais elle est traitée ici de façon différente. L'intrigue est centrée sur l'office d'un jeune prêtre dans une paroisse de montagne. Au début du roman, l'abbé Clivaz se retrouve face à une église vide et fait le constat de son échec. L'influence de Lévy, propriétaire du bistrot, est la cause de cette faillite religieuse. Lévy use de son pouvoir pour détourner les gens de l'église et cherche à accaparer l'argent qu'ils obtiennent en travaillant à la construction du barrage. L'opposition entre l'abbé Clivaz et Lévy constitue la trame principale de ce roman. Seule la mort du prêtre, dans les dernières pages, parvient à sauver le village des Flaches des emprises de Lévy. Pour étudier ce roman, nous avons choisi de procéder linéairement en nous intéressant tout d'abord au constat d'échec, puis à la lutte contre le mal et enfin à la thématique de la foi.

#### **Le constat d'échec**

L'argent généré par la modernité est une fois de plus à l'origine de la plupart des problèmes de la communauté. En gagnant suffisamment d'argent sur le chantier du barrage, les villageois des Flaches délaisse le travail de la campagne<sup>222</sup>. Très vite, ils se familiarisent à un nouveau confort et changent leurs habitudes en profondeur. Ceci est perceptible jusque dans la foi des habitants. La valorisation de la pauvreté, l'espérance d'une vie meilleure dans l'au-delà et les autres messages chrétiens perdent une part de leur sens avec l'arrivée de l'argent. Le curé devient presque anachronique et les habitants n'hésitent plus à ouvertement délaisser leur foi et même leurs morts :

Les femmes qui passaient se moquaient en cachette, tirant un peu sur les yeux les ailes du chapeau, faisaient semblant de ne pas voir. Il désherbait lui-même les tombes ; pourtant, les morts, ce sont bien les leurs. Ils feraient bien de s'en occuper un peu...<sup>223</sup>

---

<sup>222</sup> ZERMATTEN Maurice, *La Fontaine d'Aréthuse*, op. cit., p. 12.

<sup>223</sup> Ibidem, p. 28.

Cette scène nous semble emblématique des changements qui touchent Les Flaches. La moquerie du curé, donc de la religion, l'abandon des tombes, donc du soin porté aux ancêtres et à la continuité illustrent à merveille le rejet de la société traditionnelle. De plus, avec l'arrivée de l'argent, le personnage de Lévy s'épanouit brusquement. Les habitants achètent leurs vivres directement chez lui. Petit à petit, profitant de ces rentrées d'argent, le boutiquier agrandit son magasin et ouvre un bistrot. Il devient ainsi incontournable et indispensable pour les autres villageois. Or, ce Lévy a bien des vices, il est violent, trompeur, a des enfants sans être marié et jouit de la compagnie de nombreuses filles du village. Au début du roman, l'abbé Clivaz, arrivé peu dans la paroisse, décide de rendre visite à Lévy pour le convaincre de baptiser ses enfants. S'ensuit une rude dispute que l'athée conclut ainsi : « Vous me déclarez la guerre, Monsieur le Curé ? Soit ! Vous l'aurez... »<sup>224</sup>. Dans la foulée, les villageois prennent le parti de Lévy, ne vont plus à l'église et n'aident plus l'abbé Clivaz à survenir à ses besoins. C'est sur ce constat d'échec que débute le roman. Le prêtre décide alors d'agir et de lutter contre ce nouveau mal :

C'est un cancer, c'est un chancre, c'est une pourriture. Il dévore la paroisse. Il faut que je l'arrache, que j'en extirpe les racines, toutes les racines. C'est une opération douloureuse. Mais il faut. Même si j'y laissais ma vie, comprenez-vous, Rosalie, il faut<sup>225</sup>.

Rosalie est l'infirme du village, elle occupe une place à part dans la communauté et constitue un exemple de foi et d'optimisme : « Rosalie conservait l'innocence des petits. Son infirmité l'avait préservée »<sup>226</sup>. Le modèle de pureté qu'elle incarne donne au prêtre cette envie de se battre : « Puisqu'une seule âme reste vraiment vivante au milieu d'eux, tout peut encore être sauvé »<sup>227</sup>.

### **La lutte contre le mal**

La lutte qui oppose Lévy et l'abbé Clivaz dépasse leurs simples personnes, elle oppose deux discours et deux visions du monde. Détaillons tout d'abord celle de Lévy. Tous les samedis soir, le car dépose devant le café la quarantaine de villageois travaillant au barrage qui sont rapidement rejoints par leurs épouses<sup>228</sup>. Ces soirées sont l'occasion pour Lévy de faire la démonstration du bienfait de sa vision du monde. Son discours repose

<sup>224</sup> *Ibidem*, p. 18.

<sup>225</sup> *Ibidem*, p. 36.

<sup>226</sup> *Ibidem*, p. 33.

<sup>227</sup> *Ibidem*, p. 37.

<sup>228</sup> *Ibidem*, p. 78.

sur un dénigrement du passé. Il met en évidence la rudesse du travail de la campagne : « Ils vivaient comme des esclaves, travaillant comme des bêtes, mangeant comme des bêtes les raves de leurs jardins »<sup>229</sup>. Selon Lévy, la difficulté du travail devrait accorder quelques récompenses, alors qu'elle réduit simplement l'homme au rang de bête de somme. L'absence de salaire et le manque général d'argent créent une société de la pauvreté que Lévy juge indigne :

Sans le sou, ils vivaient dans leurs taudis qu'ils partageaient avec les poules, et se croyaient obligés d'avoir des nichées d'enfants, douze, quatorze enfants, qu'ils nourrissaient à peine, qu'ils faisaient travailler dès que ces mioches savaient tenir un fouet<sup>230</sup>.

A cette société traditionnelle et villageoise, Lévy oppose les splendeurs des cités. Il a voyagé et connaît la ville qu'il raconte en faisant miroiter des merveilles. Aux femmes, il promet une vie sans travail, une vie où elles pourront consacrer leur temps à se maquiller et se faire belles. Aux hommes, il promet plusieurs femmes et une vie beaucoup plus tranquille où le travail devient une activité reposante<sup>231</sup>. Sa proposition est un vrai modèle de société :

Ils mangent bien, et le plus fin, boivent bien, et le meilleur, ont des femmes à leur goût qui rient en montrant toutes leurs dents, roulent en automobiles, s'amusent, jouent, vont au théâtre, en voyage, courrent le monde. Pourquoi ? Parce qu'ils ont compris qu'on ne vit qu'une fois<sup>232</sup>.

Selon lui, ce modèle est aussi possible pour la montagne si les gens le décident. Le moyen d'y parvenir ? L'argent : « Est-ce que nous allons être aussi bêtes que nos pères ? [...] Moi je vous dis : travaillez mais pour gagner de l'argent. C'est l'argent qui donne le bonheur »<sup>233</sup>.

Tout l'argumentaire repose donc sur l'argent qui doit libérer le paysan de sa misère et parallèlement l'enrichir puisqu'il est au centre de l'économie du village. Il faut remarquer avec quelle adresse il renverse toutes les valeurs de la société traditionnelle : la foi, la valeur du travail et les joies simples. Sa critique va même jusqu'à l'insulte des ancêtres desquels il ne titre pas le moindre exemple. Il est aussi intéressant de retrouver ici l'opposition entre ville et campagne rencontrée en première partie. Mais les rapports changent. Ce qui n'était que deux mondes distincts se rencontraient rarement, entre à

<sup>229</sup> *Ibidem*, p. 74.

<sup>230</sup> *Ibidem*, p. 74.

<sup>231</sup> *Ibidem*, p. 76.

<sup>232</sup> *Ibidem*, p. 77.

<sup>233</sup> *Idem*.

présent dans un rapport hiérarchique où le modèle citadin, considéré comme meilleur, doit s'implanter à n'importe quel prix dans la société villageoise.

A ce discours bien rôdé s'oppose celui de l'abbé Clivaz. Son sermon prend aussi la forme d'une démonstration. Comme le curé dans *Le Lierre et le Figuier*, l'abbé Clivaz déplace le débat. Selon lui la discussion sur le nouveau confort matériel est tout à fait anecdotique, ce n'est pas là que réside le danger : « Le bon Dieu ne défend pas le progrès. Il aime que ses enfants soient heureux parce qu'une trop grande pauvreté empêche de prier »<sup>234</sup>. Ces aspects matériels ne comptent donc guère, c'est plutôt le danger moral constitué par l'argent que condamne le prêtre. Son sermon est autant une mise en garde qu'une recommandation de vie :

N'écoutez pas les mauvais bergers ; ils vous mènent à la perdition. Non, l'argent n'est pas tout ; l'argent ne doit pas être votre maître parce que c'est un maître cruel et malfaisant. Ceux qui croient le posséder sont eux-mêmes possédés et ils deviennent durs et insensibles. Notre vie passe comme le souffle. Regardez, en sortant de l'église, en traversant le cimetière, où sont ceux qui ont vécu avant vous dans cette paroisse. Croyez-vous qu'il leur importe beaucoup, aujourd'hui, d'avoir mangé plus ou moins bien, de n'avoir pas eu tout le confort qu'ils auraient pu désirer ? Croyez-vous qu'à l'endroit où ils sont on se soucie beaucoup de salles de bain et de machines à laver ? Mes enfants, vos ancêtres sont maintenant dans la Maison du Père où les bons sont récompensés, punis, les méchants. Songez à votre véritable intérêt qui est celui de votre éternité. Et si vous avez plus de chance que vos pères, sachez en être reconnaissants à Dieu. C'est lui qui vous accorde ces avantages. Usez des biens qu'il vous donne avec humilité. Préservez votre âme. Ainsi soit-il...<sup>235</sup>

Cette longue citation concentre toutes les préoccupations du prêtre et constitue une réponse, presque point pour point, aux arguments de Lévy. C'est d'ailleurs lui et sa mauvaise influence qui sont pointés dès le début. Nous retrouvons aussi le lien avec l'esclavage, mais alors que Lévy voit les hommes esclaves de leur travail, pour l'abbé Clivaz, c'est l'argent qui rend servile. Enfin, les ancêtres, « bêtes » du discours de Lévy dont les villageois devraient se distancer, retrouvent avec le prêtre les qualités décrites dans notre première partie. Symboles de permanence, ils doivent inviter l'homme à s'inscrire dans une continuité et donc à ne pas penser au seul présent, mais aussi à leurs descendants et à leur vie dans l'au-delà.

De cette lutte nous tirons un élément essentiel du roman. La modernité et le progrès ne sont pas érigés en puissance maléfique. Le mal se situe plus subtilement dans les personnages qui font un usage intéressé des changements liés à la modernité. C'est le cas

---

<sup>234</sup> *Ibidem*, p. 80.

<sup>235</sup> *Ibidem*, p. 81.

de Lévy qui petit à petit se transforme en créature maléfique. La transformation commence par les yeux, qui deviennent des « billes de feu »<sup>236</sup>. Puis, de façon beaucoup plus évidente encore dans la suite du texte, Lévy est associé au diable : « Et Lévy, tout à coup, dans l'imagination du curé des Flaches, avait deux cornes au front, des pieds fourchus »<sup>237</sup>. Il devient « la Bête »<sup>238</sup>. Il devient le diable : « Oui, il est le mal. Il est le péché vivant au milieu d'eux. Il est la gerbe de toutes leurs faiblesses, de toutes leurs tentations »<sup>239</sup>. Ces quelques citations montrent bien que c'est vers lui que se concentrent les attaques du prêtre. Nous retrouvons donc une situation similaire au roman *Le Lierre et le Figuier*, où les critiques visaient les affairistes davantage que la modernité elle-même.

### **La foi et l'exemple**

La lutte entre l'abbé Clivaz et Lévy aboutit au meurtre de la pauvre Rosalie. Le prêtre est accusé à tort, mais ne peut révéler la vérité, car il tombe dans le piège de Lévy qui lui avoue ce meurtre en confession. Garant de la parole donnée durant la confession, l'abbé Clivaz n'accuse pas Lévy et finit ses jours en prison. C'est seulement à sa mort que la vérité éclate, grâce à un nouveau témoignage, et que Lévy est jugé pour sa faute. Tout à coup, l'image du prêtre change drastiquement au sein de la communauté. Finis les moqueries et le dédain, les villageois comprennent qu'ils se sont laissés tromper par Lévy. Comme dans *Le Lierre et le Figuier*, c'est de la foi que provient le dénouement de l'histoire, mais de façon un peu différente. Dans l'autre roman, l'arrivée du prêtre et sa démonstration de foi mènent à une amélioration sociale et morale de la vie des travailleurs. Dans *La Fontaine d'Aréthuse*, la foi, à travers l'abbé qui la symbolise, sert d'exemple de droiture. A la fin du roman, nous assistons presque à une sanctification de l'abbé Clivaz qui se perçoit notamment dans le regard que portent désormais sur lui les citoyens du village. C'est son exemple de foi, de constance et d'honnêteté qui demeurent tant dans l'esprit du lecteur à la fermeture de l'ouvrage, que dans le cœur de ceux qui l'ont connu :

---

<sup>236</sup> *Ibidem*, p. 73.

<sup>237</sup> *Ibidem*, p. 86.

<sup>238</sup> *Ibidem*, p. 121.

<sup>239</sup> *Ibidem*, p. 85.

Je vais te dire à quoi il me fait penser, reprit Emile. Tu vois une rivière propre qui entre dans un fleuve sale ? Eh bien ! Il était tout comme. Il restait propre au milieu de l'eau sale<sup>240</sup>.

L'écriture de cet exemple de foi permet à Zermatten d'obtenir le Grand Prix Catholique de littérature des mains de Mauriac en 1959. Le Nouvelliste présente alors Zermatten comme « le plus grand romancier catholique de langue française né en ce XXème siècle »<sup>241</sup>. Le quotidien salue l'obtention de ce « Goncourt catholique » et exprime, au nom de tout un canton, son admiration pour Zermatten<sup>242</sup>. Cette réussite littéraire participe à la consécration de l'auteur dans le champ littéraire et affermit son aura en Valais.

### ***Le Cancer des Solitudes***

Au début avril 1961, Maurice Zermatten est de passage à Verbier. Cette visite est un véritable choc. Quelques jours plus tard, il la raconte dans son journal :

J'ai dû me rendre à Verbier où les constructions nouvelles prolifèrent. L'immense cancer qui s'est enraciné là-haut, sur le corps d'un paysage hier si tranquille, m'a stupéfié<sup>243</sup>.

L'écrivain est ébranlé par la naissance de cette station. Les nouvelles constructions, l'omniprésence de l'argent, l'abandon des coutumes représentent un danger qu'il craint de voir se propager à l'ensemble du canton. Cette menace lui donne immédiatement l'idée d'un roman qui porterait son état d'âme :

Peut-on parler de révélation ? J'ai vu dans un raccourci brutal, ce que va devenir ce pays ancien, profondément marqué par une existence millénaire où les usages et les coutumes n'avaient guère évolué. [...] Le voici bien mon Cancer des Solitudes<sup>244</sup>.

Il entame la rédaction de son nouveau roman dès son retour à Saint-Martin. Sa commune natale contraste fortement avec les bouleversements qu'il a constatés à Verbier : « Les villages changent d'une année à l'autre mais ici l'air a le même goût que jadis et la solitude demeure à peu près intacte »<sup>245</sup>. Le détail du lieu n'est pas anodin, car il renseigne sur l'adresse du roman. Il constitue tant une critique de la précipitation, qui est aux commandes à Verbier, qu'une mise en garde pour les autres villages de montagne qui hésitent à suivre le même exemple.

---

<sup>240</sup> *Ibidem*, p. 253.

<sup>241</sup> S.N., *Le Nouvelliste*, 20.03.1959, p. 14.

<sup>242</sup> *Idem*.

<sup>243</sup> ZERMATTEN Maurice, *Journal*, FMB, 08.04.1961

<sup>244</sup> *Idem*.

<sup>245</sup> *Ibidem*, p. 205.

Le récit prend la forme d'un journal qui s'étend sur un peu plus de dix années. Son auteur, Martin Mayor, est un villageois de Pralovins. Suite à un accident il perd une jambe et retourne vivre dans son village d'enfance. Infirme, il ne peut guère sortir de chez lui et bénéficie de l'aide de la jeune Lucie, dont la mère décédée a été l'amour de jeunesse de Martin Mayor. Condamné à l'immobilité, il observe le monde de sa fenêtre. Dans la première partie de son journal, il décrit la beauté de son village traditionnel, mais dès le milieu du roman, la tranquillité est rompue par l'arrivée d'un politicien et d'une riche héritière, tous deux venus de la ville. Dès lors, le récit détaille le projet de construction d'une station touristique. La transformation de Pralovins est décrite depuis la fenêtre de Martin Mayor et donc à travers l'œil d'un homme, dont la sensibilité est proche de l'auteur. Zermatten confirme sa proximité avec Martin Mayor lors d'un entretien télévisé : « C'est le témoin de son temps et fatalement le porte-parole de l'écrivain lui-même »<sup>246</sup>.

*Le Cancer des Solitudes*, bien plus encore que les deux romans commentés plus haut, est le véritable roman du changement. Alors que les deux autres textes présentent une intrigue où la modernité est déjà arrivée, ce roman consacre une pleine partie à la description d'un temps ancestral. Cette différence accentue l'impression du changement. Dès lors, l'irruption de la modernité en deuxième partie avec la construction de la station livre au lecteur un saisissant jeu de contrastes. Le changement, et donc les risques qui lui sont liés, constitue le centre du roman. La liste des bouleversements est longue, nous retenons ici les plus parlants. Ils nous révèlent l'inquiétude de Zermatten qui le pousse parfois à la condamnation.

### Le danger physique

Témoin d'un temps passé, Martin Mayor met en évidence plusieurs pertes physiques liées à la modernité. La première est la perte de pureté qui concerne l'environnement. Nous retrouvons l'image de la rivière. Elle est « la respiration profonde de cette terre, sa respiration depuis l'origine du temps, le battement d'une vie qui se répète, toujours la même »<sup>247</sup>. Avec l'arrivée des grands travaux à Pralovins, la rivière « n'est plus jamais claire. Elle charrie, nuit et jour, une boue grisâtre »<sup>248</sup>. L'image de la rivière est porteuse de plusieurs interprétations. Au sens propre, le roman condamne cette attaque de

---

<sup>246</sup> RTS, « Zermatten, à livre ouvert », 19.11.1964, 4.40

<sup>247</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Cancer des Solitudes* p. 16.

<sup>248</sup> *Ibidem*, p. 171.

l'environnement et plaide pour sa défense. Au sens figuré, c'est la tradition, la continuité et la fidélité aux générations passées qui sont salies par l'arrivée des travaux.

De manière similaire, c'est la terre qui court un danger physique. L'auteur l'érige en figure idéalisée et indispensable : « La terre était promesse, quasi-certitude de nourriture. Elle était la vie, tout nous venait d'elle ; elle s'entrouvrait pour nous accueillir, au soir de nos fatigues »<sup>249</sup>. Pourtant, avec l'arrivée des machines et la construction de la station la terre risque de perdre sa pureté :

Mais j'ai peine à reconnaître cette vallée ; c'était une terre discrète : elle hurle ; elle était belle dans la simplicité de sa robe d'herbe, de roche et de forêts : je ne lui vois plus que blessures ; elle était fière, orgueilleuse, peut-être, mais d'un orgueil fait de pudeur et de timidité : la voici dans les bras des marchands ! Ils la tripotent, ils l'achètent, la vendent, la rachètent, la revendent<sup>250</sup>.

Personnifiée, la terre apparaît sous les traits d'une femme blessée. La dernière phrase de l'extrait va plus loin et introduit la thématique de la terre comme femme souillée. En faisant de ces marchands des proxénètes de la nature, Maurice Zermatten lance une critique extrêmement forte de l'affairisme. Elle est reprise par Chappaz près de douze ans plus tard dans *Les Maquereaux des Cimes blanches*.

La fin de la pureté naturelle se perçoit aussi par un changement de l'environnement sonore. Au monde calme succède le vacarme des travaux : « C'est de notre sol, de notre terre silencieuse depuis les siècles des siècles, que monte maintenant cette fureur. Ouvre-t-on les fenêtres : on ne se comprend plus »<sup>251</sup>. Le bruit mène à une perte de la compréhension et donc à une disparition du sens. Celle-ci fait écho à une disparition de sens plus large, celle du sens de la vie pour les villageois de Pralovins. Ayant connu les joies du silence, Martin craint que le bruit ne dénature pas uniquement l'atmosphère générale du lieu, mais qu'il pousse sa menace jusque dans le secret des cœurs et jusque dans le comportement des villageois :

Vous verrez : le bruit tuera tout. Il étouffera ces frissons de musique qui s'élevaient des âmes les plus simples ; il éteindra ces douces lueurs qui s'allumaient parfois dans les rêves des enfants et des femmes. Il nous imposera une race dure, faite pour le cri et le rugissement. Sans nuances...<sup>252</sup>

Le deuxième danger est celui qui mène à une perte de l'authenticité des villages de montagne. Nous retrouvons dans les propos de Martin Mayor les opinions architecturales

<sup>249</sup> *Ibidem*, p. 207.

<sup>250</sup> *Ibidem*, p. 157.

<sup>251</sup> *Ibidem*, p. 194.

<sup>252</sup> *Ibidem*, p. 156.

de Zermatten. Le village est idéalisé dans sa cohérence avec son milieu naturel : « nulle part je n'ai trouvé plus d'harmonie entre les maisons des hommes et le cadre qui les entoure »<sup>253</sup>. Cette harmonie semble une condition nécessaire au bonheur : « Et je regardais, dans le même temps, ce petit village, le mien, cette couvée de maisons de bois légères sous l'aile blanche de l'église, et je me disais : c'est ici qu'est le bonheur »<sup>254</sup>. Dès lors, la construction de la station, « cette ville dans la montagne », avec toute la critique que comporte la comparaison, devient le symbole de la perte d'une authenticité ancestrale permettant le bonheur<sup>255</sup>. « La Tour du Soleil levant », qui doit être la plus grande réalisation architecturale de la station, est l'emblème de tout ce que Martin Mayor déteste et critique. Il la décrit comme la « Babel luxueuse dressée par l'orgueil au-dessus de l'église »<sup>256</sup>. La comparaison est en soi une condamnation. Plus encore, elle montre le profond changement qui travaille cette société. Alors que l'église avec son clocher a toujours été le bâtiment le plus haut du village, celle-ci est dépassée par une tour destinée au tourisme. La symbolique est importante, car elle montre la valeur qui prédomine dans une société. Par cette construction, c'est l'argent qui est placé au centre, c'est sa tour que les passants aperçoivent au loin et non plus l'église. Cette construction résume à elle seule le changement d'une société qui se fait non seulement dans les apparences, mais également au plus profond de chaque villageois.

### **Le péril moral**

L'arrivée de l'argent remet en cause l'ordre de la société traditionnelle. C'est tout d'abord la notion même de temps qui change, tout comme sa perception. Jusqu'au début des travaux, c'est la scierie qui agit comme la clepsydre du village. Elle berce de son rythme les activités des paysans. Il est intéressant de constater que c'est le premier bâtiment détruit par les promoteurs. Tant dans la pratique que la symbolique, ce sont les travaux qui mettent fin au temps ancestral :

Je me sentais paralysé. Au lieu du battement léger de la scierie, horloge de bois et d'eau qui battait comme un cœur dans notre solitude, c'est la pulsation brutale des pistons qui m'accueillait<sup>257</sup>.

<sup>253</sup> *Ibidem*, p. 46.

<sup>254</sup> *Ibidem*, p. 93.

<sup>255</sup> *Ibidem*, p. 178.

<sup>256</sup> *Ibidem*, p. 258.

<sup>257</sup> *Ibidem*, p. 152.

Ce stress dicté par le rythme insoutenable des travaux, comme le vacarme, érode l'harmonie et la simplicité de la vie traditionnelle. Cette simplicité est à mettre en lien avec la liberté des femmes et des hommes du village, ainsi qu'avec leur pauvreté qui n'est toutefois pas misère. N'ayant pas de moyens financiers, ils vivent de leur terre : « Tout ici leur appartient. Ils sont pauvres, mais ils sont libres ; ils n'ont de maîtres qu'eux-mêmes ; ils se connaissent tous, ils s'aident, ils se comprennent »<sup>258</sup>. Or, l'argent est un péril pour la communauté, car il change les mentalités. L'enrichissement est mal géré par les villageois. Après avoir vendu son lieu de travail, Baptiste, le scieur, tombe dans l'alcoolisme, épouse ce nouvel argent, comme sa santé, et finit par se jeter dans la rivière<sup>259</sup>. De façon moins brutale, cet enrichissement touche l'ensemble des villageois. Il permet l'acquisition de nouveaux biens et mène à la création de besoins inédits : « Il ne faut pas consentir à ce marché de dupes. Ils troquent le bonheur pour quelques plaisirs, la paix de l'âme pour des avantages matériels... »<sup>260</sup>. Martin Mayor semble être un des rares personnages à avoir le recul suffisant pour témoigner sur son temps. Ses voisins donnent l'impression de se diriger vers le nouveau mode de vie que propose la modernité, sans peser au passage leurs pertes et leurs gains potentiels : « Ils étaient libres et ils ne le savaient pas »<sup>261</sup>. Le personnage de Martin est une véritable projection de l'auteur lui-même, qui par ses romans, cherche à sensibiliser sur les pertes liées au passage vers une société nouvelle.

La perte de croyance est un autre péril moral. Les deux autres romans ont particulièrement montré les risques liés à la perte de la foi, ainsi que son rôle de résistance face à la modernité. *Le Cancer des Solitudes* met en scène une faillite de la foi avec le prêtre qui succombe à la tentation de l'argent lorsqu'il projette de bâtir une église démesurée<sup>262</sup>. Mais la perte de croyance n'est pas uniquement religieuse, elle s'illustre aussi dans la relation aux morts et aux phénomènes surnaturels : « Les morts dialoguaient avec les vivants »<sup>263</sup>. Même partis, les ancêtres demeurent une frange de la population. Leur présence par signes atteste de l'existence d'un autre monde. Dans le roman, Martin est toujours en contact spirituel avec la mère de Lucie et sa tombe est le lieu privilégié de

<sup>258</sup> *Ibidem*, p. 69.

<sup>259</sup> *Ibidem*, p. 165.

<sup>260</sup> *Ibidem*, p. 266.

<sup>261</sup> *Ibidem*, p. 210.

<sup>262</sup> *Ibidem*, pp. 196-197.

<sup>263</sup> *Ibidem*, p. 47.

leurs rencontres. Toutefois, la construction de la station passe par une destruction du cimetière : « Ils veulent détruire l'église ; ils veulent chasser les morts de leurs maisons... »<sup>264</sup>.

Perte de pureté pour l'environnement, perte d'authenticité pour le village, perte de simplicité, de liberté et de croyance pour la population, tous les niveaux de la société traditionnelle sont bousculés par l'arrivée de la modernité. Dans ces trois romans, Maurice Zermatten cherche à mettre en évidence ces disparitions qu'il regrette et agit donc comme un lanceur d'alertes pour une population qui n'a pas le même recul sur le cours des événements. En plaçant des mots sur des réalités nouvelles, il les rend compréhensibles au plus grand nombre et peut ainsi transmettre ses mises en garde. Toutefois, Zermatten est conscient que la portée de ses romans reste limitée :

Je vous remercie de ces lignes amicales concernant le Cancer des Solitudes. Nous savons bien, hélas, que ceux qui auraient quelque chose à prendre dans des critiques ne nous lisent pas ; nous lisent ceux qui pensent comme nous. Coup d'épée dans l'eau. Je n'ai pas d'illusion. Mais il y a des vérités que l'on se sent pressé de dire. Tant pis si notre voix ne porte pas au-delà du proche horizon<sup>265</sup>.

## **Le 150<sup>ème</sup> anniversaire de l'entrée du Valais dans la Confédération**

En 1965, le canton du Valais s'apprête à célébrer le 150<sup>ème</sup> anniversaire de son entrée dans la Confédération. Depuis deux ans, le Conseil d'Etat prépare une série d'événements, ainsi qu'une cérémonie officielle prévue les 2 et 3 octobre 1965. Toutefois, dans la fin d'après-midi du 30 août, une énorme masse de glace se détache du glacier de l'Allalin et se précipite en direction du chantier du barrage de Mattmark. L'avalanche emporte avec elle les baraquements, cantines et vies des ouvriers. Durant toute la nuit, secours et rescapés s'acharnent contre cette masse de glace à la recherche de la centaine de leurs camarades disparus<sup>266</sup>. Le bilan lourd de 88 morts choque profondément la population. Les autorités politiques décident donc unanimement de reporter les célébrations du 150<sup>ème</sup> à l'année suivante. Le Conseil d'Etat justifie ce report par respect

---

<sup>264</sup> *Ibidem*, p. 202.

<sup>265</sup> ZERMATTEN à L. DUPONT-LACHENAL, Lettre du 26.10.64, Survol d'Histoire, manuscrits, correspondance avec Maurice Zermatten, 1963-1966, AEV, SHVR Bte 11 Numéro 190

<sup>266</sup> NR, « Après une longue et affreuse nuit », *Nouvelliste*, 01.09.1965, p. 9.

pour la période de deuil et « par piété envers les victimes »<sup>267</sup>. Il précise également que le projet sera allégé et qu'une partie du budget prévu sera versé aux familles des disparus<sup>268</sup>.

Les célébrations du 150<sup>ème</sup> anniversaire de l'entrée dans la Confédération ont donc finalement lieu les 11 et 12 juin 1966. La journée officielle du dimanche en est l'élément central. Celle-ci se déroule sur la Planta où l'évêque de Sion célèbre une cérémonie religieuse suivie des discours de personnalités politiques. Parmi ces dernières, citons Hans Schaffner, président de la Confédération et Ernst von Roten, président du Conseil d'Etat. Le soir, le spectacle en plein air *Valais, Terre d'Helvétie* est joué entre les collines de Valère et Tourbillon. La mise en scène est dirigée par Jo Baeriswyl, sur une musique de Jean Daetwyler et un texte de Maurice Zermatten<sup>269</sup>. A côté de ces événements du mois de juin 1966, il faut aussi citer la disposition d'une statue de Saint Théodule sur la place de la Majorie à Sion, une exposition d'art, ainsi que la publication d'un livre officiel sur le Valais. Si nous avons choisi de retenir cet anniversaire dans notre analyse, c'est qu'il constitue un moment important pour le canton du Valais, ainsi qu'une consécration pour Zermatten. Après avoir mis ces aspects en perspective, nous tâcherons de décrire la posture qu'occupe alors Zermatten en nous penchant sur le contenu de ses textes écrits pour l'événement.

### **Un moment de consécration**

La cérémonie ainsi que tout ce qui l'entoure est un moment de grande importance tant pour le Valais que pour Maurice Zermatten. L'empreinte laissée par le drame du Mattmark étant encore forte, les célébrations sont quelque peu revues à la baisse. Elles sont néanmoins un véritable succès populaire. Tant sur la place de la Planta, que le long des rues durant le défilé ou pour le spectacle du soir la population valaisanne s'est déplacée en grand en nombre<sup>270</sup>. Ces festivités sont l'occasion de célébrer un passé, de retracer l'histoire du canton, de la faire comprendre ainsi que de la transmettre. Une véritable émulation intellectuelle accompagne l'organisation de l'anniversaire. Le Conseil d'Etat souhaite que la communauté scientifique s'empare de l'événement et s'en serve comme d'une occasion privilégiée pour publier de nouveaux articles dans les revues

---

<sup>267</sup> Séances du conseil d'Etat, 7 décembre 1965, AEV, 1250-1, 4.2.

<sup>268</sup> REYNARD Denis et ROTH Simon, « « Le pays est beau, le peuple est bon, et l'histoire est fière. » » Documents pour un siècle de commémorations en terre valaisanne », *Vallesia*, LXX, 2015, p. 170.

<sup>269</sup> *Ibidem*, p. 172.

<sup>270</sup> *Idem*.

valaisannes comme *Les Annales*, *Vallesia* ou *Blätter*<sup>271</sup>. Le président de la Société d'Histoire du Valais Romand, Dupont-Lachenal, demande d'ailleurs à Zermatten un article d'histoire littéraire<sup>272</sup>. Toutefois, la commémoration ne se limite jamais qu'au seul passé, elle permet également une prise de recul sur le présent. Cette actualisation conduit à une réflexion sur l'identité cantonale à la lumière de ce qu'elle a pu représenter pour les générations passées. Nous trouvons notamment cette actualisation dans les discours prononcés durant la partie officielle du dimanche 12 juin 1966. La comparaison avec le passé permet au conseiller d'Etat conservateur Marcel Gross de souligner les bienfaits de la modernité :

Quand nous regardons notre vallée aujourd'hui, quand nous la comparons à ce qu'elle fut pendant des siècles, nous ne pouvons que nous réjouir. Notre peuple était pauvre : il l'est de moins en moins et vivra bientôt dans une honnête aisance. Notre plaine était, en grande partie, abandonnée au fleuve : elle est devenue, sur une grande partie de sa surface un verger florissant. Nos villages vivaient dans l'isolement : il n'y aura bientôt plus un seul hameau qui ne soit relié au monde par route, téléphérique ou chemin de fer<sup>273</sup>.

Tout comme dans les romans de Zermatten passé et présent se font face, mais ici la modernité est valorisée, comme signe de la réussite économique d'un canton. Le président de la Confédération Hans Schaffner se prononce dans des termes assez similaires :

Le magnifique verger de la vallée du Rhône qui porte à juste titre le surnom de Californie de la Suisse, les cultures qui s'accrochent aux flancs de la montagne jusqu'à la limite des glaciers, le réseau très ramifié des communications, les barrages gigantesques : tout cela témoigne de votre ardeur au travail<sup>274</sup>.

A aucun moment dans ces deux discours ne sont évoquées les pertes liées à l'arrivée de la modernité. Ils soutiennent un engouement économique qui est alors très fort. Les aspects économiques apparaissent comme les marqueurs prioritaires de l'état de santé d'un canton et de sa population. Les aspects moraux ne sont guère évoqués.

Cette célébration du Valais est aussi un moment de consécration pour Maurice Zermatten. Elle intervient à une période particulièrement faste pour l'écrivain. En 1964, lors de l'exposition nationale à Lausanne, c'est Zermatten qui est chargé de la création d'un spectacle pour la journée valaisanne. *La Rose noire de Marignan*, écrite pour l'occasion, retrace le destin et le rêve avorté du Cardinal Schiner. La pièce est un véritable succès et

<sup>271</sup> L. Dupont-Lachenal : Survol d'Histoire, manuscrits, correspondance avec Maurice Zermatten, 1963-1966, AEV, SHVR Bte 11 Numéro 190

<sup>272</sup> *Idem*.

<sup>273</sup> Discours de MM. Hans Schaffner, Marcel Gross et Ernest von Roten, AEV, 2.11.1.3.5

<sup>274</sup> *Idem*.

sera par la suite jouée dans toute la Suisse<sup>275</sup>. C'est aussi le temps de sa pleine reconnaissance littéraire. Il reçoit de nombreux prix : le Grand Prix catholique de littérature, le doctorat *honoris causa* de l'université de Fribourg, le prix de l'Académie française, ainsi que le prix Gottfried Keller. Pour *Le Nouvelliste*, il est devenu le « plus célèbre des romanciers suisses contemporains »<sup>276</sup>. Cette consécration fait de Maurice Zermatten une figure importante du champ littéraire suisse et la figure incontournable de la littérature valaisanne. Cette position permet de comprendre pourquoi le Conseil d'Etat valaisan se tourne vers lui au moment du 150<sup>ème</sup> anniversaire. Zermatten est chargé d'écrire un jeu scénique ainsi qu'un essai officiel sur le Valais.

### ***Valais, terre d'Helvétie : le jeu scénique***

Nos recherches dans les archives de la commission des spectacles révèlent que la mise en place du jeu est complexe. Le processus d'organisation, qui est long et connaît de nombreux changements, nous en apprend beaucoup sur la posture de Zermatten à l'approche des célébrations. En avril 1964, il adresse avec Jean Daetwyler une lettre au Conseil d'Etat dans laquelle ils proposent que leur spectacle *Chemins du monde* soit joué durant les festivités<sup>277</sup>. La pièce a été écrite pour les classes rythmiques des enfants de Sion. Elle est jouée lors des spectacles de fin d'année et les auteurs souhaitent que les commémorations soient une occasion pour que les enfants rejouent la pièce à la salle de la Matze. Dans un premier temps, le Conseil d'Etat accepte la proposition et choisit de faire de *Chemins du monde* le spectacle principal du jubilé. Mais Zermatten adresse une autre lettre dans laquelle il fait part de sa surprise : « Je serais consterné que l'on jouât mes *Chemins du monde*, car je trouve que c'est voir petit et voir à côté »<sup>278</sup>. Selon lui, ce spectacle d'enfants ne correspond pas à l'ambition nécessaire pour un tel anniversaire. Il s'appuie sur les exemples que sont le 150<sup>ème</sup> anniversaire de l'entrée de Genève dans la Confédération, ainsi que la journée valaisanne de l'exposition de 1964. Ces deux réussites laissent présager qu'une fête populaire et un spectacle de grande envergure seraient également un succès en Valais. Zermatten propose alors de rédiger un nouveau texte

<sup>275</sup> GRIN Micha, *Terre et violence ou l'itinéraire de Maurice Zermatten*, Lausanne, Favre, 1983, p. 123

<sup>276</sup> FOLLONIER Camille, *op. cit.*, pp. 95-97

<sup>277</sup> Lettre de Zermatten et Daetwyler au Conseil d'Etat, 08.04.1964, Correspondance de la commission des spectacles, AEV 2.11.1.6.8.1

<sup>278</sup> Lettre de Zermatten au Conseil d'Etat, 20.08.64, Correspondance de la commission des spectacles, AEV 2.11.1.6.8.1

correspondant mieux aux commémorations tout en soulignant qu'il n'est pas indispensable : « Je suis très chargé de travaux de toutes sortes et ne mendie pas d'occupations »<sup>279</sup>. Il ne souhaite pas couper l'herbe sous le pied d'autres auteurs potentiels :

Que l'on ne croie pas que je cherche à me donner de l'importance. Si Theytaz ou je ne sais qui accepte, ou désire, écrire cette œuvre, j'en serais heureux. Ce n'est pas un mot de fausse humilité, mais l'aveu très simple d'une vérité<sup>280</sup>.

Le choix de la salle de la Matze est aussi sujet à discussions. Jean Daetwyler écrit lui aussi au Conseil d'Etat dans le but d'encourager ses membres à réaliser un spectacle de plus grande valeur. Dans sa lettre, il rapporte aussi une idée de Zermatten :

M. Zermatten trouve que la salle de la Matze ne convient pas à une festivité populaire d'envergure. Les gens de la campagne ne se sentent pas à l'aise dans ce cadre. Il pense qu'une cantine ferait mieux l'affaire et donnerait d'avantage l'ambiance d'une grande fête populaire. Réflexion faite, je suis de son avis<sup>281</sup>.

Par la suite, le Conseil d'Etat valide le projet porté par les deux auteurs. Nous sentons bien que les auteurs ont une idée très précise du type de spectacle qu'ils souhaitent monter. Ils souhaitent s'inscrire dans la longue tradition du Festspiel avec la présence des différents chœurs et des tableaux reconstituant l'histoire cantonale joués par des amateurs. Ce type de spectacle est un classique des commémorations du tournant du XXème siècle. Après 1914, le Festspiel disparaît peu à peu, au profit de spectacles aux mises en scènes plus modernes<sup>282</sup>. Avec leur projet de Festspiel, les auteurs font donc le pari d'une mise en scène très traditionnaliste.

Alors que tout semble sur de bons rails, le projet de spectacle risque d'échouer au début de l'année 1965. En cause le fait que les auteurs doivent être garants de l'entier du spectacle :

Il n'a jamais traversé ma pensée que Daetwyler et moi-même aurions pu être autre chose que les auteurs, lui de la musique, moi, du texte. Nous ne sommes pas des entrepreneurs de spectacles mais des artistes qui se mettent au service de la communauté<sup>283</sup>.

---

<sup>279</sup> *Idem*.

<sup>280</sup> Lettre de Zermatten au Chancelier Norbert Roten, 20.08.64, Correspondance de la commission des spectacles, AEV 2.11.1.6.8.1

<sup>281</sup> Lettre de Jean Daetwyler au Conseil d'Etat, 26.08.1964, Correspondance de la commission des spectacles, AEV 2.11.1.6.8.1

<sup>282</sup> DE CAPITANI François, « Festspiel » in : *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne. Consulté le 10.06.2019

<sup>283</sup> Lettre de Zermatten au Chancelier Norbert Roten, 19.01.1965, Correspondance de la commission des spectacles, AEV 2.11.1.6.8.1

Cette lettre fait suite à un rendez-vous accordé par le chancelier durant lequel il se décharge de certains aspects de l'organisation sur les deux auteurs. Le ton de l'écrit trahit l'énervement de Zermatten qui refuse ces conditions et menace de tout arrêter :

Si c'est vraiment ainsi que vous l'entendez, Monsieur le Président, si ce spectacle est une concession que l'on nous a faite (pour nous faire plaisir, je pense,) alors, pour ce qui me concerne, je préfère que le projet soit immédiatement abandonné. Je ne pensais pas demander une charité mais offrir au pays une image historique valable. Si l'on en juge autrement (ce que l'on aurait dû me dire avant que je passe quatre mois à mettre au point un ouvrage difficile) je vous demande tout simplement de me le signifier par écrit<sup>284</sup>.

Suite à l'incident, le Conseil d'Etat décide de prendre en charge le spectacle *Valais, terre d'Helvétie* et se porte garant de l'organisation en collaboration avec les auteurs. Ces derniers conservent ainsi un engagement purement artistique qu'ils présentent comme un service. Maurice Zermatten ne demande d'ailleurs aucun honoraire d'écriture pour la création du livret d'une soixantaine de pages<sup>285</sup>. Le jeu scénique est finalement présenté à la population les 11 et 12 juin, ainsi que la semaine suivante<sup>286</sup>.

Le suivi de l'organisation de ce spectacle nous permet plusieurs conclusions sur la posture de Zermatten. Partant de la simple proposition de mettre en valeur les cours rythmiques de quelques enfants, Zermatten se retrouve à écrire le spectacle principal du 150<sup>ème</sup> anniversaire. Malgré ses fréquentes insistances sur le fait qu'il ne mendie aucun travail et malgré le fait qu'il menace d'abandonner le projet, il devient l'auteur majeur des commémorations, ce qui confirme qu'il est alors l'auteur incontournable en Valais. Le choix du type de spectacle et le refus de la salle de la Matze pour toucher davantage les gens des campagnes en disent beaucoup sur sa posture. Il se place en rupture avec une certaine avant-garde théâtrale en mettant sur pied un spectacle très traditionnel. Son conservatisme artistique correspond aux idéaux de la Défense spirituelle et certainement aux attentes d'un Conseil d'Etat conservateur. Nous pouvons supposer que l'immense succès populaire que rencontre le spectacle confirme chez Zermatten la justesse de ses positions et choix artistiques.

### ***Valais : l'essai officiel***

En parallèle du jeu scénique, Maurice Zermatten rédige également un essai. Il s'agit d'une commande officielle de l'état du Valais pour les festivités. Le livret de fête du 150<sup>ème</sup>

<sup>284</sup> *Idem*.

<sup>285</sup> Budget du spectacle, Correspondance de la commission des spectacles, AEV, 2.11.1.6.8.1

<sup>286</sup> Livret de fête du 150<sup>ème</sup> anniversaire, AEV, 2.11.1.4.3

anniversaire en fait d'ailleurs la publicité et indique sa disponibilité à l'achat sur toutes les places de fête<sup>287</sup>. Cet essai, intitulé sobrement *Valais*, est précédé d'une préface du conseiller fédéral valaisan Roger Bonvin. Il se découpe en plusieurs chapitres : *A ce tournant de l'histoire*, *La terre*, *Survol d'histoire*, *L'évolution économique*, *La vie intellectuelle*, *Perspectives religieuses*, *Le Valais d'aujourd'hui*. Le texte est signé Maurice Zermatten, à l'exception du chapitre historique rédigé par le chanoine Léon Dupont Lachenal, président de la Société d'histoire du Valais romand.

La correspondance que le chanoine entretient avec Zermatten, entre 1963 et 1966, livre quelques informations sur l'essai. Nous y apprenons que c'est Zermatten qui sollicite Dupont-Lachenal, en sa qualité de président de la Société d'histoire, et lui propose de rédiger une vingtaine de pages de synthèse historique. Cela révèle la liberté d'action que détient Zermatten, malgré le fait que l'ouvrage soit une commande officielle. Il confie d'ailleurs au chanoine avoir la chance de travailler en toute liberté : « Concernant la mienne de publication...L'Etat du Valais a donc pris la décision que je vous ai communiquée : il me laisse la bride sur le cou »<sup>288</sup>.

Cet essai ne sort pas de nulle part. En effet, au moment où Zermatten l'écrit à la demande du Conseil d'Etat, il a déjà publié plusieurs essais généralistes sur son canton. Citons notamment *Le Valais*<sup>289</sup> en 1941 et *Valais*<sup>290</sup> en 1958, auxquels il faudrait ajouter des productions plus courtes parues dans la presse ou dans diverses revues. La publication de 1965 s'inspire donc forcément de ses précédents essais. Nous avons pu constater que d'un point de vue formel l'inspiration est souvent indirecte, car ce sont des thématiques qui sont reprises ou des découpages. Mais elle est parfois plus directe. Dans le deuxième chapitre du livre du 150<sup>ème</sup>, Zermatten parcourt la terre valaisanne et décrit successivement la plaine, le coteau, puis la montagne. Or, à la première lecture, ce passage sur la montagne nous a semblé familier. Une impression de déjà lu, qui s'explique par le simple fait que ce passage est une reproduction pratiquement identique d'un autre de ses essais : *L'Homme et la Montagne*<sup>291</sup> paru près de vingt ans avant le livre de 1965.

<sup>287</sup> *Idem*.

<sup>288</sup> Lettre de Zermatten à Dupont-Lachenal, 4.09.1963, L. Dupont-Lachenal : Survol d'Histoire, manuscrits, correspondance avec Maurice Zermatten, 1963-1966, AEV, SHVR Bte 11 Numéro 190

<sup>289</sup> ZERMATTEN Maurice, *Le Valais*, Lausanne, Editions Jean Marguerat, 1941, 96 p.

<sup>290</sup> ZERMATTEN Maurice, *Valais*, Lausanne, Editions La Tramontane, 1958, 75 p.

<sup>291</sup> ZERMATTEN Maurice, « L'Homme et la Montagne », *Formes et couleurs*, (2), 1947, 6 p.

Toutefois, si une grande partie du texte est identique, Zermatten a retravaillé certaines phrases, retranché certains passages et en a ajouté d'autres. Cette trouvaille constitue pour nous un formidable moyen d'étudier l'évolution de sa pensée, notamment vis-vis de la modernité.

### **Un vecteur pour les critiques de la modernité ?**

Le rôle joué par les écrits de Maurice Zermatten au moment du 150<sup>ème</sup> anniversaire, ainsi que la liberté de leur contenu, doivent nous interroger sur sa posture et sur les messages qu'il cherche à transmettre. Nous en dégageons trois évidences.

La première est que l'écrivain poursuit une veine réaliste initiée dès ses premiers écrits tant littéraires que non littéraires. Sa description très précise du Valais dans l'essai des commémorations en est tout à fait emblématique. Les différents chapitres montrent tout d'abord qu'il cherche une certaine exhaustivité. Si nous voulions détailler leur contenu avec précision, il est probable que nous nous rapprocherions du panorama réalisé en première partie. Nous y découvrons de belles pages sur la géographie cantonale, mais aussi sur la population et ses habitudes, arts et croyances. Dès lors, nous retrouvons dans cet essai l'essentiel des conclusions que nous avions émises en première partie : le souci d'une écriture réaliste, la proximité avec la nature, l'accent mis sur l'originalité et la spécificité de la population montagnarde. Malgré le fait que *Valais* soit un essai destiné à l'ensemble des régions et à l'ensemble des citoyens du canton, il faut signaler la place privilégiée réservée aux habitants des vallées. L'espace laissé à la ville est tout à fait négligeable. Tout comme dans *Saisons Valaisannes*, c'est le mode de vie spécifique des paysans des villages de montagne qui représente le mieux, aux yeux de l'auteur, l'essence même de tout un canton. Il va même plus loin et postule l'existence d'une « civilisation du bois » pour cette population particulière qui associe le bois à son identité. Le matériau est partout, aussi bien dans les réalisations techniques que dans les valeurs artistiques et spirituelles. Le bois, comme peut l'être la pierre ou le béton ailleurs, est une constante identitaire pour l'homme de la vallée : « Il ouvrait les yeux dans un berceau d'arolle ; dormait son éternité dans un cercueil de sapin »<sup>292</sup>.

---

<sup>292</sup> ZERMATTEN Maurice, *Valais*, Genève, Editions Générales, 1965, p. 16.

Toutefois, à cette description d'un Valais traditionnel s'ajoute la conscience du changement. C'est la deuxième évidence que nous souhaitons mettre en valeur. En effet, Zermatten ne se contente pas simplement d'illustrer la richesse du *Vieux Pays*. Il montre également que cette civilisation est en pleine phase de mutation : « Ainsi, la civilisation du bois devient la civilisation de l'acier chromé, du verre et du béton, de la chimie et du commerce »<sup>293</sup>. La comparaison entre *L'Homme et la Montagne*, essai de 1947, et le chapitre de l'essai officiel consacré à la montagne révèle la prise de conscience de Maurice Zermatten. En effet, dans leur grande majorité les deux textes sont identiques. Or, Zermatten a quelque peu adapté son essai en l'intégrant au livre officiel. Subtilement des mots changent, des nouvelles phrases apparaissent, d'autres s'éclipsent. Pour l'essentiel, ces changements sont stylistiques, mais quelques-uns permettent de montrer l'évolution d'une pensée. Citons comme exemple ce qu'écrit Zermatten en 1947 après avoir montré que la force du montagnard réside dans sa liberté et sa faiblesse dans les aléas de la nature :

Ainsi, passent-ils tour à tour de la grandeur à la petitesse, et quand ils lèvent la tête, ils voient toujours au-dessus d'eux la montagne menaçante qui les regarde<sup>294</sup>.

Dans l'essai de 1965, l'auteur remanie le passage. La succession immuable des générations disparaît au profit d'une mise en perspective du passé face au présent :

Ainsi, allaient-ils, nos ancêtres, tour à tour de la grandeur à la petitesse, sous la présence menaçante de la montagne.  
Aujourd'hui...<sup>295</sup>

La mise en évidence par le retour à la ligne du « Aujourd'hui... » interpelle le lecteur. Les points de suspension l'invitent à comparer lui-même les deux temporalités et à se poser des questions sur son présent. L'utilisation de l'imparfait souligne cette opposition temporelle. Le jeu sur les temps revient dans d'autres chapitres où Zermatten réécrit certains paragraphes en les passant simplement du présent à l'imparfait. C'est le cas par exemple lorsqu'il évoque l'importance de la foi<sup>296</sup>. Nous pouvons y voir le signe qu'à ses yeux la force de la foi se perd peu à peu, ce qui fait écho à ses romans de la même période.

La conscience du changement se perçoit aussi dans la mise en forme de certains mots spécifiques souvent issus du patois : la *brècha*, la *piquette*, la *tome*, le *barillon*, le *mayen*,

<sup>293</sup> *Ibidem*, p. 15.

<sup>294</sup> ZERMATTEN Maurice, « L'Homme et la Montagne », *Formes et couleurs*, (2), 1947, p. 6.

<sup>295</sup> ZERMATTEN Maurice, *Valais*, 1965, *op. cit.*, p. 73.

<sup>296</sup> *Ibidem*, p. 72.

le *bisse*, le *fichelin*, le *raccard*, le *breulô* qui part l'utilisation de l'italique prennent du relief dans le texte<sup>297</sup>. L'utilisation et la mise en évidence de ces mots démontrent la volonté didactique de l'auteur qui s'inscrit dans la lignée de son écriture réaliste. Mais leur présence sous cette forme nous semble aussi indiquer qu'ils appartiennent à un autre temps. Issus du passé, et souvent liés à des activités agricoles, ils sont mis en danger par l'arrivée de la technique. Cette mise en forme révèle que Zermatten a conscience qu'il écrit dans un monde déjà quelque peu changé. Elle montre aussi sa volonté de sauvegarder une richesse tant matérielle que lexicale.

Enfin, une troisième évidence émerge de ces textes, c'est le ton critique de Zermatten. Sans être aussi direct et virulent que dans certains de ces romans, il parvient tout de même à montrer sa désapprobation vis-à-vis d'une partie de la modernité. Dans l'essai des commémorations, il condamne la rapidité avec laquelle se déroulent ces changements :

On rase le vieux ; une civilisation tout neuve court le long des routes, pressée, conquérante, impatiente. Le Valais immobile d'hier chausse des bottes de sept lieues. Peut-être, en maints domaines, va-t-il un peu trop vite<sup>298</sup>.

Cette rapidité est avant tout connotée négativement. Zermatten la compare à une ivresse, à une fièvre<sup>299</sup>. C'est elle qui mène aux différents dangers. D'une part, le danger moral qui fait planer l'arrivée de l'argent dans une population peu préparée :

Soulignons tout de suite le danger moral de ces transformations qui s'opèrent à un rythme insensé. La même génération aura passé du moyen âge au XXe siècle, du mullet au téléphérique, du troc au chèque. De nombreux jeunes gens, en particulier, perdent pied devant cet afflux d'argent qu'ils utilisent mal. Leur éducation ne les avait pas préparés à une existence fastueuse et la tentation est grande pour eux de montrer bruyamment qu'ils ne sont pas les miséreux que leurs pères ont été<sup>300</sup>.

L'argent est toujours perçu comme l'élément corrupteur de la morale. D'autre part, c'est aussi lui qui engendre les dangers physiques par ses attaques portées à l'environnement, le « visage de la patrie ». L'essai fait resurgir les inquiétudes de Zermatten liées à la bétonisation de la nature, à la perte d'authenticité des sites et à la croissance infinie. Selon lui, les grands travaux obéissent à « une poussée fiévreuse de croissance » qui répondent davantage à « la hâte et l'improvisation » qu'à la réflexion et l'intégration raisonnée dans un milieu préexistant<sup>301</sup>. Comme dans ses romans, l'auteur fustige le personnage du

<sup>297</sup> *Ibidem*, pp. 18-30.

<sup>298</sup> *Ibidem*, p. 137

<sup>299</sup> *Ibidem*, pp. 30 et 111.

<sup>300</sup> *Ibidem*, p. 144.

<sup>301</sup> *Ibidem*, p. 55.

technicien affairiste indifférent au respect du passé. Dans *Valais, Terre d'Helvétie*, il accorde un plein tableau, l'avant dernier du jeu scénique, au dialogue entre les affairistes et les habitants de la montagne. Nous y retrouvons l'image de la rivière enfermée, de la fin des plaisirs simples, de la disparition du calme, de l'arrivée du malheur<sup>302</sup>.

Enfin, l'essai du jubilé permet aussi à Zermatten de justifier sa posture intermédiaire face aux changements. Nous l'avons vu, il condamne la folie affairiste de certains techniciens. Toutefois, il ne rejette pas la modernité en bloc. A plusieurs reprises, il met en avant les éléments modernes qui améliorent le confort des citoyens. La modernisation du Valais porte en elle des aspects positifs et il lui paraît insensé de vouloir s'enfermer dans un conservatisme absolu, hors du temps :

Il serait injuste de ne pas considérer ces bénéfices qui sont évidents. [...] Le conservateur à tous crins du passé s'enferme dans une conception périmee de l'existence que démentent les nécessités quotidiennes. Il confond aisément un pays et un musée. Un musée doit être une source de renseignements utiles pour l'avenir, non un frein à tout développement<sup>303</sup>.

Zermatten invite le lecteur à cette position nuancée et intermédiaire qu'il décrit. Le canton ne peut pas s'enfermer dans un conservatisme total, le réduisant à son image de folklore pour touristes. La modernité doit s'installer en douceur, « le chiffre ne doit pas être sa règle unique »<sup>304</sup>. La protection de l'environnement, garante de la beauté du pays, doit être une priorité qui n'est pas négociable financièrement. Zermatten avance même quelques projets de réglementation des constructions toujours d'actualité : les conduites forcées et les câbles électriques devraient être enterrés ou alors devraient éviter les lieux fréquentés ou les lieux de grande beauté, les usines devraient être intégrées au mieux dans le milieu pour ne pas laisser une empreinte trop forte sur la nature<sup>305</sup>.

Comme constaté plus haut, cet épisode du 150<sup>ème</sup> permet de mettre en évidence que Maurice Zermatten est alors l'écrivain incontournable en Valais. L'analyse du contenu des textes qu'il publie pour l'occasion met en valeur la permanence de ses idées. Il est en effet fidèle aux descriptions et aux critiques qu'il émet dans ses romans et autres écrits du moment. Le ton n'est certes pas aussi virulent, mais il faut souligner sa liberté de parole, alors qu'il s'agit de commandes officielles de l'Etat du Valais. Il n'hésite par exemple pas à mettre en lumière cette « civilisation du bois », créant de fait une hétérogénéité

<sup>302</sup> Annexe 1, *Valais terre d'Helvétie* pp. 59-61

<sup>303</sup> ZERMATTEN Maurice, *Valais, 1965, op. cit.*, p. 144.

<sup>304</sup> *Ibidem*, p. 145.

<sup>305</sup> *Idem*.

parmi les citoyens d'un même canton, alors même que ces célébrations doivent exalter l'unité cantonale et confédérale. Sa critique d'une partie de la modernité tranche avec les discours des hommes politiques durant la journée officielle. La célébration du Valais ne doit pas simplement montrer les acquis de l'entrée dans la modernité. Pour Zermatten, elle doit également être un moment privilégié pour exprimer une fidélité à la tradition. Tout son propos cherche donc à expliquer sa position intermédiaire et à la mettre en partage avec l'ensemble des citoyens : « Il n'est pas facile de trouver un juste équilibre entre une évolution indispensable et une tradition que rien ne pourrait remplacer »<sup>306</sup>.

## **La fin de la période critique**

La fin des années 60 est une période pleine de rebondissements pour Zermatten. Plusieurs événements remettent peu à peu en question sa place prédominante dans les lettres valaisannes, ainsi que son conservatisme.

### **La remise en question de la place de l'auteur**

En juin 1966, le journaliste Pierre Anchisi lance un pavé dans la mare. Paru dans *le Confédéré*, son article critique l'omniprésence de Maurice Zermatten et reproche au Conseil d'Etat de faire trop appel à lui :

Passe encore en littérature ! Mais pas ailleurs ! Nous avons eu la journée cantonale de l'Expo avec le festival Maurice Zermatten qui a obtenu le succès qu'on sait ! Nous avons eu le livre du 150ème de Maurice Zermatten. Nous avons maintenant les festivités du 150ème qui se résument, il n'est que de consulter l'affiche officielle pour s'en rendre compte, à un festival Maurice Zermatten. [...] Arrêtons là notre énumération et constatons simplement qu'actuellement notre canton c'est : Maurice Zermatten<sup>307</sup>.

Il est certain qu'à cette période l'auteur est partout, mais il nous semble avoir montré qu'il s'agit là d'un concours de circonstances davantage qu'une volonté affirmée du Conseil d'Etat de faire de Zermatten la plume du canton. Le jeu scénique résulte de l'incompréhension du projet de Zermatten de vouloir faire jouer les classes rythmiques de Sion. Le livre du 150ème arrive dans le sillon du succès de *La Rose noire de Marignan*, elle-même fruit d'un moment de consécration pour l'auteur qui reçoit alors de nombreux prix littéraires nationaux ou internationaux. Tout n'est pas prémedité comme l'affirme le journaliste. Toutefois, cet article crée un sursaut auprès de la communauté des étudiants

<sup>306</sup> *Ibidem*, p. 144.

<sup>307</sup> ANCHISI Pierre, *Le Confédéré*, 06.06.1966, p. 6.

valaisans de l'université de Genève. Le 6 juillet 1966, ils adressent une lettre ouverte à Maurice Zermatten dans *Le Nouvelliste* qui reprend l'argumentaire de Pierre Anchisi. Ils reprochent à Zermatten son omniprésence, son indifférence face aux critiques et son inflexibilité :

Tel le chêne de la fable, il résiste, imperturbable, aux attaques les plus virulentes. Cependant, le professeur de littérature gagnerait à méditer la conclusion du fabuliste : pour n'avoir pas su se plier, comme le roseau, parce qu'il ne concédera jamais que, comme tout être humain, il est sujet à l'erreur et au mauvais goût, M. Zermatten tombera sous les assauts répétés de l'orage que soulèveront son attitude dédaigneuse et son désir de s'immiscer dans TOUTES les affaires de notre vie culturelle et politique<sup>308</sup>.

Dans un premier temps, c'est Jean Daetwyler qui prend la parole pour défendre Zermatten. Par journaux interposés, Daetwyler et Anchisi s'échangent des attaques personnelles<sup>309</sup>. La dispute est close par l'article « A des jeunes gens » de Zermatten dans lequel il met en évidence la chance de la nouvelle génération de pouvoir accéder aux études supérieures, fruit de l'effort de leurs parents. Volontairement, il ne nomme aucun de ses détracteurs et se place au-dessus de la mêlée en encourageant la jeunesse à s'engager pour réussir :

Mais cette réussite, vous ne l'obtiendrez ni par le dénigrement, ni dans la présomption, ni dans la sécheresse du cœur. Seuls l'enthousiasme et la volonté vous mèneront à des réalisations dont vous pourrez être fiers. [...] Ce sont les œuvres qui jugent les hommes. Contre vos œuvres, si elles sont valables, nulle récrimination ne fera le poids<sup>310</sup>.

L'article clôt le débat. L'épisode nous montre que la position de Zermatten est loin de faire l'unanimité. L'influence de l'événement est difficile à évaluer. Une lettre du professeur Terrier de l'université de Genève relègue l'affaire au rang d'anecdote : « Leur geste imbécile est demeuré ignoré dans les milieux de l'université. Si je n'avais été abonné à la *Feuille d'avis du Valais* je n'en aurais rien su »<sup>311</sup>. La portée de cette remise en question est donc certainement à relativiser. Toutefois, Zermatten a conservé ces coupures de presse et le fait qu'un dossier des archives de la Fondation Bodmer soit consacré à l'affaire des étudiants de Genève montre au moins qu'elle constitue un événement qui a marqué l'auteur.

---

<sup>308</sup> LES UNIVERSITAIRES VALAISANS DE GENÈVE, *Le Nouvelliste*, 06.07.1966, p. 7.

<sup>309</sup> DAETWYLER Jean, *Feuille d'Avis*, 12.07.1966 et ANCHISI Pierre, *Le Confédéré*, 15.07.1966

<sup>310</sup> ZERMATTEN Maurice, *Feuille d'Avis*, 16.07.1966, p. 1.

<sup>311</sup> TERRIER à ZERMATTEN, Dossier signatures des étudiants valaisans de l'Université de Genève, FMB, carton D5, 21.07.1966

A la fin des années 60, la place de Zermatten dans le milieu intellectuel valaisan est aussi perturbée par sa perte d'influence dans la presse. Durant l'essentiel de la décennie, il occupe le poste de rédacteur en chef pour la *Feuille d'Avis*, ce qui lui donne une grande influence sur les débats intellectuels. Toutefois, en 1968 le journal fusionne avec *Le Nouvelliste*, Zermatten quitte son poste de rédacteur et s'écarte du monde de la presse<sup>312</sup>. Cet élément participe à la perte d'influence de l'écrivain.

## **La chute de la Défense spirituelle**

L'année 1969 marque la fin de l'emprise prédominante de la Défense spirituelle. La rupture est associée à la publication d'un manuel sur la défense civile par le Département fédéral de justice et police. Ce petit livre valorise la Défense spirituelle et s'en prend aux pacifistes, militants de gauche, intellectuels et journalistes. La publication suscite de nombreuses réactions indignées. Le débat qui en découle met en lumière le caractère obsolète de la Défense spirituelle<sup>313</sup>. La Société suisse des écrivains cristallise ces oppositions. Née en 1912, son activité consiste essentiellement à soutenir la littérature par des moyens financiers, juridiques ou médiatiques. Dès sa création, la société promeut le caractère suisse et spécifique de sa littérature. C'est ce qui lui permet d'obtenir une reconnaissance auprès du public helvétique. La société participe donc activement à la Défense spirituelle<sup>314</sup>.

Maurice Zermatten est alors président de la Société suisse des écrivains. Il est choisi par le département fédéral pour adapter la traduction française du manuel de la défense civile. A ce titre, il est mentionné parmi les contributeurs de l'ouvrage. Cette implication le place au centre de ce qui constitue certainement la principale polémique de sa vie publique. Il est difficile de faire la pleine lumière sur cette affaire, toutefois nous disposons de quelques éléments nous permettant au moins d'émettre une interprétation. La controverse débute avec un article paru dans la *Gazette de Lausanne* et intitulé : « Défense civile : les trois versions du petit livre rouge à la loupe »<sup>315</sup>. L'article met en évidence les différences entre la version française et la version originale. Jotterand reproche à la version française

<sup>312</sup> CARUZZO Ignace, « Nouvelliste et Feuille d'Avis du Valais » in : *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne. Consulté le 10.06.2019

<sup>313</sup> MILANI Pauline, *op.cit.*, p. 113.

<sup>314</sup> NIEDERER Ulrich, « Sociétés d'écrivains » in : *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne. Consulté le 10.06.2019

<sup>315</sup> JOTTERAND, *Gazette de Lausanne*, 08.11.1969, p. 7.

ses oublis ou ajouts ponctuels, mais surtout un certain flou : « En restant dans le vague, le texte français finit par donner l'impression que le danger vient surtout de l'intellectuel »<sup>316</sup>. Cette mise en cause est implicitement attribuée à Zermatten, car il a travaillé sur la version française. Cet article est l'élément déclencheur d'une crise dans la Société suisse des écrivains. Une vingtaine d'écrivains alémaniques publient une lettre dans le *Sonntag-Journal* demandant la démission de Zermatten :

Maurice Zermatten, président de la Société suisse des écrivains et officier de l'armée suisse, assume l'entièvre responsabilité de la version française du livre sur la « défense civile ». Il a en particulier rédigé la version française comme bon lui semblait et il en assume de fait la responsabilité. Les signataires de la déclaration ajoutent que le fait que Maurice Zermatten ait prêté sa collaboration à un livre qui combat la démocratie plus qu'il ne la défend ne l'autorise plus à leurs yeux à demeurer à l'avenir à la présidence de la Société suisse des écrivains<sup>317</sup>.

Malgré la polémique, les membres de la Société suisse des écrivains rejettent en majorité la proposition des signataires de réaliser une assemblée extraordinaire pour statuer sur le comportement du président. Ce refus mène à la démission des 22 membres qui forment ensuite le Groupe d'Olten<sup>318</sup>.

Maurice Zermatten est donc au cœur de la polémique qui mène à la chute de la Défense spirituelle. Toutefois, les attaques qu'il subit nous paraissent un peu démesurée. Un malentendu en est la cause. Les dissidents, ainsi que certains journalistes et courriers de lecteurs, lui attribuent la traduction française, alors qu'il n'a procédé qu'à une révision de la traduction<sup>319</sup>. Dans son journal, Zermatten exprime le désarroi qui l'habite vis-à-vis de cette situation :

J'émerge d'une coulée de boue. Depuis une dizaine de jours, je ne puis ouvrir un journal sans y découvrir des injures à mon adresse. De quoi s'agit-il ? Un bureau fédéral m'avait demandé, l'année dernière, de relire, le crayon à la main, la traduction française d'un texte officiel. J'avais refusé. Le Chef du Département responsable m'avait envoyé un émissaire : il s'agissait tout juste d'épouiller le document de ses germanismes bureaucratiques. J'ai fini par accepter. La fidélité au texte original ne me regardait pas. Elle était garantie par le technicien de Berne. Et je ne pratique pas l'allemand. Une simple révision de grammairien... J'ai fini par accepter<sup>320</sup>.

*Le Nouvelliste* publie alors un article de soutien à Zermatten. Il condamne le manque d'objectivité et « l'absurde comportement d'une poignée d'écrivains alémaniques »<sup>321</sup>.

<sup>316</sup> *Idem.*

<sup>317</sup> ATS, *Gazette de Lausanne*, 14.11.1969, p. 4.

<sup>318</sup> ATS, *Gazette de Lausanne*, 22.05.1970, p. 11 et article dhs sur les groupes d'écrivains

<sup>319</sup> Il faut signaler que l'erreur selon laquelle Maurice Zermatten aurait réalisé la traduction française du livre de la défense civile est encore souvent commise. Nous la retrouvons par exemple dans l'article du *Dictionnaire historique de la Suisse* consacré à Maurice Zermatten.

<sup>320</sup> ZERMATTEN Maurice, *Journal*, FMB, 17.11.1969, p. 301.

<sup>321</sup> A.L. *Le Nouvelliste*, 14.11.1969, p. 1.

Ils donnent, selon le quotidien, l'impression de vouloir créer une affaire là où elle n'a pas lieu d'être, car plusieurs représentants des sept principaux partis politiques suisses ont approuvé le texte, comme la traduction<sup>322</sup>. Dans sa défense, Zermatten affirme aussi ne pas vouloir donner l'impression de s'accrocher à son poste : « Il ne faudrait pas croire que ma vie soit suspendue à une présidence qui demande beaucoup plus de dévouement qu'elle ne comporte de gratitude »<sup>323</sup>. Il démissionne d'ailleurs l'année suivante après cinq années de présidence<sup>324</sup>.

La vraie confusion qui règne autour du rôle de Zermatten rend le moment difficile à analyser. Si ce n'est quelques pages dans son journal, il n'a pas conservé dans ses archives des documents ou courriers relatifs à cet épisode. Sur la base des éléments que nous avons cités, il apparaît comme une victime malgré lui, une victime idéale. Nous interprétons davantage ces attaques comme un prétexte. Sa présidence, sa littérature traditionnaliste, sa participation incomprise à l'adaptation de la traduction font de lui le symbole d'un conservatisme à dépasser. C'est l'occasion d'engager un changement de ligne pour les écrivains fondateurs du groupe d'Olten. Le fait que l'ensemble des partis valide le livre comme sa traduction et le fait que la large majorité des écrivains de la société s'oppose à la création d'une affaire nous semble confirmer cette interprétation. Les valeurs de la Défense spirituelle sont le nœud du problème. Le livre de la défense civile, le rôle du président sont l'occasion, le prétexte, qui cristallisent les revendications bien plus profondes d'une part des écrivains suisses souhaitant une ligne davantage en phase avec les idéaux socialistes<sup>325</sup>.

Quelle que soit l'interprétation qui lui est donnée, la publication du manuel de la défense civile fait figure de moment capital. Son importance est double, car d'une part il montre le rôle de Zermatten dans la fin d'une doctrine historiquement centrale pour la Suisse, la Défense spirituelle. D'autre part, la fin de ce modèle influence en retour Zermatten et son écriture. Peu à peu, il délaisse le ton très critique des romans des dernières décennies. Il s'oriente vers une écriture nouvelle en conservant tout de même ses thématiques fortes,

<sup>322</sup> *Idem.*

<sup>323</sup> *Idem.*

<sup>324</sup> JAKUBEC Doris, « Maurice Zermatten » in : *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne. Consulté le 10.06.2019

<sup>325</sup> NIEDERER Ulrich, « Sociétés d'écrivains », *op.cit.*

comme l'arrivée de la modernité et la perte de la tradition, mais les appréhende sous un angle différent.

### **Une survivance notable, *Erni à Verbier***

En 1971, la station de Verbier inaugure la nouvelle télécabine de Médran. L'artiste lucernois Hans Erni réalise la peinture murale en relief sur l'une des façades du bâtiment. A cette occasion, l'entreprise Téléverbier demande à Zermatten l'écriture d'un petit livre sur l'œuvre d'Erni. Compte tenu de l'amitié qui le lie à l'artiste, Zermatten accepte la proposition et écrit *Erni à Verbier*, petit livret d'une centaine de pages publié en lien avec l'inauguration de la nouvelle télécabine<sup>326</sup>. La réception du livre est difficile à estimer, car la presse se contente de citer le livre comme complément à la réalisation d'Erni. Un article plus tardif signale simplement que Zermatten « commente de façon très poétique le travail de l'artiste »<sup>327</sup>. Il faut aussi constater que cette écriture poétique rend le texte parfois compliqué et le message difficile à décoder. L'ouvrage n'a donc pas fait grand bruit à sa parution, mais il nous paraît important de l'intégrer à notre analyse, car il constitue, d'une part, un parallèle intéressant avec *Le Cancer des Solitudes*, ce roman inspiré d'une visite à Verbier. Et d'autre part, la perspective différente, puisqu'il s'agit d'un essai historique et artistique réalisé dans le cadre d'une commande, nous invite à nous interroger sur le ton et les messages de l'auteur. Sont-ils si différents du roman ?

*Erni à Verbier* se découpe en deux parties. La première constitue un survol historique du lieu. Zermatten commence par évoquer un Verbier ancestral, qu'il n'a pourtant pas connu : « C'est le temps d'avant les guerres. C'est le temps de toujours. Il dura mille ans, deux mille ans, est-ce que l'on sait ? »<sup>328</sup>. Cette première partie permet à l'auteur de rappeler quelques valeurs de la société traditionnelle. Une fois de plus, nous retrouvons la célébration de la liberté dont jouissent les paysans de montagne. Associée à la beauté des paysages, c'est cette liberté qui attire les premiers skieurs venus des villes :

Enfermé tout le jour derrière les barreaux de la ville, l'homme, les poumons encrassés de poussière et de résidus de mazout, cherche un nouvel équilibre. Tout son être tend vers la reconquête d'un monde pur. Son esprit, harcelé jusqu'au vertige par les rythmes de la machine, aspire à la contemplation reposante des espaces nus. La civilisation machiniste, les triomphes de

---

<sup>326</sup> GRIN Micha, *Maurice Zermatten, L'âme et le cœur du Valais*, Saint-Maurice, Editions Pillet, 2000, p. 104.

<sup>327</sup> BOUVIER Marguerite, *Le Confédéré*, 31.03.1989. p. 12.

<sup>328</sup> ZERMATTEN Maurice, *Erni à Verbier*, Martigny, Téléverbier S.A., 1971, p. 10.

la science, de l'industrie, du commerce, conduisent l'humanité au bord du suicide. Ce délire des foules sur les pistes lisses, c'est la défense biologique d'une espèce menacée<sup>329</sup>.

Rarement évoquée dans les autres textes, nous découvrons ici l'impact de la modernité sur la ville. L'accent de sa prédation est davantage physique que moral. L'encrassement des cités, l'enfermement lié au travail pousse au double désir d'une liberté physiologique liée à la pureté de l'air et d'un retour à un contact plus privilégié avec la nature. Selon Zermatten, ce sont les dégâts liés à l'arrivée de la modernité en ville qui poussent l'espèce humaine à investir des espaces nouveaux pour y retrouver leur liberté perdue : « Nous bâtirons une ville sur la montagne... »<sup>330</sup>. La naissance de la station est comparée à l'explosion soudaine d'un bourgeon de cactus. Seule fleur, elle semble quelque peu disproportionnée sur la plante qui lui a donné vie. De plus, l'auteur s'interroge avec gravité sur la rapidité de la naissance de la station :

Tout est allé si vite, finalement, que le haut « vallon en forme d'éventail » a peine à se reconnaître dans ce qu'il est devenu. La conque rustique, les pâlis verdoyants où, dès le mois de mai, tintaient les sonnailles, les petites granges assorties d'une chambrette et d'une étable, regardez : des centaines, des milliers de maisons neuves, un semis immense de chalets, une luxuriante végétation de cheminées qui épandent dans le crépuscule une tendre ramille d'ombres bleues. Partout, sur les crêtes et dans le vallonnement des ruisseaux, le long des chemins et sous les arbres, d'une forêt à l'autre, des hauts pâturages aux lisières du hameau, les hommes ont pris possession de ce vaste mayen magnifique, devenu ville de bois dans la montagne<sup>331</sup>.

Après avoir évoqué les conséquences négatives de la modernité pour les villes, la caractérisation de Verbier en ville dans la montagne est d'autant plus marquante. Cette redéfinition du lieu signifie bien plus qu'une simple indication de taille, elle conduit avec elle tous les aspects négatifs contenus dans la description de la ville. Face aux dangers physiques et moraux, la station perd peu à peu la liberté tant recherchée par les premiers touristes. Le décalage vertical de la ville vers la montagne mène d'ailleurs au décalage de la liberté de Verbier vers les hautes arêtes. Recherche de liberté et fuite de la ville sont donc les moteurs d'une course-poursuite qui paraît interminable.

La deuxième partie du livre est consacrée à l'art et plus spécifiquement aux œuvres d'Erni. Elle se conclut par une analyse de sa réalisation à Verbier. Selon Zermatten, le rôle de l'artiste est de prendre du recul, de questionner et de proposer une explication du monde<sup>332</sup>. Placée au milieu de la précipitation du sport, c'est ce que fait l'œuvre murale

---

<sup>329</sup> *Ibidem*, p. 28.

<sup>330</sup> *Ibidem*, p. 24.

<sup>331</sup> *Ibidem*, pp. 23-24.

<sup>332</sup> *Ibidem*, p. 122.

d'Erni en invitant à une réflexion calme sur les avancées de la modernité. Sur la gauche de l'œuvre, un visage contemple la scène. Pour Zermatten il s'agit du passé et de la sagesse. Ils s'interrogent à la vue d'un taureau en mouvement qui traîne derrière lui une petite foule d'hommes.

Antique culture de l'âme, comme elle s'étonne de la naissance d'une civilisation ! Ne va-t-elle pas détruire la juste assise de la pierre dans les fondements de la muraille ? Cette fougue taurine porte le Progrès, issu de la science inhumaine, entre ses cornes. L'Aujourd'hui se hâte dans les gestes de ses sabots dévorants. Il escalade les nues.  
Où va-t-il ? Vers quels abîmes où les bêtes attelées aux membres de l'homme l'écartèlent dans les vociférations des foules assemblées ?  
Mort au silence ! Ecoutez l'exaltation des machines, le beuglement de plaisir, le tumulte des ambitions dévorantes. La foudre zèbre le ciel et fait exploser le monde dans le ruissellement des atomes enflammés. Etincelle d'un incendie qui détruira la planète<sup>333</sup>.

Dans ces dernières pages, la poétique de Zermatten devient prophétique. L'œuvre d'Erni représente pour lui une mise en garde. Ce monde du plaisir, de l'argent, de l'ambition qui naît dans les solitudes de Verbier devient, aux yeux de Zermatten, ce cancer qui menace de se répandre dans tout un canton.

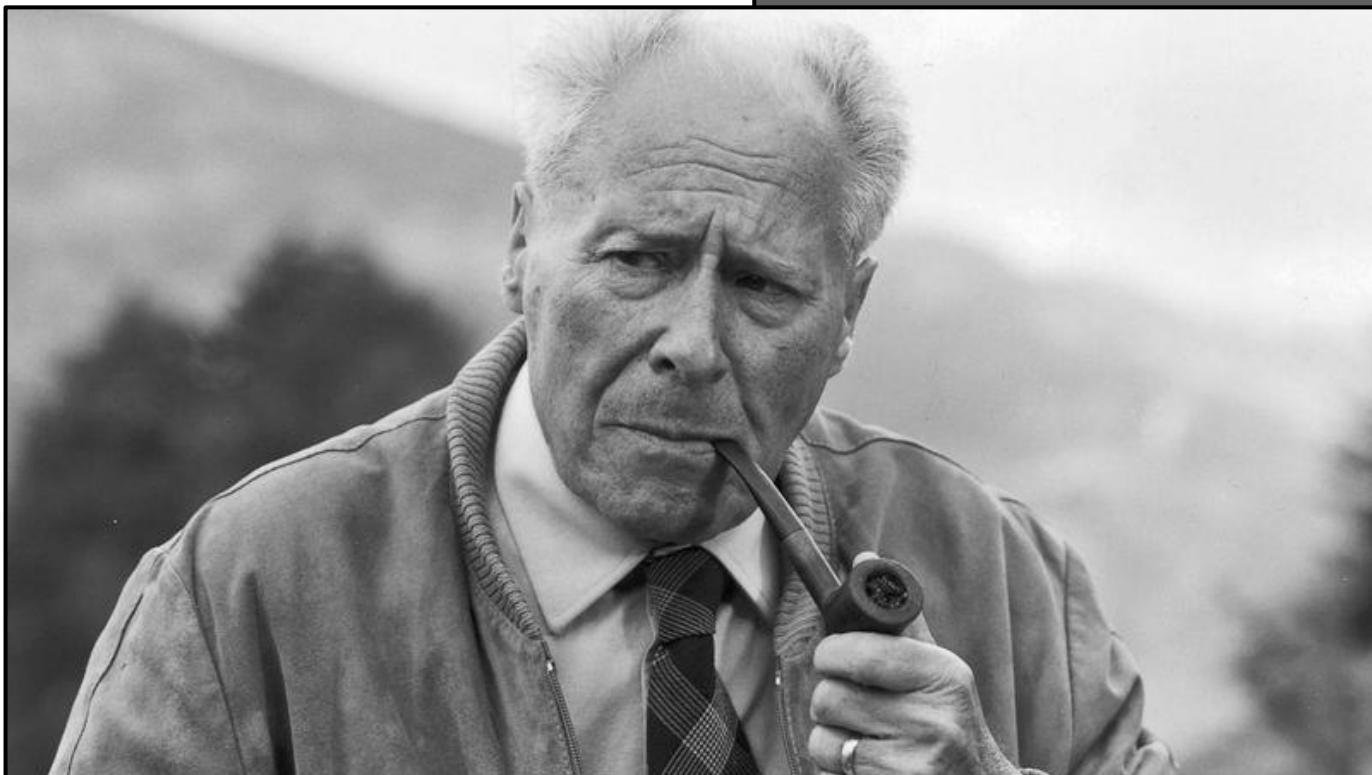
La chute de la Défense spirituelle marque la fin d'un style dans l'écriture de Zermatten. Toutefois, la transition est lente et un texte comme *Erni à Verbier* est encore tout à fait emblématique de notre deuxième partie. Il permet de mettre en valeurs plusieurs conclusions. Tout d'abord, il montre la permanence d'un auteur, qui s'incarne ici autour d'un lieu, Verbier. Comme dans *Le Cancer des Solitudes*, il réalise un panorama avant et après l'explosion touristique. Ensuite, nous y retrouvons des critiques similaires, alors que les perspectives sont différentes. Nous ne pensions pas retrouver la même force critique dans l'œil de l'essayiste Zermatten que lorsqu'il s'abrite derrière le personnage de Martin Mayor dans le roman. Enfin, il faut souligner la liberté de ton de Zermatten, qui, malgré le fait que l'essai soit une commande de Téléverbier, n'hésite pas à critiquer la modernité qu'il incarne la station. Son analyse de l'œuvre d'Hans Erni n'est pas corsetée par un ton révérencieux qui représente le risque d'un ouvrage de commande. Au contraire, et bien plus encore que dans l'essai du 150<sup>ème</sup>, elle éclate dans un style poétique et vif qui surprend le lecteur tant elle paraît osée. Cette écriture marque à merveille la crispation qu'a représenté chez Zermatten le choc de la modernité.

---

<sup>333</sup> ZERMATTEN Maurice, *Erni à Verbier*, op. cit., pp. 129-130.

## Partie III

# L'heure de la mémoire



Si tu ne racontes, le sillon se refermera  
sur l'oubli et tout sera perdu...

*A l'est du Grand Couloir*

## Partie III : L'heure de la mémoire

Même les arguments les plus solides, même les mises en garde les plus rationnelles, même les condamnations les plus virulentes ne peuvent empêcher le réel d'avoir lieu. Et il a bien eu lieu. En quelques décennies, la modernité s'installe et bouscule définitivement les habitudes du *Vieux Pays*. Il est évident que, face à l'ampleur de ces changements, Zermatten ne peut pas conserver la même posture critique. Il doit avancer et faire évoluer son discours. Cette mutation est indispensable s'il veut continuer d'être le témoin de son temps. Les années 1970 sont donc un moment charnière dans la vie de Zermatten. La retraite, puis l'approche du grand âge redéfinissent son quotidien. Après avoir quitté le monde de la presse, il prend son congé de l'enseignement. Ses souvenirs de professeurs deviennent le cœur de son essai *Pour prolonger l'Adieu*. Peu à peu, il prend aussi du recul avec ses activités associatives et publiques. Pourtant, et malgré son âge avançant, l'auteur reste animé par la même force d'écriture. Il continue d'alimenter activement son journal et de publier plus d'une œuvre par année.

L'ampleur de cette production de polygraphe, nous pousse à nuancer en partie la thèse de Suzanne Crettex. Tout comme nous, elle choisit de regrouper les dernières décennies de l'auteur en une période cohérente. Mais pour la qualifier, elle parle « d'éclipse de Maurice Zermatten »<sup>334</sup>. Il nous semble exagéré de postuler l'existence d'une éclipse, même temporaire, de l'écrivain. Au contraire, la période est particulièrement riche et fascinante. Elle permet de suivre l'évolution d'une pensée, ses adaptations et évolutions face au réel. Nous préférons donc qualifier la période « d'heure de la mémoire ». La formule propose de concevoir ces dernières décennies comme un moment particulier et de suggérer la direction prise par les activités de Zermatten. Nous donnons à « mémoire » son sens large, car elle désigne aussi bien une aptitude au souvenir, et donc la capacité de voir ce qui a disparu, que le lieu abstrait qui permet de conserver le passé. Disparition et conservation sont les deux pistes que nous souhaitons explorer dans cette dernière partie.

---

<sup>334</sup> RETTEX Suzanne, « Maurice Zermatten et la constitution d'un nouvel espace culturel valaisan, au tournant des années cinquante ». Conférence donnée le 27.01.2017 au Forum valaisan des chercheurs. Société, territoire, patrimoine. Cité par FOLLONIER Camille, *op. cit.*, p. 117.

## Les romans de la disparition

Après *Le Cancer des Solitudes*, les romans de Zermatten laissent quelque peu de côté la thématique de la modernité. Ce n'est qu'à partir des années 1980 qu'il y revient. Les deux romans de la décennie, *L'Homme aux herbes*<sup>335</sup> paru en 1980 et *A l'est du Grand-Couloir*<sup>336</sup> en 1983, abordent de manière innovante le rapport entre tradition et modernité. Plus question de mener une lutte ou de mettre en garde, comme dans les romans des années 1960. Ici, Zermatten décrit une réalité nouvelle, un canton où la modernité est pleinement arrivée. Dès lors, son discours change, l'auteur ne cherche plus à combattre frontalement la modernité, qui n'est d'ailleurs qu'évoquée en arrière-plan. Il vise à mettre en lumière la disparition de la tradition. Il inaugure donc une façon inédite de traiter le rapport à la modernité, ce qui donne à ces deux romans une place importante dans notre cheminement. Par ailleurs, ces œuvres servent aussi de transition dans la carrière de l'écrivain. Ce sont en effet les deux derniers romans qu'a écrit Maurice Zermatten.

### ***L'Homme aux herbes***

Le roman suit le destin de Colas, un vieux guérisseur vivant dans un petit village de montagne. Avec l'arrivée de la route, les habitudes des villageois changent. Le président, principal vecteur de la modernité, engage un médecin diplômé, venu de la ville, et relègue Colas au rang de « charlatan »<sup>337</sup>. Les moqueries auxquelles il doit faire face le poussent à abandonner le village et à se retirer dans les mayens avec ses compagnons les plus fidèles : sa chèvre et son chien. Nous retrouvons donc le motif de la retraite vers la montagne, déjà présent au début de la carrière de Zermatten, dans *Le Cœur Inutile* et *Le Pain Noir*. Le guérisseur y trouve un lieu de liberté et de pureté, loin de la civilisation moderne. Il est intéressant de constater que, dans cette géographie particulière que sont les Alpes, la fuite n'est pas horizontale, mais verticale. Comme dans *Erni à Verbier*, le fait que la modernité de la ville gagne le village, déplace le lieu de la liberté du village aux mayens, aux alpages.

L'essentiel du roman met en évidence la disparition d'une médecine traditionnelle qui repose sur une connaissance des bienfaits des plantes. Zermatten nous livre des

---

<sup>335</sup> ZERMATTEN Maurice, *L'Homme aux herbes*, Lausanne, l'Age d'Homme, 1980, 247 p.

<sup>336</sup> ZERMATTEN Maurice, *A l'est du Grand-Couloir*, Genève, Editions Zoé, 2017, 335 p.

<sup>337</sup> ZERMATTEN Maurice, *L'Homme aux herbes*, op. cit., p. 34.

descriptions fort détaillées des remèdes de Colas : « Et contre les grippes, qu'est-ce que je vous donne ? Des feuilles d'absinthe avec des tussilages, de la sauge, des primevères et de la menthe, en décoction... »<sup>338</sup>. En plus d'être naturelle, cette médecine s'inscrit dans une continuité. La force du guérisseur ne repose pas uniquement sur la connaissance des plantes, mais également sur celle des générations passées :

Vous croyez qu'on guérit mieux quand on descend d'une automobile avec une belle sacoche de cuir et qu'on met un appareil sur la peau pour écouter le cœur et les poumons ? Moi, j'ai l'oreille : elle me suffit. Et je les connais tous, mes malades. J'ai connu leurs pères, leurs mères. Je sais ce qu'ils ont. Dans des familles, ils sont faibles des bronches, dans d'autres, c'est le foie qui marche pas, ou les intestins, ou la tête<sup>339</sup>.

La description de la médecine de Colas met donc en évidence une double opposition : celle de la nature face à la culture et celle de la tradition face à la modernité.

Avec la perte de cette médecine traditionnelle, ce n'est pas qu'une façon ancestrale de soigner qui disparaît, c'est aussi un rapport particulier à la nature. Le guérisseur connaît toutes les fleurs, tous les champignons, tous les arbres. Petit à petit, ce savoir est aussi partagé par les villageois, qui connaissent leurs besoins, leurs traitements. Chaque promenade le long des chemins est ainsi l'occasion de rencontres avec la nature :

Le long du chemin, les millepertuis des montagnes sont en fleur, jaunes étincelants comme de vrais petits soleils. Ça c'est encore une plante miracle. C'est vraiment une pharmacie, ici<sup>340</sup>.

Le milieu alpin ne constitue donc pas qu'un simple décor. Une véritable interaction existe entre le guérisseur, les villageois et l'ensemble des plantes et animaux. Loin de l'indifférence, leur relation est une condition nécessaire à l'épanouissement moral et physique de chacun des acteurs.

La deuxième disparition, mise en valeur par *L'Homme aux herbes*, est spirituelle. Une foi chrétienne particulière, très proche de la nature, se perd peu à peu. Les discussions entre Colas, qui la pratique avec ferveur, et le curé, incarnant un catholicisme plus classique, font émerger des différences profondes sur la pratique de la foi. Pour le guérisseur la nature constitue le véritable sanctuaire et sa perception de Dieu est différente de celle du curé :

Cette fleur, regardez, il y en a tant qu'on en veut, par ici. Est-ce qu'une plante peut être plus belle ? La force, la forme, la couleur... (Il la tenait haut d'une main, la caressait de l'autre.) Qu'est-ce qu'on pourrait enlever ? Qu'est-ce qu'on pourrait ajouter ? Et bonne. Elle nourrit les

<sup>338</sup> *Ibidem*, p. 27.

<sup>339</sup> *Ibidem*, p. 35.

<sup>340</sup> *Ibidem*, p. 108.

abeilles. Si vous étiez venu aux heures de plein soleil, vous auriez vu que ce pierrier est une ruche. Et elle guérit les hommes. Je vais pas vous donner une leçon. Seulement vous dire, Curé, que ce Bon Dieu que vous mettez dans une petite armoire de votre église, moi, je le trouve ici, en plein air, dans la lumière, et même la nuit, et surtout la nuit quand je regarde les étoiles. Cette fleur, qui aurait pu la faire sinon Dieu ?<sup>341</sup>

Cette conception de la foi, cette présence du divin jusque dans la nature, pousse à porter un regard différent sur le milieu. Elle permet de comprendre le désir de protection de l'environnement qui habite le guérisseur, ainsi que les villageois qui lui sont proches.

A la fin du roman, la fille de Colas vient le trouver pour lui annoncer l'arrivée d'un enfant. Cet événement sort le vieux guérisseur de sa résignation. L'arrivée d'une nouvelle génération le pousse à la transmission. Face au risque de ces disparitions, le guérisseur choisit l'action et se met à écrire : « Tu vas bientôt mourir, Colas. Ce que tu devrais, c'est écrire tout ce que tu as fait, comment tu guérissais, et parfois, aussi pourquoi tu as pas réussi. Quelqu'un pourrait hériter... »<sup>342</sup>. Dans les dernières pages, avec l'arrivée des premières neiges, Colas décide enfin de redescendre vers le village pour y trouver son petit-fils. Pourtant, son corps est trop faible et il s'affaisse sur le chemin du retour. Sa mort donne lieu à une communion totale avec la nature. Les mots du poète savent nous partager ce moment particulier. Sa poésie donne à l'instant un ton unique, une grandeur sublime, qui sait respecter la pudeur de la circonstance :

S'étant reposé, il trouva la force de se lever encore, de se tenir un instant debout. Puis il se laissa retomber.

Il s'enfonçait, il s'enfonçait toujours plus profond. La terre douce s'ouvrait sous son corps allongé, prenait possession de son corps. Des bras l'enveloppaient. Où était le ciel, au-dessus, au-dessous de lui ? Des papillons se posaient sur son visage, entraient dans sa bouche. Tendres présences, souffles légers, tintement de Noël dans les flocons. Il entendit vraiment les cloches. Puis un long balancement d'escarpolette le projeta dans un espace violet, bleu sombre, où chantaient des oiseaux, où s'allumaient des étoiles<sup>343</sup>.

Le guérisseur s'en va, porté par la nature, mais sa mort discrète doit questionner le lecteur, seul témoin de la scène. En effet, Colas emporte avec lui une part de civilisation. Sa mort devient ainsi l'emblème d'une disparition bien plus large qui doit faire réagir.

### ***A l'est du Grand-Couloir***

Le titre du dernier roman de Zermatten interpelle. Il fait référence à un hameau situé aux abords d'un couloir à avalanches. Son nom ? Zampé. Ou plutôt Randonnaz, car le roman

<sup>341</sup> *Ibidem*, p. 166.

<sup>342</sup> *Ibidem*, p. 187.

<sup>343</sup> *Ibidem*, pp. 246-247.

se réfère à ce petit village anciennement situé sur les hauts de Fully. Après l'assainissement de la plaine du Rhône, les autorités locales poussent les habitants de Randonnaz à s'établir en plaine. La bourgeoisie de Fully souhaite transformer le hameau en espace de pâture intermédiaire avant les alpages<sup>344</sup>. Le village est finalement détruit en 1930<sup>345</sup>. L'événement marque Zermatten car un attachement particulier le lie à Randonnaz. En effet, il y a passé un hiver en compagnie de son père qui y exerce alors comme instituteur<sup>346</sup>. La teneur autobiographique est particulièrement présente dans le roman, puisque nous suivons Philippe Tavernier, un peintre sur les traces de son enfance passée à Zampé avec son père instituteur. Sur les vestiges du hameau, il retrouve Marthe, une amie d'enfance, et reconstitue avec elle les souvenirs liés à ce village disparu.

*A l'est du Grand-Couloir* apparaît comme une conclusion littéraire. En effet, nous y retrouvons un condensé des thématiques développées dans les autres romans. De plus, nous recroisons aussi certains personnages, qui viennent, une dernière fois, tirer leur révérence. Parmi eux, citons d'abord le personnage du politicien venu de la plaine. Comme dans *Le Cancer des Solitudes*, il est caractérisé par son opulence physique et ses paroles mielleuses. « Dans dix ans, nous serons tous riches » déclare-t-il devant les villageois. Il représente l'affairisme, car s'il promet l'enrichissement aux habitants du hameau, c'est qu'il pense déjà à lui et aux transformations qu'il va réaliser sur le site. Le politicien incarne aussi une version sinistre du pouvoir et de la justice. C'est par la force de la loi que les habitants doivent quitter le village. Or, ils remettent en question la légitimité de cette loi, car elle est, selon eux, forgée par des individus vaniteux auxquels ils ne ressemblent pas :

Elle est aveugle et sourde, la Justice. Il y a, c'est vrai, des juges. Souvent honnêtes. Mais pour eux, la Justice c'est la loi. Qui fait la loi ? Les gens qui commandent, Ceux qui commandent sont des hommes comme les autres, seulement un peu plus ambitieux<sup>347</sup>.

La question de la légitimité de la loi est posée, tout comme celle de la vraie représentativité. Ce doute permet de comprendre pourquoi les habitants de Zampé vivent leur expulsion comme une injustice. La justice et le pouvoir autorisent et perpètrent ce que les villageois ressentent comme une violence. Marthe s'en souvient avec tristesse :

---

<sup>344</sup> ARBELLAY Charly, « Ces petits villages valaisans qui ont disparu », *Le Nouvelliste*, 06.01.2014

<sup>345</sup> RODUIT Benjamin, « Fully » in : *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne. Consulté le 10.06.2019

<sup>346</sup> ZERMATTEN Maurice, *A l'est du Grand-Couloir*, *op. cit.*, p. 4.

<sup>347</sup> *Ibidem*, p. 299.

Ils nous ont chassés comme des bêtes, à coups de fouets. Nous aurions bien voulu rester ici. Ils ne nous l'ont pas permis. Ils ont tout rasé. Ils nous auraient pris nos souvenirs, s'ils avaient pu<sup>348</sup>.

Un autre personnage s'approche, le lecteur de *L'Homme aux Herbes* le reconnaît, il s'agit du guérisseur. Son prénom est quelque peu changé, mais Colazette véhicule les mêmes valeurs que Colas. Il est le symbole d'une vision particulière de la médecine, qui se doit d'être désintéressée et au plus proche de la nature. Zampé représente pour lui un paradis terrestre : « Ici, la nature nous donne le meilleur de ce qu'elle a. Nous respirons la pureté. Je pense au corps et je pense à l'âme. Ici, nous prenons le temps de vivre »<sup>349</sup>. Pourtant, il est lui aussi forcé de quitter le village et termine ses jours dans un asile<sup>350</sup>. Son départ interrompt la longue lignée des guérisseurs de Zampé. Comme Colas, il s'en va sans avoir pu transmettre ses secrets.

Enfin, nous retrouvons, parmi les villageois, un dernier personnage connu. Le vieux Jean Roduit, qui est porteur d'une sagesse ancestrale, nous rappelle Jean-Baptiste dans *Le Cœur Inutile*. C'est sa voix qui exprime l'importance de la continuité, c'est lui qui rappelle aux autres la spécificité que doit occuper Zampé dans leurs cœurs :

Ces maisons, qui les a construites ? Les nôtres. On voit encore leurs noms sur les poutres. Le bisse qui amène l'eau du torrent, qui l'a creusé ? Les nôtres. Ils y ont mis de la sueur et du temps. Et nous le laisserions se remplir de cailloux et de terre ?<sup>351</sup>

C'est au nom de cette tradition que Jean Roduit devient le meneur de la résistance au déménagement. Il s'oppose au politicien et au curé de la ville, il fait des démarches auprès du canton, il maintient la flamme de l'espoir dans l'œil de ses voisins. Toutefois, il ne parvient pas à arrêter le projet de destruction. Son combat perdu, Jean Roduit passe une dernière nuit, seul à Zampé, car il souhaite être le dernier à partir. Sa douleur est celle de toute une communauté, de ses vivants et de ses morts :

Tu ne peux pas savoir ce que cette nuit a été longue ! J'ai apporté dans ma chambre vide une poignée de paille : je me tournais et me retournais ; il me semblait que j'entendais pleurer dans toutes les maisons. C'est les anciens qui pleuraient parce que nous les avons abandonnés<sup>352</sup>.

Ce roman reprend donc la plupart des thématiques chères à Zermatten, ainsi que ses principales craintes. La violence y est bien plus forte que dans *L'Homme aux herbes*. En effet, toutes ces pertes ne proviennent pas d'un simple abandon, mais d'une destruction

<sup>348</sup> *Ibidem*, p. 68.

<sup>349</sup> *Ibidem*, p. 112.

<sup>350</sup> *Ibidem*, p. 310.

<sup>351</sup> *Ibidem*, p. 98.

<sup>352</sup> *Ibidem*, p. 311.

réfléchie. Ainsi, dans ces deux romans, nous assistons à des disparitions de tous ordres. Avec *L'Homme aux herbes*, la disparition est principalement morale. Une médecine ancestrale et une communication privilégiée avec la nature s'effacent. A la fin, la disparition devient physique avec la mort de Colas. *A l'est du Grand-Couloir* va plus loin et retrace l'anéantissement total d'un village, donc d'une communauté perçue, par Zermatten, comme une civilisation particulière.

## Une nouvelle vocation

Les disparitions que Zermatten met en lumière dans *L'Hommes aux herbes* et *A l'est du Grand-Couloir* créent en lui un véritable sursaut. Le destin de Colas, qui meurt avant d'avoir pu transmettre la richesse de ses connaissances, projette les craintes de l'auteur lui-même. Brutalement, il arrête d'écrire des romans et se consacre pleinement à d'autres genres. Un besoin de conservation et de transmission se renforce en lui. Nous retrouvons ce besoin en épigraphe de son dernier roman : « Si tu ne racontes, le sillon se refermera sur l'oubli et tout sera perdu... »<sup>353</sup>. Ces deux romans servent donc de transition vers une écriture nouvelle, une écriture de la sauvegarde. Ce moment charnière devient l'heure d'un renouveau littéraire. Une nouvelle vocation naît en lui, une envie de conservation et de sauvegarde. Il se perçoit comme le gardien d'une mémoire qu'il ne veut pas voir disparaître avec lui.

C'est principalement le genre du conte qui sert de vecteur à cette nouvelle motivation littéraire :

Je suis l'un des survivants d'une époque médiévale qui a pris fin en 1930 avec la construction de la route qui est arrivée au village. Seule ma génération peut encore témoigner de cette époque où le conte était vrai. Alors, si j'écris, c'est aussi par devoir<sup>354</sup>.

Dans son journal, Zermatten explique n'arriver que tardivement vers les contes et légendes, faute de n'avoir pas repéré assez tôt « le trésor » qu'ils constituent<sup>355</sup>. Il s'attèle alors à la rédaction des innombrables histoires entendues durant les veillées ou en compagnie de sa mère le long des chemins<sup>356</sup>. Il emprunte aussi à d'autres auteurs, qui,

---

<sup>353</sup> *Ibidem*, p. 7.

<sup>354</sup> CAMPICHE Philippe, « Maurice Zermatten : les chemins de l'écriture », *Dire*, Numéro 20, 1993, p. 51.

<sup>355</sup> ZERMATTEN Maurice, *Journal*, FMB, 05.01.1982, p. 508.

<sup>356</sup> CAMPICHE Philippe, *op. cit.*, p. 51.

avant lui, ont commencé à écrire les contes de leur région<sup>357</sup>. Son travail est avant tout celui d'une remise en forme, car il reprend l'essentiel des intrigues. Il cherche à reproduire, par son français écrit, la force du style oral des conteurs. Il ne se contente donc pas d'une traduction du patois, il souhaite rendre le génie d'un style, malgré le passage vers l'écrit<sup>358</sup>.

L'importance que Zermatten accorde aux contes est liée à leur contenu : « Ils sont l'Histoire quotidienne en images. L'expression de notre « culture » victorieuse de notre analphabétisme »<sup>359</sup>. Les contes véhiculent les particularités locales et témoignent des mœurs anciennes, simples, proches de la nature et du surnaturel. Dès lors, leur écriture devient le moyen privilégié de restituer la complexité d'un temps passé :

Le conte et la légende portent témoignage d'un monde complexe où la rude réalité quotidienne s'imbrique dans le surnaturel chrétien, que prolongent d'innombrables déformations, et parfois baigne dans les brumes de l'animisme originel<sup>360</sup>.

Selon Zermatten, l'écriture de ces contes permet au monde « populaire » d'échapper à l'oubli de l'histoire<sup>361</sup>. De plus, ces petits récits rappellent l'importance de l'imaginaire, qui, selon l'auteur, ne doit pas disparaître avec l'enfance. Cette faculté à penser un monde au-delà du visible constitue une richesse que l'humanité ne doit pas égarer. L'auteur met en garde :

Dépouillé de cet héritage ancestral, l'homme n'est plus qu'un pion sur l'échiquier de la communauté politique, laïque, économique. Survivra-t-il longtemps à la mort de ses rêves, de son âme ?<sup>362</sup>

Les contes de Zermatten constituent la principale expression de sa volonté de sauvegarde. D'autres textes de la période témoignent de cette vocation. Citons *O Vous que je n'ai pas assez aimée*, qui est un essai que Zermatten consacre à sa mère. Dans la première partie, il explique sa démarche : « Des vieux à barbe blanche peuplent ma mémoire. Ceux-là sont morts avec les catastrophes, emportant avec eux mille secrets maintenant perdus. Maman en avait reçu l'héritage »<sup>363</sup>. Par le récit de la vie de Philomène, c'est tout un village et ses voix qui reprennent vie. Mais l'auteur se questionne sur la place que peuvent occuper

<sup>357</sup> ZERMATTEN Maurice, *Contes et légendes de la montagne valaisanne*, Paris, Editions Denoël, 1984, p. 14.

<sup>358</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Fiancés de la Neige*, Savièse, Valmédia, 1989, p. 12.

<sup>359</sup> *Ibidem*, p. 9.

<sup>360</sup> ZERMATTEN Maurice, *Les Fiancés de la Neige*, op. cit., p. 9.

<sup>361</sup> ZERMATTEN Maurice, *Contes et légendes de la montagne valaisanne*, op. cit., p. 10.

<sup>362</sup> *Ibidem*, p. 11.

<sup>363</sup> ZERMATTEN Maurice, *O Vous que je n'ai pas assez aimée*, Savièse, Valmedia, 1990, p. 14.

ces souvenirs dans la société contemporaine et de l'intérêt qu'ils pourraient susciter. Face au doute, il parie sur l'avenir :

Il me faut tenter de fixer l'image de ce temps en voie de dissolution. Il a le visage de maman. Sans elle, que de secrets à jamais perdus dans l'oubli plus profond que la mer !

Je ne possède que cette plume sans grand pouvoir et je n'ai plus qu'un peu de temps devant moi. La génération qui nous suit n'a rien vu, peu entendu. Le soir, elle apprend le monde entier sur les écrans des télévisions. Ses rêves se projettent sur des avenirs pleins de bruits et de fureurs.

Vallée perdue ? Non point, mais vallée différente. Peut-être, un jour, nous arrière-petits-enfants se demanderont-ils comment vivaient les Anciens ?

J'écris pour mes arrière-petits-enfants...<sup>364</sup>

## Les dernières années

A l'épilogue de son parcours d'écrivain, Maurice Zermatten n'occupe plus une place aussi incontournable que durant les années 1960, mais il continue d'être une personnalité qui compte dans la vie publique valaisanne. Pour clore cette troisième partie, nous souhaitons aborder deux œuvres. La première souligne la position importante qu'occupe encore Zermatten dans l'espace public. La deuxième nous montre la permanence de ses réflexions sur l'identité cantonale.

### *Vue panoramique sur l'histoire du Valais*

Au cours des années 1980, les ouvrages de contes de Zermatten rencontrent un vrai succès et la presse le complimente en le décrivant comme « l'héritier privilégié d'une tradition orale »<sup>365</sup>. De plus, à ce moment, l'Académie française lui décerne le Grand Prix du Rayonnement de la langue française pour *Les Fiancés de la Neige*<sup>366</sup>. Cette réussite, dans le genre du conte, donne à l'auteur une image positive qui rappelle celle d'un grand-père faisant la lecture à ses petits-enfants. Le Fonds valaisan de la recherche le sollicite alors : « On m'a dit : - Vous qui passez votre temps à inventer des histoires, contez-nous donc l'Histoire du Valais. Une histoire populaire, car notre peuple connaît trop mal son passé... »<sup>367</sup>. Au départ, il est contacté pour enregistrer, à la manière d'un conteur, quatorze petites conférences sur l'histoire valaisanne qui seraient distribuées en vidéo

<sup>364</sup> *Ibidem*, p. 22.

<sup>365</sup> S.N., *Le Confédéré*, 24.11.1989, p. 7.

<sup>366</sup> *Idem*.

<sup>367</sup> ZERMATTEN Maurice, *Vue panoramique sur l'histoire du Valais*, Sion, Editions de la Matze, 1987, p. 9.

cassettes<sup>368</sup>. Faute de moyens, le projet se transforme en publication écrite et débouche sur une polémique. La journaliste Liliane Varone fait paraître son point de vue dans *La Suisse* le 7 janvier 1987. Sous le titre « Une vilaine histoire », elle critique une approche historique qui manque de rigueur scientifique et s'attaque personnellement à l'auteur : « Maurice Zermatten rate, sans panache, son rendez-vous avec l'Histoire. On ne lui reproche plus ses idées, sa vision rigoriste. On le trouve simplement, bêtement, mauvais, sans substance »<sup>369</sup>. Quelques jours plus tard, Zermatten use de son droit de réponse dans *La Suisse* et pourfend les arguments de Varone. Il conteste tous les points de sa démonstration et lui reproche de se cacher derrière des experts, qu'il a contactés à son tour, et qui nient la version de Varone. Enfin, il se défend d'avoir voulu écrire une histoire du Valais<sup>370</sup>. Nous retrouvons cet aspect dans la préface de la publication :

Ce n'est donc en rien une *Histoire du Valais* telle qu'on pourrait la souhaiter, et qu'un véritable historien nous donnera demain, quand le fruit sera mûr à la branche de l'arbre, celui du temps<sup>371</sup>. Une plainte pénale est déposée contre la journaliste. Les documents juridiques, que nous avons pu consulter aux archives de la Fondation Martin Bodmer, nous montrent que l'affaire a été résolue à l'amiable<sup>372</sup>. Malgré tout, cette polémique avec Liliane Varone est la preuve que l'auteur reste encore, malgré son âge, une figure qui compte et qui suscite le débat en Valais. Il incarne toujours, aux yeux de certains opposants, l'image d'un Valais traditionnel qu'il faut dépasser.

### ***Valais Jardin de Lumière, Valais Pays de Liberté***

Paru en 1996, cet essai constitue la dernière grande publication de Maurice Zermatten. Il répond favorablement à la proposition des Editions Latour à Martigny, qui souhaitent éditer un nouvel ouvrage général sur le Valais. Les éditeurs se tournent vers Zermatten, car leur précédente collaboration sur *Racontez Maman !* a été une réussite. De plus, avec *Valais*, le livre du 150<sup>ème</sup>, il est le dernier auteur à avoir réalisé avec succès un panorama du Valais<sup>373</sup>. L'inspiration est très claire, comme l'ouvrage des commémorations, *Valais Jardin de Lumière, Valais Pays de Liberté* est lui aussi enrichi d'une centaine de

---

<sup>368</sup> LAMBELET Carole, *L'Hebdo*, 15.01.1987, pp. 18-19.

<sup>369</sup> VARONE Liliane, *La Suisse*, 07.01.1987, p. 1.

<sup>370</sup> ZERMATTEN Maurice, *La Suisse*, 22.01.1987

<sup>371</sup> ZERMATTEN Maurice, *Vue panoramique sur l'histoire du Valais*, op. cit., p. 9.

<sup>372</sup> Dossier plainte pénale contre Liliane Varone, FMB, carton 19

<sup>373</sup> DZ, *Le Confédéré*, 10.05.1996, p. 6.

photographies. Elles sont l'œuvre du photographe genevois Philippe Righetti. Nous retrouvons également un découpage similaire : *Le Vieux Pays, La Terre, L'Histoire, L'évolution économique, La vie Intellectuelle*.

C'est dans le premier chapitre que sont présentes les principales différences par rapport à l'ouvrage de 1965. Pour la première fois, il découpe le XXème siècle en trois grands blocs distincts : « Le Vieux Pays », « Le temps des barrages » et « Le Pays neuf »<sup>374</sup>. Il parvient donc, durant ses dernières années, à une prise de recul sur ce siècle qu'il a presque entièrement parcouru. Le partage en entités historiques cohérentes indique sa volonté de montrer une progression. La modernité n'est pas abordée de manière frontale. D'ailleurs, l'espace accordé au « temps des barrages » est tout à fait restreint. L'auteur se concentre presque exclusivement sur la description du *Vieux Pays*. Son souci du détail, dans la description des habitudes paysannes, fait écho à sa volonté de sauvegarde. Enfin, le « Pays neuf » de 1996 n'est pas décrit avec la même virulence que le « Aujourd'hui... » de 1965. L'auteur semble plus détaché et moins critique de son présent, son esprit et sa plume filent, sans relâche, vers le *Vieux Pays* de sa mémoire. Subjectivement, il peut parvenir à transmettre un soupçon de nostalgie. Son émotion personnelle est réelle : « Petite misère, direz-vous. J'en ai pourtant le cœur ému. Le neuf triomphe partout... Le vieux pays a perdu son âme »<sup>375</sup>.

Les chapitres suivants reprennent une grande majorité des paragraphes du livre des commémorations. Plus d'une fois, nous avons souligné la force de travail de Maurice Zermatten. Ces reprises ne sont donc, à notre sens, pas à interpréter comme de la paresse. Il effectue d'ailleurs un vrai travail de correction stylistique. Au contraire, nous voyons dans ces répétitions la preuve d'une continuité et d'une cohérence de pensée. Cet ouvrage constitue donc une sorte d'aboutissement. Il apparaît comme le fruit issu d'une longue maturation, dont nous retrouvons les étapes intermédiaires dès les années 1940. En reprenant des parties de ses précédents essais, il confirme par la forme la fidélité que nous retrouvons déjà dans le fond de son discours. Cette fidélité, c'est celle qu'il exprime pour le *Vieux Pays* et, plus encore, pour les habitants de cette société traditionnelle.

---

<sup>374</sup> ZERMATTEN Maurice, *Vue panoramique sur l'histoire du Valais*, op. cit., p. 16.

<sup>375</sup> *Idem*.

## Conclusion

Le temps passé n'est jamais véritablement perdu. Sans cesse, il se rappelle à nous. Les occasions sont multiples : regarder une vieille photo, c'est être propulsé dans l'ambiance d'un instant ; déboucher un vieux rouge, c'est déguster les efforts d'une autre époque. Ici, ce sont les mots de Maurice Zermatten qui régénèrent le passé. La force de l'écriture est communicative et généreuse. Page après page, nous découvrons les odeurs du vieux temps. Soudainement, il réapparaît sous nos yeux, alors même que nous ne l'avons pas connu.

Ce passé est celui du XX<sup>ème</sup> siècle valaisan. Notre mémoire a souhaité réaliser le portrait de l'évolution du canton, à travers l'œil de Maurice Zermatten. L'arrivée de la modernité constitue l'événement autour duquel s'organise notre analyse. Elle crée une rupture dans la temporalité, ce qui fait d'elle un motif d'analyse intéressant, mais la rupture invite aussi à l'étude de l'avant et de l'après. Nous avons ainsi divisé notre mémoire en trois grandes parties. Nous nous sommes tout d'abord baladés dans « *Le Vieux Pays* » en compagnie du jeune Zermatten. Nous y avons découvert un temps ancestral. Nous avons tenté de le décrire dans sa globalité en nous attardant sur le milieu, puis sur la population et enfin sur les us et coutumes. Le panorama que nous avons réalisé a mis en évidence les caractéristiques de la société traditionnelle valaisanne. Aux yeux de Zermatten, c'est dans les villages de montagne que nous en retrouvons son expression la plus pure. La ville n'a que peu de place et elle apparaît comme un monde à part. La plupart des écrits de Zermatten ont pour cadre les villages des vallées latérales. C'est là qu'il décrit la beauté du soleil, le chant du torrent, la solidarité des villageois ou la pureté de la foi. Mais son portrait n'est pas exclusivement positif. L'auteur n'idéalise pas les villageois de la montagne. La féroce de milieu, la difficulté du travail, la pauvreté des uns et la cruauté des autres sont dépeints de manière réaliste. Ainsi, nous découvrons avec Zermatten l'histoire d'un peuple modeste et particulier. Dans ses écrits plus tardifs, l'écrivain parlera même de civilisation : « *La civilisation du bois* ».

Nous avons ensuite ressenti « *Le choc de la modernité* ». Le temps immuable narré par Zermatten se retrouve bousculé par l'arrivée de la route, du barrage, puis de la station touristique. L'attitude de Zermatten vis-à-vis de la modernité est tout à fait saisissante. Vers la fin des années 1940, il commence par émettre des critiques. C'est le domaine de

l'architecture qui sert de catalyseur à ses premières prises de position. La proximité de l'auteur avec les valeurs défendues par le Heimatschutz et le Heimatstil sont évidentes. Il milite pour une architecture traditionnelle, respectueuse du milieu dans lequel elle s'insère. Nous avons notamment donné à voir son engagement lors de la construction de la nouvelle église de Saint-Martin. Par la suite, ses romans vont faire écho aux préoccupations de l'écrivain. Dans plusieurs d'entre eux, il s'attèle à décrire minutieusement les effets de l'arrivée de la modernité dans la société traditionnelle. Notre analyse révèle que l'auteur ne rejette pas la modernité comme un bloc. Il ne participe aucunement à un combat réactionnaire. Au contraire, il reconnaît les acquis d'une certaine part de la modernité et les défend. De plus, ses critiques sont davantage dirigées vers un personnel de la modernité, que vers le phénomène lui-même. Ainsi, nous découvrons dans ces romans des pages virulentes contre les politiciens ou entrepreneurs affairistes. Zermatten met en évidence les dangers qui pèsent sur la société traditionnelle. Ils sont parfois physiques, comme lorsque la nature est souillée, et parfois moraux, comme lorsque les villageois perdent leurs valeurs ou leur foi. La religion constitue bien souvent la valeur refuge face aux excès. Les romans du bouleversement trouvent leur résolution dans la force de la foi.

Dans cette période de forts changements, nous avons décidé de marquer un arrêt sur le 150<sup>ème</sup> anniversaire de l'entrée du Valais dans la Confédération. L'étude de l'événement a révélé le rôle incontournable qu'occupe alors Maurice Zermatten. Les commémorations sont un moment privilégié de réflexion sur le présent et nous avons vu que l'auteur n'hésite pas à afficher un ressenti personnel aux antipodes des discours politiques. Alors qu'ils célèbrent la dynamique économique, Zermatten ne craint pas de rappeler les dangers qu'elle fait planer. Son jeu scénique et son essai réalisés pour l'occasion expriment ces mises en garde. L'épisode souligne l'indépendance d'un auteur, qui de manière générale, fuit la complaisance et cultive un trop haut souci de la liberté pour devenir un écrivain de cour. La position influente de Maurice Zermatten dans le débat littéraire et politique est remise en question à la fin des années 1960. L'affaire du livret de la défense civile est un moment de bascule. L'analyse des sources que nous avons présentées révèle que le rôle de Zermatten a été mal compris lors de l'affaire et que la confusion règne toujours aujourd'hui. Il n'est pas l'auteur du livre, il n'en est pas le traducteur non plus. Ne maîtrisant pas l'allemand, il remanie simplement le style de la

traduction française. Suite à cet épisode, les valeurs de la Défense spirituelle sont remises en cause et progressivement rendues obsolètes. Parallèlement, Zermatten se dirige vers de nouvelles façons d'écrire.

C'est « L'heure de la mémoire ». L'auteur explore, dans les dernières décennies de son parcours, de nouvelles thématiques et de nouveaux genres. La modernité s'est installée, il ne s'agit plus de la combattre de manière frontale. Zermatten s'attache plutôt à décrire les fragments d'une société qui disparaît. Que ce soit la disparition d'un contact privilégié avec la nature, comme dans *l'Homme aux herbes*, ou l'effacement pur et simple d'un village comme avec *A l'est du Grand-Couloir*, l'auteur projette ses craintes dans ses derniers romans. Il s'engage alors dans une grande entreprise de sauvegarde qui passe par la mise par écrit des contes et légendes de son enfance. En les couchant sur la page, il assure que ces mots d'un temps passé ne seront jamais perdus.

Ce travail montre l'évolution des réflexions d'un homme exposé aux changements de son milieu. Il souligne la permanence d'une pensée. Cette analyse du rapport entre tradition et modernité constitue une entrée tant vers l'histoire valaisanne, que vers celle de Zermatten. D'autres auraient pu être empruntées. Concernant l'approche de la modernité, beaucoup reste à faire, aussi bien dans la description des événements que dans la perception de ceux-ci. Nous avons choisi de réaliser cette analyse de l'arrivée de la modernité en Valais à travers l'œil de Zermatten. D'autres personnalités peuvent constituer des entrées nouvelles vers cette problématique et enrichir la somme des perceptions. Nous pensons en particulier à Maurice Chappaz, qui, dans une posture différente de Zermatten, a aussi passablement écrit sur ces thématiques.

En lien avec la figure de Maurice Zermatten, beaucoup de champs de recherche restent disponibles. Du point de vue historique, il nous semble qu'un travail de fond peut être réalisé sur le versant journalistique de son œuvre. Il s'agirait d'étudier sa position dans le monde complexe que représente alors la presse valaisanne, ainsi que d'analyser ses différentes prises de parole. Toujours en histoire, des travaux sur ses relations à d'autres artistes, et nous pensons en particulier aux peintres, pourraient aussi être envisagés. D'un point de vue plus littéraire, les entrées sont également nombreuses. Des analyses thématiques ou stylistiques sur des corpus larges s'envisagent facilement. L'examen de la correspondance entretenue avec d'autres écrivains constitue une autre piste. Il nous

semble aussi que le Journal de l'écrivain pourrait devenir, à lui seul, le sujet d'une analyse d'envergure, tant sur sa dimension historique que littéraire. Enfin, les manuscrits inédits contenus aux archives pourraient aussi servir de base de travail.

Arrivés au terme de ce parcours, nous pensons avoir pu mettre en évidence le jeu complexe qui unit la tradition et la modernité. L'une ne fonctionne jamais sans l'autre. C'est la modernité qui rend visible l'existence d'une tradition. Et c'est par rupture avec la tradition qu'émerge la modernité. C'est ce mouvement d'allers-retours entre l'émulation du progrès et la fidélité à une sagesse du passé qui crée le rythme d'une civilisation. A notre sens, le génie de Zermatten réside dans sa capacité à ne jamais trancher définitivement dans un sens ou dans l'autre : « Il n'y a de vérité que dans les nuances »<sup>376</sup>. Son respect du passé ne rime pas avec une détestation du présent, bien au contraire :

Je cite souvent une phrase de Camus qui m'a beaucoup éclairé moi-même. Et Camus dit : « il faut aimer son temps, parce que nous n'en vivrons pas un autre ». Je crois que c'est très profond. Et il ajoute « mais il faut essayer de le rendre meilleur »<sup>377</sup>.

---

<sup>376</sup> ZERMATTEN Maurice, *O Vous que je n'ai pas assez aimée*, p. 36.

<sup>377</sup> RTS, « Culture – Ecrivains valaisans », 22.07.1981, 23.30

## Bibliographie

### Sources

#### Fonds d'archives

Archives de l'Etat du Valais, AEV, Sion

Archives de la Fondation Martin Bodmer, FMB, Cologny

Archives de la RTS. En ligne.

#### Essais

ZERMATTEN Maurice, *Nourritures Valaisannes*, Fribourg, Editions de la Librairie de l'Université, 1938, 58 p.

ZERMATTEN Maurice, *Le Valais*, Lausanne, Editions Jean Marguerat, 1941, 96 p.

ZERMATTEN Maurice, *L'escalier dans le Mur*, Lausanne, Editions Roth & Cie, 1942, 55 p.

ZERMATTEN Maurice, « L'Homme et la Montagne », *Formes et couleurs*, (2), 1947, 6 p.

ZERMATTEN Maurice, *Les Saisons Valaisannes*, Neuchâtel, Editions Victor Attinger, 1948, 239 p.

ZERMATTEN Maurice, *Valais*, Lausanne, Editions La Tramontane, 1958, 75 p.

ZERMATTEN Maurice, *Valais*, Genève, Editions Générales, 1965, 222 p.

ZERMATTEN Maurice, *Les Sèves d'enfance*, Yens, Cabédita, 1994, 193 p.

ZERMATTEN Maurice, *Erni à Verbier*, Martigny, Téléverbier S.A., 1971, 136 p.

ZERMATTEN Maurice, *Pour prolonger l'adieu*, Sion, Editions du Tamaris, 1976, 199 p.

ZERMATTEN Maurice, *Vue panoramique sur l'histoire du Valais*, Sion, Editions de la Matze, 1987, 190 p.

ZERMATTEN Maurice, *O Vous que je n'ai pas assez aimée*, Savièse, Valmedia, 1990, 205 p.

ZERMATTEN Maurice, *Valais Jardin de Lumière, Valais Pays de Liberté*, Martigny, Editions Latour, 1996, 80 p.

#### Romans, nouvelles, contes et théâtre

ZERMATTEN Maurice, *Le Cœur Inutile*, Fribourg, Editions de la librairie de l'université, 1936, 244 p.

ZERMATTEN Maurice, *Contes des Hauts Pays du Rhône*, Fribourg, Luf, 1939, 281 p.

ZERMATTEN Maurice, *Le Pain Noir*, Paris, Luf, 1945, 288 p.

ZERMATTEN Maurice, *L'Esprit des tempêtes*, Vevey, Editions de l'Aire, 2016, 342 p.

ZERMATTEN Maurice, *Le sang des morts*, Fribourg, Luf, 1947, 339 p.

ZERMATTEN Maurice, *Le Lierre et le Figuier*, Lausanne, Editions SPES, 1957, 376 p.

- ZERMATTEN Maurice, *La Fontaine d'Aréthuse*, Lausanne, Editions SPES, 1958, 254 p.
- ZERMATTEN Maurice, *L'Eté de la Saint-Martin*, Bienn, Panorama, 1962, 208 p.
- ZERMATTEN Maurice, *La Rose noire de Marignan*, Bienn, Panorama, 1963, 182 p.
- ZERMATTEN Maurice, *Le Cancer des Solitudes*, Lausanne, Editions SPES, 1964, 295 p.
- ZERMATTEN Maurice, *Valais, terre d'Helvétie*, Sion, Gessler, 1966, 64 p.
- ZERMATTEN Maurice, *La Porte Blanche*, Yens, Cabédita, 1990, 322 p.
- ZERMATTEN Maurice, *L'Homme aux herbes*, Lausanne, l'Age d'Homme, 1980, 247 p.
- ZERMATTEN Maurice, *A l'est du Grand-Couloir*, Genève, Editions Zoé, 2017, 335 p.
- ZERMATTEN Maurice, *Contes et légendes de la montagne valaisanne*, Paris, Editions Denoël, 1984, 283 p.
- ZERMATTEN Maurice, *Les Fiancés de la Neige*, Savièse, Valmédia, 1989, 298 p.

### **Articles de presse**

Archives en ligne des journaux *Le Nouvelliste*, *Le Confédéré*, *Feuille d'Avis du Valais*, *La Suisse*, *Gazette de Lausanne*, *L'Hebdo*, *Revue Kugler*

## **Travaux**

### **Publiés**

ALLENSPACH Christoph, « Denis Honegger » in : *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne. Consulté le 10.06.2019

AMSTUTZ Patrick, *La langue et le politique*, Vevey, Editions de l'Aire, 2001, 190 p.

BERTRAND Jules-Bernard, « La littérature valaisanne contemporaine, partie I », in : *Echos de Saint-Maurice*, Saint-Maurice, tome 40, 1941, pp. 81-96.

BRIDEL Yves et PASQUALI Adrien, *Théâtres d'écritures – Comment travaillent les écrivains ?*, Berne, Lang, 1993, 441 p.

BRULHART Armand et FREY Pierre, « Pour la cité moderne » in : *19-39 La Suisse romande entre les deux guerres*, Lausanne, Editions Payot, 1986, 340 p.

CLAVIEN Alain, « Valais, identité nationale et industrie des étranges, 1900-1914 », in : GROUPE VALAISAN DE SCIENCES HUMAINES, *Le Valais et les étrangers XIXe - XXe*, Sion, 1992, 298 p.

CLAVIEN Alain, *Les Helvétistes*, Lausanne, Editions d'en bas, 1993, 325 p.

CLAVIEN Alain et HAUSER Claude, « L'intellectuel suisse entre expertise et critique », *Traverse*, 2010/2, 5 p.

COMMUNE DE ST-MARTIN, *Sentier didactique Maurice Zermatten*, Schmid, Sion, 1999, 62 p.

CRETTAZ-STÜRZEL Elisabeth, « Heimatstil » in : *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne. Consulté le 10.06.2019

CRETTEX Suzanne, « Marguerite Burnat-Provins, Maurice Zermatten et leur Valais », in : BRETZ-HÉRITIER Anne-Gabrielle et Nicola (dirs.), *Marguerite Burnat-Provins à Savièse*, Savièse, Editions de la Chervignine, 2016, 288 p.

DE CAPITANI François, « Festspiel » in : *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne. Consulté le 10.06.2019

EVÉQUOZ-DAYEN Myriam, « Les héritages en question », in : PAPILLOUD Jean-Henry (éd.), *Histoire du Valais*, Annales valaisannes, 2002

FLUBACHER Christophe, SALZMANN Daniel, AYACHE Rima, *Maurice Zermatten aux sources de l'inspiration*, Lausanne, Favre, 2016, 111 p.

GRIN Micha, *Terre et violence ou l'itinéraire de Maurice Zermatten*, Lausanne, Favre, 1983, 181 p.

GRIN Micha, *Maurice Zermatten ou La Permanence*, Sion, Etat du Valais, 1988, 28 p.

GRIN Micha, *Maurice Zermatten, Une ardente expression de la vie*, Yens, Cabédita, 1995, 277 p.

GRIN Micha, *Maurice Zermatten, L'âme et le cœur du Valais*, Saint-Maurice, Editions Pillet, 2000, 208 p.

GUANZINI Catherine, *Patriotisme critique – Nouvelle Société Helvétique*, Berne, Editions Paul Haupt, 1989, 176 p.

GUICHONNET Paul (dir.), *Histoire et Civilisations des Alpes – I. Destin historique*, Lausanne, Payot, 1980, 417 p.

GUICHONNET Paul (dir.), *Histoire et Civilisations des Alpes – II. Destin humain*, Lausanne, Payot, 1980, 413 p.

HAUSER Claude (dir.), *Entre culture et politique - Pro Helvetia de 1939 à 2009*, Genève, Editions Slatkine, 2010, 342 p.

HUBER Dorothee, « Neues Bauen » in : *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne. Consulté le 10.06.2019

ISELIN François, « Les matériaux de l'entre-deux-ères », in : *19-39 La Suisse romande entre les deux guerres*, Lausanne, Editions Payot, 1986, 340 p.

KADELBACH Thomas, « Swiss made » *Pro Helvetia et l'image de la Suisse à l'étranger (1945-1990)*, Neuchâtel, Editions Alphil-Presses universitaires suisses, 2013, 586 p.

LE DINH Diana, *Le Heimatschutz, une ligue pour la beauté*, Lausanne, Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, 1992, 152 p.

MEIZOZ Jérôme, « Les lettres dans le Valais romand : un état des lieux », in : *Bulletin du laboratoire d'ethnographie régionale et contemporaine*, Sion, no 3, 1993, 5 p.

MEIZOZ Jérôme, *Un lieu de parole – Notes sur quelques écrivains du Valais romand*, Saint-Maurice, Editions Pillet, 2000, 158 p.

MILANI Pauline, « Le modèle helvétique de diplomatie culturelle, un sonderfall ? », *Relations internationales*, Presses Universitaires de France, 2017, 15 p.

MORAND Marie-Claude, « Notre beau Valais : Le rôle de la production artistique étrangère dans la construction de l'identité culturelle valaisanne », in : GROUPE VALAISAN DE SCIENCES HUMAINES, *Le Valais et les étrangers XIXe - XXe*, Sion, 1992, 298 p.

NIEDERER Ulrich, « Sociétés d'écrivains » in : *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne. Consulté le 10.06.2019

PIERARD Jean, « Maurice Zermatten, romancier de la montagne à la recherche du bonheur originel », in : *Marginales*, Bruxelles, 1970, 47 p.

PRALONG Félix, *Saint-Martin au XXème siècle*, Sierre, Editions à la Carte, 2006, 282 p.

QUINODOZ Isabelle, *Ecrivains contemporains du Valais romand – Essai de bibliographie*, Sion, Société d'histoire du Valais romand, 1977, 136 p.

REINLE Adolf, « Architecture » in : *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne. Consulté le 10.06.2019

REYNARD Denis et ROTH Simon, « « Le pays est beau, le peuple est bon, et l'histoire est fière. » Documents pour un siècle de commémorations en terre valaisanne », *Vallesia*, LXX, 2015, 45 p.

ROULIN Stéphanie, *Une abbaye dans le siècle*, Neuchâtel, Alphil, 2019, 267 p.

TSCHOPP-BESSERO Maria, « Production littéraire et problèmes d'identité – Un exemple : Maurice Zermatten », in : GROUPE VALAISAN DE SCIENCES HUMAINES, *Le Valais et les étrangers XIXe - XXe*, Sion, 1992, 298 p.

TSCHOPP-BESSERO Maria, « Dans le sillage de Ramuz », in : FRANCILLON Roger (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande III*, Lausanne, Editions Payot, 1998, 562 p.

WALTER François, *Les Suisses et l'environnement*, Genève, Editions Zoé, 1990, 295 p.

### **Non publiés**

BUCHS Olivier, *Les alpinistes romands dans l'entre-deux-guerres*, Travail de mémoire, Fribourg, Université de Fribourg, 2018, 102 p.

BOURGEOIS Ophélie, *L'engagement pour la protection de l'environnement chez Maurice Chappaz et Maurice Zermatten*, Travail de séminaire, Fribourg, Université de Fribourg, 2017, 35 p.

CRETTEX Suzanne, *Quand Zermatten écrit à Ramuz : père, pair ou repère identitaire ?*, Travail de mémoire, Lausanne, Université de Lausanne, 2016, 171 p.

FOLLONIER Camille, *Maurice Zermatten, itinéraire d'un intellectuel catholique valaisan (1926-1971)*, Travail de mémoire, Fribourg, Université de Fribourg, 2018, 127 p.

LAMON Olivier, *Panser le passé, penser le présent – Les trois Centenaires valaisans ou la commémoration du centième anniversaire de l'adhésion du Valais à la Confédération (1910-1919)*, Travail de mémoire, Neuchâtel, Université de Neuchâtel, 2017, 203 p.

MAITRE Andy, *Club-service, lieu de sociabilité des élites et réseau transnational : Le Rotary-Club de Lausanne et ses membres (1945-1989)*, Travail de mémoire, Fribourg, Université de Fribourg, 2016, 114 p.

QUINODOZ Kevin, *Représenter la nordicité des Alpes – Chappaz et Cosey*, Travail de séminaire, Fribourg, Université de Fribourg, 2018, 45 p.

## Annexe : Valais terre d'Helvétie pp. 59-61.

### *Coup de gong :*

Toutes à vendre. Hélas ! On va te les prendre, ces rivières, Rhône,  
 Te les prendre et te les rendre si fatiguées  
 Qu'elles n'auront plus de force que pour dormir.

### *Le Chœur*

(Dialogue chanté pendant la construction du barrage)

### *Premier chœur*

Voyez, voyez le miracle  
 L'eau devient clarté  
 Que la lumière soit ! dit l'oracle  
 Notre monde est enchanté

### *Deuxième chœur*

Notre monde est maudit  
 C'est le temps des misères  
 La terre s'enlaidit  
 Où est notre rivière

### *Premier chœur*

Nous l'avons emprisonnée  
 Dans une cage de béton  
 Nous l'avons bâillonnée  
 A qui servait sa chanson ?

### *Deuxième chœur*

Vous nous arrachez nos richesses  
 Avec elles, le bonheur  
 Temps de malheur  
 Et de détresse !

### *Premier chœur*

Nous vous donnons l'aisance  
 L'aimable confort  
 Demain, vous aurez l'opulence  
 Vous serez riches et forts.

### *Deuxième chœur*

Gardez votre science  
 Et vos machines d'enfer  
 Rendez-nous le silence  
 Reprenez vos griffes de fer.

### *Premier chœur*

Trop tard ! Ecoutez ! La turbine  
 Sifflé sous le jet obscur  
 L'usine  
 Ruisselle de feux purs

## Curriculum Vitae

Kevin Oscar Quinodoz  
 Rue de l'Evouette 7  
 1969 Saint-Martin  
 +4179 448 12 37

### **Formation**

- 2016 – 2019 Master of Arts en Histoire Contemporaine (I) et Français (II)  
 Université de Fribourg et Universität Heidelberg
- 2013 – 2016 Bachelor of Arts en Histoire (I) et Français (II),  
 Université de Fribourg
- 2008 – 2012 Collège, option Économie et droit  
 Lycée-Collège des Creusets, Sion
- 2005 – 2007 Cycle d'Orientation  
 Euseigne
- 1996 – 2004 Ecole primaire  
 Saint-Martin

### **Expériences professionnelles**

- 2016 – [...] Guide et agent d'accueil  
 Musée d'Histoire du Valais, Sion
- 2017 – 2018 Enseignement du Français (7 mois)  
 Ecole de Culture Générale, Fribourg
- 2013 – 2015 Peinture sur route pour signalisation  
 Service des routes de l'Etat du Valais
- 2012 – 2013 Armée avec service terminé (300 jours)  
 Chauffeur, Kloten et Emmen

## **Déclaration sur l'honneur**

Je déclare sur mon honneur que j'ai accompli mon mémoire de Master seul et sans aide extérieure non autorisée.

Kevin Quinodoz, Fribourg, le 10 juin 2019